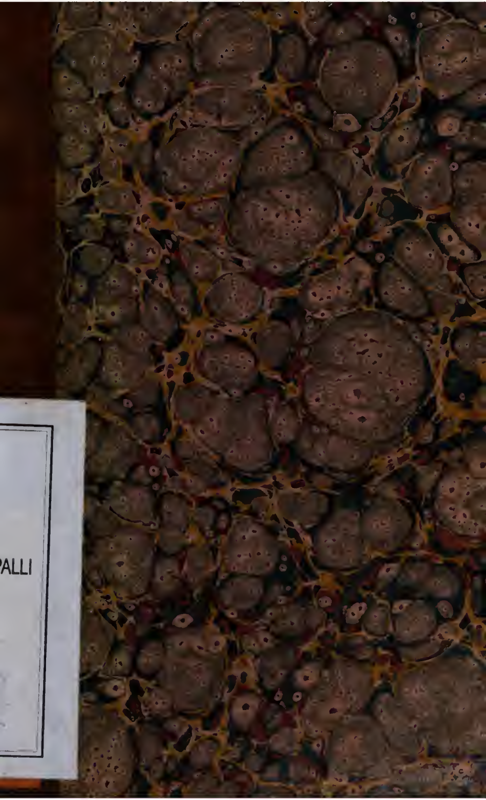


PALLI


· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·
Grande Sala O.S.
25 - III 2 (14



ŒUVRES
COMPLÈTES
DE
L'ABBÉ DE MABLY.

TOME QUATORZIÈME.

Ce Volume contient les *Entretiens de Phocion sur le rapport de la Morale avec la Politique.*

ŒUVRES COMPLÈTES DE L'ABBÉ DE MABLY.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée.

TOME QUATORZIÈME.



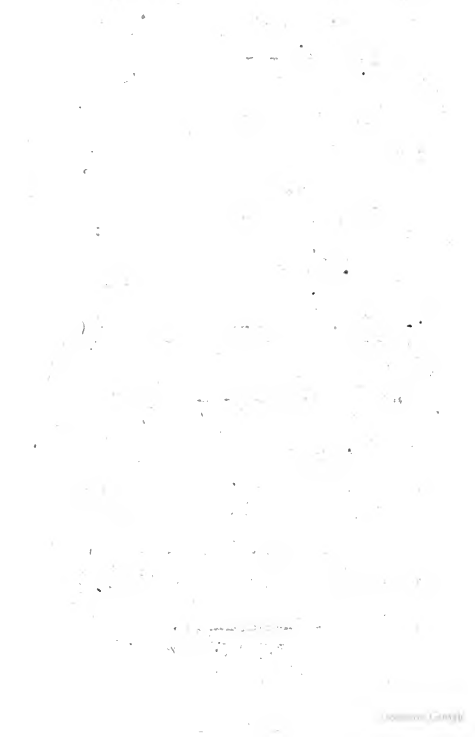
A TOULOUSE,

Chez N.-ÉTIENNE SENS, Libraire-Imprimeur, vis-à-vis St.-Romain.

A NISMES,

Chez J. GAUDE et Compe. Libraires-Imprimeurs.

1793.



PRÉFACE.

IL y a deux années que voyageant en Italie, un événement, dont il est inutile d'entretenir le public, me fit passer quelques mois au monastère de Mont-Cassin. C'est le berceau de cet ordre célèbre, qui, au milieu de la barbarie où l'Europe a été plongée pendant plusieurs siècles, a cultivé les lettres avec soin, et auquel les savans doivent tout ce que nous avons aujourd'hui des ouvrages des anciens. La bibliothèque du Mont-Cassin, digne des hommes de mérite qui l'ont formée, est fort riche, et principalement en manuscrits. Le hasard m'en fit rencontrer un qui doit être très-ancien, si les règles de critique sur cette

matière sont vraies; il est bien conservé, et a pour titre : *Entretiens de Phocion.*

Un ouvrage jusqu'alors inconnu, et qui porte le nom d'un des plus grands hommes de la Grèce, aussi célèbre par son éloquence que par ses vertus et ses talens militaires, fixa toute mon attention. A peine eus-je commencé à le parcourir, qu'il ne me fut plus possible de le quitter. Je le lus et le relus plusieurs fois. J'invitai le bibliothécaire à enrichir le public du trésor qu'il possédoit; mais comme il ne me répondit que d'une manière peu satisfaisante, en se plaignant du mépris que notre siècle fait des anciens, de la décadence des lettres, et de l'inutilité de multiplier les originaux, tandis qu'on ne lit plus Homère, Platon et Démosthène que dans des versions, je me hâtai de faire un extrait de la doctrine de Phocion.

Ce premier essai me donna l'envie de traduire ses Entretiens : la briéveté de l'ouvrage me fit dévorer toutes les difficultés de mon entreprise, et depuis j'ai profité des premiers momens de loisir dont j'ai joui pour retoucher ma traduction, que je n'avois d'abord songé qu'à rendre exacte et littérale.

J'ai communiqué mon travail à quelques savans, et les ai consultés sur plusieurs passages que j'avois copiés exactement, et qui m'embarrassoient. Ils ont eu la bonté de m'aider de leurs conseils; et en même-temps que je m'acquitte du tribut de reconnoissance qui leur est dû, je ne dois pas laisser ignorer aux lecteurs, que si quelques-uns ne doutent pas que Nicoclès n'ait recueilli la doctrine de Phocion, ainsi que Platon et Xénophon ont recueilli celle de Socrate, d'autres soupçonnent que cet ouvrage

pourroit bien n'avoir été composé que dans un siècle postérieur même à celui de Plutarque.

Par quelle fatalité, m'a-t-on dit, Cicéron, qui avoit fait une étude profonde de tous les philosophes de la Grèce, et qui en expose souvent la doctrine avec une sorte de complaisance, ne cite-t-il Nicoclès, ni Phocion, dans aucun endroit de ses ouvrages philosophiques ? Ce silence n'est-il pas une preuve que le philosophe romain ne connoissoit pas les entretiens que vous avez découverts dans la poussière d'une bibliothèque ? Et s'il ne les connoissoit pas, est-il vraisemblable qu'ils existassent de son temps ? Plutarque, ajoutoit-on, cet écrivain si exact à rapporter tout ce qui est propre à faire connoître ses héros, a écrit la vie de Phocion ; eût-il négligé de rendre compte de son systême moral et politique, s'il

eût eu entre les mains l'ouvrage de Nicoclès ? Il parle en deux endroits de Nicoclès même, comme de l'homme le plus tendrement attaché à Phocion. Comment auroit-il oublié d'avertir qu'il a fait et transmis à la postérité le tableau le plus précieux des mœurs et de l'esprit de son ami ? C'eût été relever la gloire de l'un et de l'autre. De là on a conclu que les Entretiens de Phocion ne sont pas d'une aussi haute antiquité qu'on seroit d'abord tenté de le croire, et que le véritable auteur de cet ouvrage n'a vraisemblablement emprunté les noms respectables de Phocion et de Nicoclès, que pour donner plus de crédit à sa doctrine.

Quelque prévenu que je le sois en faveur des critiques qui m'ont fait ces objections, je l'avouerai cependant, elles ne m'ont pas convaincu. Est-ce amour-propre de

traducteur, ou suis-je fondé en raison? Le public en jugera. Le silence de Cicéron, ou je me trompe fort, n'est point un argument invincible contre l'ouvrage dont je donne la traduction. Je ne vois pas que l'ordre des matières qu'il traitoit dans ses *offices*, ses *tusculanes*, ses *dialogues sur la nature des dieux*, etc. le conduisît à parler des Entretiens de Phocion; pourquoi les auroit-il cités? C'est dans son *traité des lois*, et sur-tout dans ses *livres de la république*, qu'il auroit eu occasion d'en exposer la doctrine. Si je dis que vraisemblablement il l'a fait, il me semble qu'on ne peut m'opposer qu'un doute vague qui ne prouve rien, puisqu'il s'en faut bien que le premier de ces ouvrages soit parvenu entier jusqu'à nous, et que le second ne nous est connu que par quelques fragmens très-courts.

Le silence de Plutarque forme,

j'en conviens, une difficulté plus spécieuse; mais de ce qu'il n'a pas cité l'écrit de Nicoclès, en faut-il conclure qu'il ne l'a pas connu? Ne voit-on pas que Phocion est peint dans cet historien avec les mêmes couleurs qu'il le peint lui-même dans ses entretiens? N'étoit-ce pas exposer de la manière la plus intéressante le systême de morale et de politique de ce grand homme, que de le représenter lui-même inviolablement attaché à sa pratique de toutes les vertus? Plutarque a cru avec raison que le devoir d'un historien se bornoit là. C'est parce que l'ouvrage de Nicoclès étoit entre les mains de tout le monde, qu'il aura peut-être regardé comme inutile d'en parler. Peut-être en avoit-il déjà rendu compte dans quelqu'un de ses ouvrages de morale; et si le temps nous en a dérobé plusieurs, comment peut-on se prévaloir du

silence de Plutarque ? Je le remarquerai en passant ; ce silence des écrivains, que la plupart des critiques emploient à chaque instant comme un argument décisif, ne forme presque jamais qu'un préjugé très-foible. S'il prouvoit quelque chose contre les entretiens de Phocion, il faudroit se livrer au pyrrhonisme reproché au père Hardouin, et douter avec lui que la plupart des écrits de l'antiquité fussent des auteurs dont ils portent le nom.

Mais ce qui répond à toutes les difficultés qu'on peut m'opposer, c'est l'éloquence, c'est la force, c'est l'énergie des Entretiens de Phocion. Si les savans qui n'ont vu que ma traduction, dont je ne me dissimule pas l'extrême foiblesse, avoient lu l'original, ils y auroient reconnu sans peine ce caractère qui distingue le siècle de Platon, de

Thucydide et de Démosthène, des temps qui l'ont suivi. Je sais que plusieurs siècles encore après, et lorsque la Grèce fut même devenue une province romaine, les Grecs continuèrent à parler leur langue avec une extrême pureté; mais l'époque de la ruine de leur liberté fut l'époque de la décadence de leur génie. Les esprits, amollis et plus timides, n'eurent plus une certaine sève, une certaine vigueur. On parla avec élégance, mais on pensa sans force; les idées du beau se perdirent, et l'éloquence cultivée par des rhéteurs, et non par des philosophes, abandonna son ancienne simplicité pour se parer d'ornemens inutiles.

La philosophie si sage, si lumineuse dans les écoles de Socrate et de Platon, dégénéra encore plus promptement que l'éloquence. Les Sophistes, dont ces grands hom-

mes commençoient déjà à se plaindre, conjurèrent contre la vérité, et l'étouffèrent. Pour augmenter le nombre de leurs disciples, à qui ils vendoient leurs leçons, ils se firent une étude d'inventer des opinions bizarres, hardies et extraordinaires, et un art de les défendre par de misérables subtilités. Croira-t-on aisément que de cette lie de la philosophie soit sortie la doctrine des Entretiens de Phocion? La politique fut encore plus négligée que la morale par des hommes qui n'étoient plus libres, qui n'aimoient plus leur patrie, et qui faisoient bassement la cour aux Romains. Mais je m'arrête trop long-temps sur cette matière. Les savans, qui connoissent le génie et la manière, si je puis parler ainsi, de chaque siècle, se diront eux-mêmes, mieux que je ne pourrois faire, tout ce que je tais ici. Pour

le reste du public, il ne s'occupe guère de ces sortes de discussions. Un ouvrage est-il bon ? est-il mauvais ? Voilà ce qui le touche, et non pas le nom de son auteur, et la date du temps où il a été écrit.

Quand Phocion prit part au gouvernement de sa patrie, la Grèce divisée par ses querelles domestiques, n'étoit plus ce qu'elle avoit été autrefois, lorsqu'unie par les lois de sa confédération, et sous la conduite de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Léonidas, etc. elle humilia l'orgueil des Perses. Les Lacédémoniens, jaloux des grandes choses qu'Athènes avoit faites pendant la guerre Médique, et inquiets des sentimens d'ambition ou de vanité que cette république laissoit voir, n'avoient cherché qu'à lui faire perdre la considération qu'elle méritoit. Les Athéniens, trop fiers de leur côté d'avoir sauvé

la Grèce, et d'être les maîtres de la mer, ne tardèrent pas à se plaindre de l'injustice de Lacédémone, et lui disputèrent le commandement des armées dont elle avoit joui sans trouble, depuis qu'elle obéissoit aux sages institutions de Lycurgue. Ces deux peuples se firent des injustices et des injures; la guerre fut enfin allumée entr'eux, et dès ce moment l'émulation, qui avoit produit mille vertus chez les Grecs, se convertit en une jalousie qui produisit mille vices. Toutes les républiques de la Grèce prirent part à cette querelle; elles oublièrent qu'elles avoient la même origine, ne formoient qu'un peuple, et que leur alliance étoit le fondement de leur liberté. On ne connut plus aucune règle, aucun ordre, aucune subordination; on ne consulta que son ambition et sa vengeance, et pendant près de trente

ans qu'Athènes et Lacédémone se disputèrent l'empire de la Grèce avec opiniâtreté, leurs efforts inutiles, les maux qu'elles se faisoient, leur foiblesse qui en étoit le fruit, rien ne fut capable de les éclairer sur leurs intérêts, et de leur faire sentir qu'elles concouroient à leur ruine.

Tout le monde sait la fin malheureuse de la guerre du Péloponèse. Les Athéniens, assiégés par mer et par terre, furent enfin obligés de recevoir la loi d'un vainqueur d'autant plus disposé à abuser des droits de la victoire, que ses succès lui avoient coûté plus de peine. Athènes vit détruire ses fortifications; Lysandre y abolit le gouvernement populaire; et cette ville, si jalouse et si fière de sa liberté, fut condamnée à obéir à trente tyrans. Trasybule la délivra de ce joug rigoureux; mais des hommes d'a-

bord corrompus par la prospérité, familiarisés ensuite dans la servitude avec les vices les plus bas, recouvrèrent leur premier gouvernement, sans reprendre leur ancien caractère. Le goût des plaisirs et le luxe de quelques citoyens portèrent une licence extrême dans les mœurs. La pauvreté avilit la multitude, & la rendit insolente et séditieuse. L'amour de la patrie fut éteint, l'amour de la gloire fit place à l'amour des richesses, les lois combattues par les mœurs ne conservèrent aucune force, et les magistrats méprisables et méprisés, n'eurent aucune autorité.

Les Spartiates, quoique vainqueurs, ne jouirent pas cependant d'une fortune plus heureuse que les vaincus. En dominant sur la Grèce, ils ne sentoient que leur foiblesse, parce qu'ils avoient renoncé aux principales institutions de Lycur-

gue. L'injustice, la force et la ruse qu'ils voulurent employer pour affermir et conserver leur empire, ne suppléèrent point à la justice, à la modération, à la bienfaisance par lesquelles ils avoient autrefois mérité la confiance des Grecs, et étoient devenus les chefs et les arbitres de leur confédération. Chaque ville effrayée de l'ambition des Lacédémoniens, craignit avec raison d'éprouver le sort d'Athènes, si elle vouloit jouir de ses droits. Toute la Grèce s'agita pour secouer le joug ou pour prévenir la servitude; et la puissance de Sparte s'évanouit dès que les Thébains, qu'elle traitoit moins en sujets qu'en esclaves, se révoltèrent contre sa tyrannie.

On vit Thèbes à la tête des affaires de la Grèce, et l'élévation inattendue d'une république, qui seroit restée dans l'obscurité, si elle n'a-

voit produit par hasard un Pélopidas et un Epaminondas, fit éclater une révolution préparée par ses vices, et par l'inquiétude générale qui agitoit les Grecs. Il n'y eut point de ville un peu considérable qui ne crût devoir aspirer à la même fortune que Thèbes. Chaque peuple se fit des intérêts à part ; il ne subsista plus aucune trace de l'ancienne union ; les alliances jusqu'alors les plus respectées furent oubliées, et celles qui se formèrent au milieu du trouble et de l'anarchie n'inspirèrent aucune confiance. La politique, changée en une intrigue frauduleuse, ne servit plus que les passions les plus contraires au bien de la société. C'est dans cette situation déplorable que Philippe surprit la Grèce, en montant sur le trône de Macédoine; et on commençoit déjà à redouter son ambition, lorsque Phocion eut avec Aristias les en-

tretiens que Nicoclès nous a conservés.

Cet ouvrage traite de la matière la plus importante pour les hommes. On remonte aux principes fondamentaux de la politique, et on prouve qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de la société qu'autant qu'elle est attachée aux règles de la plus exacte morale. Ce ne sont point ici les lieux communs d'un déclamateur, ni les spéculations d'un philosophe séparé des affaires, et qui ne connoît pas les hommes; ce sont les préceptes d'un sage, dont la philosophie ne fut jamais oisive, que l'expérience éclaire, et qui puise dans la nature même de l'homme les principes de la science propre à le gouverner. Phocion commanda presque continuellement les armées d'Athènes. Ses concitoyens le chargèrent de plusieurs négociations de la plus

grande importance dans les conjectures les plus difficiles, et il avoit mille fois éprouvé dans le sénat, et dans les assemblées du peuple, que sa république n'étoit foible, chancelante et méprisée, que parce qu'elle n'avoit plus de vertu. Nous avons beau nous être fait une idée toute différente de la politique, la vérité ne changera point au gré de notre ignorance et de nos caprices ; si Phocion nous la découvre, retractons nos erreurs, et tâchons de profiter de ses leçons.

Il seroit téméraire à moi de vouloir écrire ici la vie de ce grand homme ; en essayant d'égaler Plutarque, je sens combien mes efforts seroient inutiles. Je me contenterai de rapporter quelques traits de la vie de Phocion, propres à faire connoître ses mœurs et son caractère.

Il passe des écoles que Socrate avoit formées, à l'armée de Chabrias,

sous lequel il fit ses premières armes; et tandis que le jeune disciple de Platon apprenoit l'art de la guerre de ce général habile, mais quelquefois paresseux ou emporté, il lui enseignoit à son tour à commander avec la diligence, l'exactitude et la modération dignes d'un grand capitaine. Chabrias démêla sans peine tous les talens de son élève et de son maître, et à la bataille de Naxe il lui confia le commandement de son aile gauche, qui décida de la victoire.

Athènes n'avoit plus de ces citoyens à la fois hommes d'état dans la place publique ou dans le sénat, et capitaines à la tête des armées. Les uns se destinoient aux emplois militaires, les autres aux fonctions civiles, et depuis ce partage, les talens et la république étoient également dégradés. Phocion fit revivre l'ancien usage; réunir les talens,

c'étoit en quelque sorte multiplier les citoyens, les ressources de l'état et les grands magistrats. Il croyoit que toutes les connoissances se prêtent un secours mutuel. Il gagna des batailles, traita de la paix, et fut le rival de Démosthène, qui l'appeloit *la hache de ses discours*, et ne craignit que lui de tous les orateurs dont Athènes étoit alors remplie.

En se rendant digne de tous les emplois de la république, Phocion n'en brigua jamais aucun. Quoique sûr de commander les armées, si on faisoit la guerre, il conseilla toujours la paix; et le peuple, à qui il reprocha sans cesse ses vices, tantôt avec force, tantôt avec une plaisanterie fine et piquante, le proclama quarante-cinq fois son capitaine général. Il gagna une bataille considérable sur les Macédoniens dans l'Eubée, chassa Philippe

de l'Hellespont, dégagea Mégare qu'il attacha aux Athéniens, et défit le général Micion, qui ravageoit l'Attique. Toujours occupé à réparer les pertes que les autres capitaines avoient faites, et à rétablir, tantôt par sa prudence, tantôt par son courage, les affaires désespérées d'une république toujours trop lente ou trop précipitée dans ses démarches, il ne travailloit pas moins à faire des alliés à sa patrie qu'à la rendre redoutable à ses ennemis. Les peuples, accoutumés depuis long-temps à fuir avec leurs effets les plus précieux des pays dont les armées d'Athènes approchoient, les voyoient traverser leurs terres sans terreur, lorsque Phocion les commandoit; elles sembloient en effet reprendre leur ancien esprit en marchant sous les ordres de ce nouvel Aristide. On venoit audevant de lui en habits de fête et

avec des couronnes de fleurs ; on lui apportoit des rafraîchissemens. Il rendoit les soldats aussi humains que braves ; sa vertu étoit le gage de la sûreté et de la foi publiques ; aucune ville, aucun port ne lui étoit fermé.

Phocion avoit, dans Athènes corrompue, les mœurs simples et frugales de l'ancienne Lacédémone. Né avec une fortune très-médiocre, sa pauvreté lui étoit chère. Il regarda les richesses comme un fardeau incommode pour le sage qui sait s'en passer, et comme un écueil pour la vertu qui n'est pas parvenue à les mépriser. Il refusa constamment les dons qu'Alexandre et Antipater voulurent lui faire. Condamné, comme Socrate, par une assemblée du peuple, à boire de la ciguë, il n'eut pas de quoi payer le poison qu'on lui préparoit. *Puisqu'il faut acheter la mort à Athènes*, dit-il à

un de ses amis, *acquittez-moi de cette dette, & donnez douze drachmes à l'exécuteur.*

Lui seul fut tranquille dans cette assemblée tumultueuse qui le condamna, et dont on n'exclut ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie. Les gens de bien n'y portèrent que leur consternation. Découragés par un spectacle si propre à intimider la vertu, s'il ne lui inspiroit un généreux désespoir, ils gémirent et baissèrent les yeux en voyant Phocion accusé et chargé de fers. Nous reprochons à nos pères la mort de Socrate; la postérité, durent-ils dire, nous reprochera éternellement celle de Phocion. Nous ne le jugeons pas, nous l'assassinons. Malheureux Athéniens! quel sort funeste nous attend, puisque c'est là le prix que nous gardons à la vertu!

En allant à sa prison, après avoir entendu son jugement, Phocion, dit Plutarque, conserva le même visage que quand il sortoit de l'assemblée de la place, aux acclamations du peuple, pour aller se mettre à la tête de l'armée, ou qu'il reparoissoit dans le sénat, après avoir vaincu les ennemis. Il eut la générosité de pardonner sa mort à ses concitoyens, et ordonna à son fils de ne jamais penser à le venger. Les Athéniens ouvrirent bientôt les yeux sur leur injustice, et connurent la perte qu'ils avoient faite. Ils allèrent chercher à Mégare les cendres d'un homme à qui ses ennemis avoient fait refuser les honneurs de la sépulture dans l'Attique. On lui éleva un tombeau et une statue aux dépens de la république, et on fit mourir ses accusateurs, ou du moins leur chef Agnonides.

Nicoclès, qui nous a conservé

la

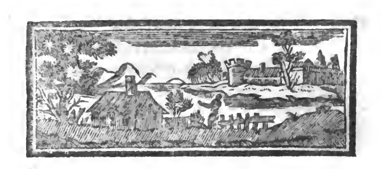
la doctrine de Phocion, fut condamné avec lui à boire la ciguë. Cet ami tendre & fidèle ne vit dans cette affreuse catastrophe que l'horreur d'être témoin de la mort de Phocion, et le conjura de lui permettre de boire le poison avant lui. *Mon cher Nicoclès*, lui répondit Phocion, *votre demande me déchire le cœur; mais puisque je n'ai jamais rien réfusé à votre amitié, je veux bien vous faire encore ce dernier sacrifice.*

C'est inutilement que j'ai parcouru les historiens qui ont parlé des affaires d'Athènes et de la Grèce, sous les règnes d'Alexandre et de ses premiers successeurs, pour y trouver quelques éclaircissemens sur Aristias, à qui Phocion donne des leçons de morale & de politique. Ce nom est peu connu dans l'antiquité; je ne me rappelle pas même qu'il ait été porté par d'autre homme

connu, que par un poëte dramatique, contemporain d'Eschyle, et dont il ne nous reste aucun ouvrage. Sans doute qu'Aristias, qui avoit adopté les principes de son maître, mourut avant que d'avoir pu consacrer ses lumières et ses talens au service de sa patrie. Pour Cléophane, à qui Nicoclès adresse les Entretiens de Phocion, on sait qu'il étoit l'ami de ces deux grands hommes. Plutarque nous apprend qu'il servit dans l'armée que Phocion commanda dans l'Eubée, et contribua par ses talens au succès de la campagne.

Je n'ai qu'un mot à dire au sujet des remarques qui accompagnent ma traduction. Je me suis proposé de ne point abuser du privilège que les traducteurs et les commentateurs semblent s'être arrogé d'ennuyer par une érudition fastidieuse, ou par des réflexions puériles. Quand

Nicoclès parlera de Lycurgue, de Solon, de Miltiade, d'Aristide, de Thémistocle, de Cimon, ect. ou qu'il indiquera quelqu'événement célèbre de l'histoire ancienne, je supposerai que mes lecteurs ont lu Hérodote, Thucydide, Xénophon, et les vies des hommes illustres de Plutarque, & je n'aurai point la vanité de vouloir leur apprendre ce qu'ils savent déjà. Je tâcherai d'être court dans les remarques qui ne roulent que ſur la morale ; elles contiendront ordinairement que quelques passages des anciens. Je me suis fait la même règle à l'égard des remarques qui regardent la politique ; je sais combien des lieux communs sur l'art de gouverner sont insipides.



ENTRETIENS DE PHOCION, SUR LE RAPPORT DE LA MORALE AVEC LA POLITIQUE.

PREMIER ENTRETIEN.

NE désespérez pas du salut de la patrie ; mon cher Cléophane ; Athènes n'a point encore perdu la protection de Minerve, puisqu'elle possède Phocion. Peut-être nos citoyens ne sont-ils pas assez dépravés pour mépriser constamment la philosophie : si

nous la consultions, nous ressemblerions bientôt à nos pères; nous verrions bientôt renaître des militaires, des Aristide, des Thémistocle, des Cimon, et une république digne de ces grands hommes.

Pénétré de douleur à la vue des vices qui ont infecté l'ame de nos citoyens, et des guerres implacables qui ont succédé aux querelles passagères qui troubloient autrefois la Grèce sans la diviser (1) je crois ne

---

(1) Avant la guerre du Péloponèse, les villes de la Grèce, libres & indépendantes, mais unies par des alliances & des sermens, à peu-près comme le sont aujourd'hui les cantons suisses, formoient une république fédérative. Malgré les différends qui s'élèvoient quelquefois entre les alliés, les Grecs croyoient que la nation entière n'avoit et ne pouvoit avoir qu'un même intérêt, et ils ne regardoient pas comme de véritables guerres les hostilités qu'ils faisoient les uns contre les autres. C'est ce qui faisoit dire à Platon : *Aio equidem Græcos omnes inter se propinquos esse genere atque cognatos, à Barbaris autem diversos atque extraneos.... Quoties igitur Græcia adversùs Barbaros, vel contra Græcos Barbari ipsi pugnabunt, bellum gerere asseremus, et hostes esse natura, et has inimicitias bellum vocabimus. Quando verò Græci adversùs Græcos insurgunt, dicemus eos natura quidem amicos esse, morbo autem*

voir de tout côté que de funestes présages d'une servitude prochaine, et je vais chercher de la consolation dans les entretiens de Phocion. Mon cœur épanche dans le sien ses craintes et ſes chagrins. Il n'y a, me dit-il, que les dieux qui soient immortels; les empires, les républiques se forment, s'élèvent, et leur prospérité même, dont ils abusent toujours, est toujours le signe de leur décadence. Ouvrage des hommes, ils portent l'empreinte de leur foiblesse; ils sont sujets, comme eux, aux maladies, à la caducité et à la mort. Vous et moi nous aurions dû naître

---

laborare in hoc Græcium, et seditionibus agitari, et seditiones has inimicitias appellabimus. Plat. in Rep. L. 5. La guerre du Péloponèse, entreprise par des vues d'ambition, & soutenue pendant près de trente ans avec la plus grande opiniâtreté par les Athéniens, les Spartiates & leurs alliés, rompit tout lien entre les Grecs. On ne prit plus les armes pour se venger simplement d'une injure et exiger une réparation, mais pour détruire son ennemi, asservir ses voisins, et dominer sur la Grèce entière. Si Platon appeloit encore ces guerres cruelles des *séditions* ou des *émeutes*, c'étoit pour apprendre aux Grecs leur devoir, et les inviter à penser encore comme leurs pères avoient pensé.

dans des temps plus heureux ; il est doux de voguer sur les mers quand un vent favorable agite mollement les vagues, et que le pilote lit sa route dans un ciel serein : mais ne murmurons point contre l'ordre éternel des choses, qui ne nous a pas destinés à ce bonheur. Au milieu d'une mer orageuse couverte d'écueils, nous devons, s'il est possible, espérer contre toute espérance, et ne pas abandonner lâchement la manœuvre du vaisseau. Mon cher Nicoclès, me dit Phocion, il n'est jamais permis de désespérer du salut de la république ; aux plus grands désordres opposez une plus grande sagesse, aux plus grands périls opposez un plus grand courage : attendez des miracles de la part des dieux, et peut-être en ferez-vous. La république peut périr ; mais la consolation d'un bon citoyen, en s'ensevelissant sous ses ruines, c'est d'avoir tout tenté pour la sauver.

Que n'êtes-vous avec nous, mon cher Cléophane ! Nous parlons de l'amour de la patrie et de la liberté : qui ne vit plus que dans le cœur de trois ou quatre citoyens ; nous regrettons cette ancienne simplicité qui servoit de rempart aux bonnes mœurs ; nous gémissons sur la jouissance de ces faux plaisirs après les-

quels nous courons, et qui ne nous préparent que des malheurs. Phocion, lui disois-je hier, je ne suis pas étonné que nos triomphes dans le cours de la guerre Médique nous aient inspiré une folle présomption. Les hommes sont plus faits pour résister aux malheurs qu'à la prospérité; nous devions nous tenir sur nos gardes, et conjurer les dieux de mettre le comble à leurs bienfaits, en ne nous permettant pas d'en abuser, et nous nous sommes laissés imprudemment éblouir par notre gloire. Nous n'avons pas compris que cette prospérité disparoîtroit, si nous abandonnions les principes auxquels nous la devions. Trop fiers de régner sur la mer, nous avions cru, après la journée de Salamine, qu'il étoit indigne de nous de respecter les droits de Lacédémone, et de n'occuper que la seconde place dans la Grèce. Nos voisins et les colonies ont recherché notre alliance, et nous avons cru leur faire une grâce en la leur accordant; nous avons eu la folie de vouloir leur vendre une protection que nous devions leur donner. Notre orgueilleuse ambition nous a bientôt fait commettre de nouvelles fautes; nous avons cessé de respecter la liberté de nos amis, parce qu'ils étoient moins puissans que nous. Après les avoir

affranchis du joug des Perses, nous avons voulu leur imposer le nôtre : ils souffroient patiemment notre orgueil ; mais notre avarice a enfin soulevé la leur (1), et ils sont devenus nos ennemis.

---

(1) Après que les Perses, vaincus sur mer et sur terre, eurent abandonné le projet d'asservir la Grèce, les Athéniens portèrent la guerre en Asie, pour affranchir du joug de Xerxès les Grecs qui y étoient établis. Ces peuples, accoutumés à la paix, ne faisoient la guerre qu'à regret. Athènes les en exempta, se contentant d'en exiger un tribut annuel de soixante talens, pour subvenir aux frais de son armée. *Pausanias*, L. 8, C. 52, en fait un reproche amer à Aristide. Il l'accuse d'avoir ouvert la porte à la cupidité, & accoutumé les Grecs à faire un trafic mercenaire de leurs alliances et de leurs forces. Périclès, en succédant à Cimon dans le gouvernement d'Athènes, porta ce tribut à six cents talens, et tout fut perdu. Les Grecs d'Asie voyoient qu'il étoit inutile de faire la guerre à la Perse humiliée ; ils murmurèrent & se plaignirent de la continuation d'un impôt qui les ruinoit. Il fallut leur faire la guerre pour les contraindre à le payer. Le talent pesoit soixante livres de douze onces, qui, selon notre manière de compter, font quatre-vingt-dix marcs. Notre marc d'argent valant aujourd'hui cinquante livres, le talent grec valoit quatre mille

Nous fûmes punis de nos injustices par la révolte ou la défection de nos alliés ; et au lieu d'ouvrir les yeux et de nous corriger, nous espérâmes de pouvoir être injustes impunément, et nous recourûmes à la force pour régner sur des peuples qui faisoient notre grandeur, en nous prêtant leurs vaisseaux et leurs bras ; il a fallu les affoiblir et les ruiner ; et nos succès mêmes sont devenus autant de disgraces pour nous. Qu'espérions-nous en rompant les nœuds de cette alliance antique et respectable, qui entretenoit la paix entre les Grecs, et qui les a fait triompher des Armées innombrables de l'Asie ? La guerre du Péloponèse, dont nous sommes les auteurs, a été le germe fécond de toutes nos calamités : nous avons été vaincus, et quand nous aurions été vainqueurs, notre sort et celui de la Grèce n'en auroient pas été plus heureux (1). Un esprit de vertige s'étoit

cinq cents de nos livres numéraires. Le talent d'or pesoit de même soixante livres ou quatre-vingt-dix de nos marcs.

(1) Il est vraisemblable que les Athéniens auroient abusé de leurs avantages avec encore plus de dureté que les Spartiates. Ceux-ci étoient accoutumés à la modération, et ils en donnèrent plusieurs marques

répandu d'Athènes dans toute la Grèce. La haine, la vengeance, l'ambition, les soupçons étoient dans tous les cœurs. Les Grecs étoient devenus eux-mêmes leurs plus grands ennemis ; et ce que chaque république fait depuis ce moment fatal pour

---

dans le cours même de la guerre du Péloponèse ; les autres au contraire avoient toujours eu de l'ambition. Dès leur naissance ils avoient cru avoir une sorte de droit sur les pays qui produisent du blé, des oliviers & des vignes, et ils se flattoient de s'en rendre un jour les maîtres. Dans la négociation qui précéda la guerre du Péloponèse, Athènes ne cacha point ses vrais sentimens. Thucydide, L. 1, C. 4, fait dire à ses ambassadeurs : *C'est de tout temps que les plus forts sont les maîtres ; nous ne sommes pas les auteurs de ce règlement, il est fondé dans la nature.* Etrange politique, et qu'il est encore plus étrange d'oser avouer ! La manière dont Athènes traita ses alliés, fait juger comment elle en auroit usé avec la Grèce entière, si elle eût fait subir aux Spartiates le sort qu'elle éprouva elle-même. Son empire n'auroit pas été plus affermi que le fut celui de Lacédémone, quand elle voulut régner par la force. Les Athéniens auroient vu éclater contr'eux des révoltes continuelles, et leur gouvernement, foible et tumultueux, leur auroit préparé une prompte décadence.

conserver sa liberté ou se rendre plus puissante, c'est précisément ce qui la perd.

Cependant quelle que soit notre situation, je ne sais quel pressentiment m'avertit encore quelquefois que tout n'est pas désespéré. Si les dieux, Phocion, avoient voulu notre ruine entière, ils nous auroient laissé déchoir insensiblement; une corruption lente nous auroit privés des ressources nécessaires pour en sortir; un bandeau, de jour en jour plus épais, nous auroit empêchés de voir l'abyme où nous allons tomber. Mais la bonté infinie des dieux ne l'a pas permis; ils nous ont donné au contraire de grands avertissemens; ils ont permis que des révolutions subites et inattendues nous forçassent malgré nous à réfléchir.

Notre patrie, qui aspiroit à tout subjuguer, a vu en un jour renverser ses murailles, et établir dans son sein trente tyrans d'autant plus cruels, qu'ils étoient des esclaves timides de Lysandre. Lacédémone, qui après sa victoire tyrannisoit la Grèce, et dont les armées, sous la conduite d'Agésilas, avoient porté la terreur jusques dans la capitale même du grand roi, a vu expirer sa puissance dans les champs de Leuctre: cet empire, qui a tant coûté de travaux à nos pères et aux Spartiates, que les uns

cependant n'ont pu acquérir, que les autres n'ont pu conserver, quelle ville, instruite par tant d'expériences, ne doit pas juger aujourd'hui qu'il est insensé d'y aspirer par la force? Pourquoi la Grèce ne rentre-t-elle donc pas en elle-même? Les dieux ne se lassent point de nous avertir et de nous instruire; l'ambition de Philippe ne suffira-t-elle pas pour nous rendre sages? C'est à nos vices, qui font notre foiblesse, que la Macédoine doit sa force et ses succès. Il est temps de connoître nos vrais intérêts; nous le voyons, nous le sentons, il semble même que nous voulions agir; mais toutes les facultés de notre ame se trouvent engourdies, et le moindre effort nous fatigue. Par quel art retrouvons-nous donc notre courage et nos forces.

Phocion alloit me répondre, lorsque nous fûmes interrompus par Aristias. C'est un jeune homme né pour aimer et respecter la vertu, mais dont les sophistes avoient déjà commencé à gâter l'esprit. Il entra avec cet air avantageux d'un étourdi qui croit posséder de grandes vérités, parce qu'il a des opinions bizarres, et qui s'admire avec complaisance pour avoir eu la force de secouer quelques préjugés grossiers. Je viens vous demander votre amitié, dit-il à Phocion en l'abordant, et

vous ne pouvez me la refuser ; c'est pour le bien de la patrie que je vous la demande.

Je commence, continua-t-il, à me lasser de cette philosophie oisive, qui n'enseigne que des stériles vérités, ou plutôt d'indigenieuses rêveries sur la formation de l'univers, et la nature des dieux et de notre ame ; on sait bientôt à quoi s'en tenir sur tout cela. Les hommes, après tout, sont faits pour vivre en société ; c'est à leurs mains à préparer leur bonheur ; c'est donc l'étude de la société, c'est-à-dire, la politique, qui doit les occuper. Qui pourroit mieux me guider dans cette carrière que vous, Phocion, qui avez acquis à juste titre une si grande réputation à la tête de nos armées, dans le sénat et notre place publique ? Je ne sais pourquoi nos affaires vont si mal ; car Athènes, qui n'est plus barbare, a tout ce qu'il faut pour être la première république du monde. Tout abonde ici de toutes parts ; nos richesses (1), nos talens et notre industrie apportent parmi nous les délices de toute la terre. Faits pour cultiver tous les arts, nous les perfectionnons tous. La philo-

(1) Ce qu'Aristias dit ici à la louage de sa patrie, ressemble assez à ce qu'on trouve dans l'éloge funèbre que Périclès prononça aux funérailles

sophie a poli nos mœurs, et nous avons appris à rendre les vertus commodes, faciles et agréables. L'amour de la gloire sait nous arracher sans effort aux plaisirs, et nous possédons au souverain degré le talent de jouir des avantages de la société. Sans nous flatter, ne valons-nous pas incontestablement mieux que nos voisins ?

Voyez la pesanteur des Spartiates. Ils délibéreront encore dans un mois sur ce qu'il falloit exécuter il y a quinze jours. Rien n'égale la sottise des Béotiens que leur présomption. Pour avoir été un moment les arbitres de la Grèce, ils croient bonnement être en droit de la

---

de ceux qui avoient été tués dans la première campagne de la guerre du Péloponèse. *Voyez Thucydide*, L. 2, C. 7. Un pareil discours est bien digne de l'orateur qui le faisoit, c'est-à-dire, d'un magistrat qui, pour se rendre plus puissant, avoit corrompu les mœurs de sa république. Aristide, Thémistocle et Cimon n'auroient point parlé ainsi. Les qualités que Périclès loue dans les Athéniens sont autant de vices, mais déguisés avec art sous les ornemens trompeurs de l'éloquence. Quand les Athéniens, toujours vains et avides de louanges, n'eurent plus de vertu, ils prirent le parti de louer leurs vices et d'en tirer vanité, plutôt que de se corriger.

gouverner. La Phocide, avec son temple de Delphes, croupit dans un respect aussi ridicule que profond pour les oracles de son Apollon. Corinthe n'est grossièrement occupée que de son argent et du commerce qu'elle fait sur deux mers : le reste de la Grèce ne vaut pas l'honneur d'être nommé ; et si nous ne l'avions pas un peu façonné, tout y seroit encore aussi barbare que nos respectables ancêtres du temps de Thésée. Malgré tous nos avantages, je ne suis pas content ; il me semble que nos magistrats ne savent pas tirer parti de nos bonnes qualités ; je sens que la république qui devroit gouverner impérieusement la Grèce, s'énerve et dépérit par notre faute. Il ne nous échappe pas le moindre trait de génie ; nous ne faisons rien de ce que nous devrions faire : à quoi nous servent donc nos talens ? Il faudroit proposer de nouvelles lois, ou du moins corriger les anciennes. Solon pouvoit être bon autrefois ; mais d'autres temps, d'autres soins. Une politique froide et sans imagination n'est propre qu'à engourdir les citoyens ; enfin Philippe et sa Macédoine ne laissent pas de m'inquiéter ; c'est une chose indécente, et nous devrions déjà les avoir rangés à leur devoir.

Phocion sourit nonchalamment à ce début ; pour moi, je suis vivement tenté de corriger un petit présomptueux assez mal-adroit pour exciter notre mépris, en croyant mériter notre admiration. Je me tus cependant, et Aristias continua son discours, et nous exposa en détail ses réflexions. Tout fut critiqué dans la république, et, grâce à l'énormité de nos sottises, le jeune homme eut assez souvent raison. Mais rien n'est égal à la folie des remèdes qu'il nous proposa. Il s'applaudissoit de ses découvertes ; il blâma à plusieurs reprises la loi qui défend de haranguer dans la place publique avant l'âge de cinquante ans (1) ; il nous fit compren-

---

(1) Cette loi étoit de Solon, et déplaisoit fort aux jeunes gens d'Athènes, qui tout pleins d'orgueil après avoir fréquenté les écoles des sophistes, ne doutoient point que la république ne fût très-bien gouvernée, si on leur avoit permis de monter dans la tribune aux harangues, et de se mettre à la tête des affaires. Cette loi n'étoit plus observée régulièrement du temps de Phocion; car, selon la remarque de M. l'abbé d'Olivet sur la première *Philippique*, Démosthènes n'étoit que dans sa trentième année quand il prononça cette harangue. Peut-être cet orateur étoit seul excepté de la

dre adroitement que cette loi ridicule privoit la république de ses sages conseils, et il se tut enfin, quand il crut nous avoir prouvé qu'il étoit le génie tutélaire d'Athènes, et qu'il ne falloit pas s'en prendre à lui si la république tomboit en décadence.

Je vous rends grâces, lui dit Phocion des lumières que vous m'avez communiquées, et je ne puis que louer votre zèle pour la patrie. Vous avez démêlé avec beaucoup d'esprit plusieurs vices de notre république et de la Grèce; cependant il me semble que dans le grand nombre de remèdes que vous voudriez essayer, vous n'avez point suivi un certain ordre, une certaine méthode que je croirois nécessaires, et sans lesquels tout ce que vous proposez pallieroit peut-être pour un instant, mais ne guériroit pas nos maux. Que diriez-vous d'un médecin que j'appelerois auprès d'un hydropique dévoré d'une soif ardente, et qui ordonneroit simplement de le faire boire? Un sang enflammé circule dans ses veines: qu'on le mette

---

règle générale à cause de ses grands talens; mais il est plus vraisemblable que c'étoit un abus, suite du discrédit où les anciennes lois étoient tombées.

dans un bain. Ce n'est point là la médecine, ce n'est que le conseil perfide d'un charlatan ignorant, qui, sans guérir la maladie, ne songe qu'à donner à son malade un soulagement passager, mais funeste.

Oseriez-vous vous ériger en médecin avant que d'avoir étudié toute la machine du corps humain ? Non sans doute, vous voudriez d'abord en connoître en détail toutes les parties ; vous voudriez vous instruire de leurs fonctions, de leurs différens rapports, et avoir examiné la vertu et la propriété de chaque remède. La politique, Aristias, est la médecine des états, et cette médecine n'a pas moins besoin que l'autre de connoissances et de méditations. Avant que d'imaginer tant de choses pour faire fleurir notre patrie, avez-vous commencé par vous demander à vous-mêmes, pourquoi les hommes ont consenti à renoncer à cette indépendance avec laquelle ils sont nés, et établi entr'eux un gouvernement, des lois et des magistrats ? Avez-vous bien réflechi sur la nature du cœur et de l'esprit humain, et du bonheur dont nous sommes susceptibles ? Etes-vous remonté à la source de nos passions ? Connoissez-vous bien leur force,

leur activité, leurs caprices ? Avez-vous tâché de vous dépouiller de vos préjugés, pour ne consulter que la raison, et vous élever par son secours, jusqu'à la connoissance des vues générales de la nature sur nous ? Enfin, avez-vous tâché de distinguer nos vrais besoins de ceux que nous nous sommes faits nous-mêmes, de ces besoins artificiels qui causent peut-être tous nos malheurs, en nous procurant cependant par intervalle quelques plaisirs passagers dont nous sommes les dupes ?

Sans ces connoissances préliminaires, qui vous répondra que l'objet que vous vous proposez, soit en effet celui que vous devez vous proposer? Comment serez-vous sûr que le remède que vous employez produira le bien que vous en attendez, ou qu'en l'appliquant à une partie de la société, vous ne nuirez pas à l'autre ? La politique ne seroit qu'un art aussi méprisable que les charlatans qui l'exercent aujourd'hui dans la Grèce, si ne nous délivrant d'un mal que pour nous en donner un autre, elle ne remonte pas jusqu'à la cause des vices mêmes qui obstruent le corps de la république, ou qui en aigrissent et irritent les humeurs. Si vous ne cherchez, Aristias, qu'un recueil de charlateneries ou de tours de passe-passe, je ne suis

point votre fait ; mais je vous avertis que ce n'est pas là la politique. L'art de tromper les hommes n'est point l'art de les rendre heureux. C'est parce que la Grèce n'est plus gouvernée que par des empiriques, qu'une fortune inconstante, capricieuse et cruelle décide impérieusement de notre sort. En courant après un bonheur chimérique, ombre légère qui nous trompe, et que nos mains ne peuvent saisir, pourquoi sommes-nous étonnés de ne trouver que des malheurs ? Occupés du seul moment présent, ce moment nous échappe sans cesse ; et notre politique, toujours placée dans des circonstances imprévues, voit tromper ces espérances et déconcerter ses projets. Nous éprouvons que ce qui sembloit procurer hier une sorte de calme à la république, y excite aujourd'hui un orage : que ne remontons-nous donc à ces principes lumineux, fixes et immuables que la nature nous a donnés pour chercher et affermir notre bonheur !

Je jouissoit d'un double plaisir, mon cher Cléophane ; j'écoutois Phocion, et je voyois Aristias, qui, en rentrant en lui-même, étoit combattu par l'envie de s'instruire et la confusion de s'être trompé. Ces sentimens se peignoient tour-à-tour sur son visage, et j'allai au secours de sa raison.

Aristias, lui dis-je, vous conseille de vous consoler de n'être pas tout à-fait aussi habile que Phocion. Il rougit et sourit. Courage, ajoutai-je, si vous êtes assez généreux pour convenir qu'à vingt ans on peut sans honte ignorer bien de choses, vous serez sans doute digne d'être le disciple de Phocion. A ces mots l'amour de la vérité prit dans Aristias l'ascendant sur l'amour-propre. Il me sauta au cou, et ce ne fut que pa respect pour Phochion qu'il n'osa l'embrasser.

Je l'avoue, dit-il, il s'en faut bien, Phocion, que je sois prêt à corriger nos lois, et réparer les fautes de nos magistrats. Sans connoître encore mes erreurs, je vois que je dois m'être trompé, je n'en doute pas. Cependant, plus j'y réflechis, moins je comprends votre pensée. Peut-il se faire, poursuivit-il, qu'au milieu des révolutions, qui changent continuellement la nature des affaires et la face des sociétés, l'art de gouverner ait des principes fixes, déterminés et immuables? Sans doute, repartit Phocion, puisque la nature de l'homme, que la politique doit rendre heureux, tient elle-même à des principes fixes, déterminés et immuables. Les affaires peuvent changer avec nos caprices, mais ces changemens

n'en apportent aucun aux règles de la nature, ni à la destination des hommes et de la société. Mais, insista Aristias, jetez les yeux, Phocion, sur les Barbares qui entourent la Grèce. Quelle prodigieuse différence ne remarquez-vous pas entre les Perses, les Scythes, les Thraces, les Macédoniens, ect? Nous autres Grecs, nous semblons former une classe d'hommes à part. Chacune même de nos républiques n'a-t-elle pas de mœurs et une constitution différentes? N'aspirons-nous pas tous à un bonheur différent? Ce qui seroit sage dans la Grèce, où nous voulons être libres, deviendroit donc vicieux dans la Perse, où l'on aime la servitude. L'Acadie, placée au milieu du Péloponèse, peut-elle se proposer le même objet que Corinthe? Nous, qui ne cultivons qu'une terre stérile et ingrate, devons-nous imiter le peuple qui habite la fertile Laconie? Puisque la société a, selon les lieux et les temps, des besoins différens; puisque de nouvelles circonstances et une révolution rendent souvent un peuple si différent de lui-même, la principale attention de la politique ne devroit-elle pas être de varier ses principes et sa conduite?

Qu'elle varie la manière d'appliquer ses principes,

principes, j'y consens, répondit Phocion, puisque tous les peuples qui se trompent ne sont pas dans la même erreur, et que les uns sont plus ou moins éloignés que les autres du chemin qui conduit au bonheur. Mais croirez-vous, mon cher Aristias, que, suivant la bizarrerie de nos goûts, la nature, aussi inconstante et aussi capricieuse que nous, doive avoir différentes sortes de bonheur à nous distribuer? Non, elle n'en a qu'un qu'elle offre également à tous les hommes, et la politique doit commencer par connoître ce bonheur dont l'homme est susceptible, et les moyens qui lui sont donnés pour y parvenir.

Imaginez, Aristias, des voyageurs imprudens, qui partant d'Athènes pour se rendre à Corinthe, sans s'instruire du chemin qu'ils doivent tenir, se seroient égarés sur la route de l'Ionie, de la Thrace ou de la Macédoine. En allant toujours devant eux, ils parviendront jusques dans les provinces où naît le jour, chez les nations hyperborées, ou chez les barbares qui habitent au-delà du Tanaïs; mais malgré leur courage et leur patience, ils périront de fatigue et de misère avant que de trouver sur les frontières du monde cette Corinthe, qui n'étoit d'abord qu'à quelques

stades d'eux, et où ils pouvoient se rendre commodément. Telle est l'erreur de tous les peuples ; ils cherchent péniblement le bonheur où il n'est pas, et ils nomment politique l'inquiétude qui les agite dans une course incertaine et trompeuse.

Vous savez, Aristias, continua Phocion, quelle étoit la situation de Lacédémone quand les dieux lui donnèrent Lycurgue pour législateur. Tous les Spartiates s'étoient fait des idées fausses et chimériques du bonheur. Les deux rois croyoient qu'il consiste à gouverner impérieusement une foule d'esclaves, les riches à voler le peuple, et la multitude à mépriser les lois dont on vouloit l'accabler. Les différens ordres de la république n'étoient quelquefois réunis que par des sentimens d'ambition, ou plutôt d'avarice, qui les rendoient odieux aux peuples voisins de la Laconie, sur lesquels ils exerçoient leurs brigandages, et dont ils éprouvoient à leur tour la vengeance.

Si Lycurgue eût nourri les erreurs de sa patrie, au lieu de les dissiper, les Spartiates, tour-à-tour en proie aux désordres de la tyrannie et de l'anarchie, et toujours malheureux en se flattant d'être un jour heureux, n'auroient cessé de se déchirer que quand un de leurs ennemis les auroit

réduits eux-mêmes à la condition des Hélotes. Cet homme divin les mit sur la route du bonheur. Son opération fut simple. Au lieu de consulter leurs préjugés, il ne consulte que la nature. Il descendit dans les profondeurs tortueuses du cœur humain, et pénétra les secrets de la Providence. Ses lois, faites pour réprimer nos passions, ne tendirent qu'à développer et affermir les lois mêmes que l'auteur de la nature nous prescrit par le ministère de la raison dont il nous a doués, et qui est le magistrat suprême et seul infaillible des hommes (1).

---

(1) Je ne puis m'empêcher de mettre ici sous les yeux de mes lecteurs un morceau admirable de Cicéron dans sa république. *Est quidem vera lex, recta ratio, naturæ congruens, diffusa in omnes, constans, sempiterna, quæ vocet ad officium jubendo, vetando à fraude deterreat. Quæ tamen neque probos frustrà jubet aut vetat, nec improbos jubendo aut vetando movet. Huic legi neque abrogare fas est, neque derogari ex hâc aliquid licet, neque totâ abrogari potest. Nec verò per senatum aut per populum solvi hâc lege possumus: neque est quærendus explanator, aut interpres ejus alius. Nec erit alia lex Romæ, alia Athenis, alias nunc, alia post hac, sed omnes gentes et omni tempore, una lex et sempiterna, et immutabilis*

A ces mots, mon cher Cléophane, Aristias, tout imbu de la doctrine de nos

---

continebit, unusque erit communis quasi magister et imperator omnium deus, ille legit hujus inventor, disceptator, lator; cui non parebit, ipse se fugiet ac naturam hominis aspernabitur; atque hoc ipso luet maximas pœnas, etiam si cætera supplicia quæ putantur effugerit. C'est cette raison, dont parle Cicéron d'une manière si sublime et si vraie, qui doit être le principe et la règle de toute la morale et de toute la politique. Les *entretiens de Phocion* n'ont point d'autre objet que de développer cette importante vérité. Cicéron dit encore dans son traité des lois : *Quid est autem, non dicam in homine, sed in omni cœlo atque terrâ, ratione divinius? Quæ cùm adoleverit atque perfecta est, nominatur ritè sapientia. Est igitur, quoniam nihil est ratione melius, eaque et in homine et in Deo, prima hominis cum Deo rationis societas.... Est enim unum jus, quo devincta est hominum societas, et quod lex constituit una. Quæ lex est recta ratio imperandi, atque prohibendi : quam qui ignorat, is est injustus, sive est illa scripta uspiam, sive nusquam.... Quod si populorum jussis, si principum decretis, si sententiis judicum jura constituerentur, jus esset latrocinari, jus adulterare, jus testamenta falsa supponere, si hæc suffragiis, aut scitis multitudinis probarentur. Quæ si tanta potentia est stultorum sententiis atque jussis, ut eorum suffragiis*

sophistes, ne peut s'empêcher d'interrompre Phocion. Quelles sont donc, dit-il, ces lois mystérieuses que nous impose la raison ? Pourquoi étouffer des passions dont le feu salutaire donne le mouvement et la vie à la société ? La nature, qui nous ordonne impérieusement de courir sans relâche après le bonheur, ne nous fait-elle pas connoître clairement sa volonté et notre destination par cet attrait de plaisir ou cette pointe de douleur dont elle arme tout ce qui nous environne ? Je fuis ou j'approche un objet, suivant qu'il me repousse ou qu'il m'appelle ; et comment m'égarerois-je en obéissant à cet instinct ? Mes passions, nées dans moi avant ma raison, ne sont-elles pas, comme elle, l'ouvrage de la nature ? Ce flambeau pâle et obscur qui, dit-on, doit me guider, pourquoi luiroit-il le dernier à mes yeux ? Si la nature avoit fait les hommes pour obéir à la raison, pourquoi seroient-ils les maîtres d'y désobéir ? Cette nature est-elle foible, timide, impuissante, et

rerum natura vertatur ; cur non sentiunt, ut quæ mala, perniciosaque sunt, habeantur pro bonis ac salutaribus ? Aut cur, cùm jus ex injuria lex facere possit, bonum eadem facere non possit ex malo.

bornée comme nos magistrats ? Cette raison, dont on vante les oracles incertains, et dont nous sommes si fiers, n'est, après tout, que l'ouvrage de notre vanité ; c'est à des préjugés formés par hasard, et consacrés par l'éducation et l'habitude, que nous donnons ce nom. Différente dans la Perse, dans l'Egypte, dans la Thrace, différente dans presque toutes les villes de la Grèce, chacun croit l'avoir, et personne en effet ne la possède. D'ailleurs foible, languissante, par-tout esclave, lui sied-il d'affecter l'empire ? C'est aux passions que la nature l'a donnée, en leur donnant la force nécessaire pour nous subjuguer.

Jeune homme, repartit Phocion, que je vous plaindrois, si ces erreurs de votre esprit étoient passées jusques dans votre cœur pour y étouffer le germe de la vertu. A votre âge un paradoxe audacieux paroît la vérité, et il faut vous le pardonner, puisqu'à votre âge on n'est philosophe que par passion. Mais vous aurez honte un jour d'avoir confondu les appétits grossiers de nos sens, et les égaremens de notre âme, avec ces lois prudentes que nous prescrit la raison.

Ah ! mon cher Cléophane, que n'avez-vous été témoin de cet entretien ? Ce Pho-

cion, toujours si tranquille dans les débats tumultueux de notre place publique, vous l'auriez vu s'échauffer peu à peu pour les intérêts de la raison et de la vertu, car leur cause est commune, et parler enfin avec cette éloquence enflammée que je ne puis vous rendre.

Jeune homme, à qui les dieux ont accordé un cœur droit, mon cher Aristias, je vous en conjure, ne corrompez pas le don précieux qu'ils vous ont fait. Si la raison n'est qu'un préjugé, frémissez-en, la vertu n'est plus qu'un mot inutile et vide de sens. Vous la bannissez de la terre, et quel affreux séjour serions-nous condamnés à habiter ? Les tigres seroient moins dangereux pour l'homme que l'homme même. Ne fermez pas les yeux à la vérité qui vous éclaire de tous côtés. N'est-il pas évident que l'empire, que nous laissons usurper à nos passions, est la source de tous nos maux ? Et plût au ciel qu'une expérience éternelle, et toujours répétée, n'en multipliât pas chaque jour les preuves ! tandis que ma raison, ministre de l'auteur de la nature parmi les hommes et l'organe de ses volontés, me crie d'être juste, humain, bienfaisant ; qu'elle m'apprend à chercher mon bonheur particulier dans le bien public,

et réunir les hommes par les vertus qui inspirent la sécurité et la confiance, examinez les ravages que les passions produisent dans la société. Chacune d'elles, aveugle sur tout autre intérêt que le sien, brise les liens de la république, en se regardant comme l'objet et le centre de tout. Le vice éloigne les uns des autres les citoyens que la vertu rapprocheroit et tiendroit unis; il divise les peuples par les haines, les craintes et les soupçons. Rien n'est sacré pour les passions; guerres, meurtres, trahisons, violences, injustices, perfidies, lâchetés, voilà leur cortège, tandis que la raison appelle autour d'elle la paix, la bonne foi et le bonheur à la suite de toutes les vertus.

Nous tenons le milieu, mon cher Aristias, entre les pures intelligences et les brutes; ne soyons ni tout l'un, ni tout l'autre. Le terme de la philosophie, c'est de connoître notre condition, et d'être assez sages pour nous tenir sans orgueil et bassesse à la place qui nous est assignée. Nous avons une raison et des passions; en riant du chagrin de ces philosophes farouches qui voudroient détacher notre ame de tous les liens de nos sens, ne tombez pas dans l'erreur mille fois plus dangereuse

de ces hommes sans mœurs qui vous invitent à vous salir dans la fange de vos passions, et se repentent sans cesse de s'être laissés tromper par les faux biens qu'elles présentent. C'est aller plus loin que l'auteur de là nature, que de vouloir détruire nos passions; elles sont son ouvrage, et immortelles comme lui; mais il nous ordonne de les tempérer, de les régler, de les diriger par les conseils de la raison, puisque ce n'est qu'ainsi qu'elles peuvent perdre leur venin, et contribuer à notre bonheur.

Tandis que Phocion parloit ainsi, Aristias, profondément occupé, tenoit les yeux baissés, et paroissoit accablé du poids de la vérité. La nature, dit-il enfin en soupirant, s'est donc jouée des hommes avec autant de perfidie que de cruauté. Pourquoi cet assemblage monstrueux et bizarre de qualités opposées? pourquoi nous avoir entourés de pièges? pourquoi du moins n'avoir pas donné à notre raison les forces ou le charme que possèdent nos passions?

Humiliez-vous avec moi, lui répondit Phocion, devant la sagesse suprême. Ne soyons point assez téméraires, tandis que nous nous sentons pressés de tout côté par d'étroites limites, pour vouloir compren-

dre, embrasser et mesurer un être infini. Qui sommes-nous pour exiger qu'il nous rende compte de ses desseins et de sa conduite? Ce que nous voyons de sa sagesse doit nous jeter dans une admiration timide et respectueuse pour ce que nous ne voyons pas. S'il nous dévoiloit le système général du monde, notre vue seroit-elle assez étendue pour en saisir toutes les parties et tous les rapports? Non, mon cher Aristias, si l'auteur de la nature vouloit nous révéler ce secrets, nous ne le comprendrions pas; il ne nous apprendroit que des myſtères auxquels ne pourroit atteindre notre raison faite pour des vérités d'un ordre inférieur.

Bornons là nos connoissances et nos recherches. Les vérités qu'il nous est important de connoître, la Providence nous les prodigue; elle les a mises, pour ainſi dire, sous notre main; mais le reſte est caché sous un voile impénétrable. De quoi nous plaindrions-nous? N'est-il pas assez prouvé que nos passions ne donnent point le bonheur qu'elles promettent? Notre raison manque-t-elle de nous en avertir? A ces sirènes, dont la voix mélodieuse ne nous appelle que pour nous dévorer, que n'opposons-nous la prudence d'Ulysse?

La politique attendra-t-elle de nouvelles révolutions dans les états, de nouvelles disgraces, de nouvelles décadences pour se convaincre que le bonheur des sociétés veut un autre fondement que des passions injustes, aveugles, légères, inconstantes et précieuses? Faites-vous, mon cher Aristias, un tableau du spectacle que présenteroit la terre, si tous ses habitans, semblables à ce divin Socrate, dont Platon et Xénocrate m'ont cent fois tracé le portrait, réunissoient en eux toutes les vertus. S'il est vrai que dans ce nouvel âge d'or, où les passions seroient réprimées et dirigées par la raison, la félicité habiteroit parmi les hommes, n'est-il pas certain que la politique doit nous faire aimer la vertu, et que c'est là le seul objet que doivent se proposer les législateurs, les lois et les magistrats?

Les sophistes pourront déclamer contre les droits de la raison en faveur des passions, quand ils pourront nous faire appercevoir les grands avantages qu'une république retire de l'avarice, de la prodigalité, de la paresse, de l'intempérance, de l'injustice de ses citoyens et de ses magistrats. Pour les confondre, mon cher Aristias, invitez-les à remonter dans les siècles les plus reculés, et, pour ainsi dire, à la

naissance du genre humain. Faites-leur remarquer que la Grèce fut arrosée de sang et de larmes, tant que nos pères, plus semblables à des bêtes farouches qu'à des hommes, vécurent sous l'empire des passions. Invitez ces grands philosophes, si ennemis de la raison, à nous apprendre pourquoi nous ne commençâmes à être moins malheureux que quand des lois et des magiſtrats, par une suite des premières conventions, se servant tour-à-tour des châtimens et des récompenses, commencèrent à réprimer quelques passions, et à mettre en honneur quelques vertus. Suivez les fastes de la Grèce, et vous verrez toujours les peuples plus ou moins heureux, suivant que la politique plus ou moins habile a rendu les mœurs plus ou moins honnêtes.

Cent de nos villes ont été déchirées par des divisions intestines; recherchez-en les causes, et vous verrez constamment que quelque passion, enhardie par l'espérance du succès ou l'impunité, a rompu le frein trop foible qui la retenoit. Vous compterez toujours nos calamités par le nombre de nos vices. Nous savons les maux qu'ont produit les passions d'un Périclès, d'un Cléon, d'un Alcibiade; je puis vous les

citer. Mais vous, citez-moi ceux qu'ont fait les vertus de Miltiade, d'Aristide et de Cimon. Mille tyrans ont autrefois usurpé la souveraineté dans les républiques; en auroient-ils osé former le projet, si leurs concitoyens, déjà esclaves de leurs passions, n'avoient été préparés à sacrifier leur patrie et leur liberté à leur vengeance et à leur avarice ?

Mais nous, Aristias, mais nous, pourquoi sommes-nous aujourd'hui si différens de nos pères? pourquoi tombons-nous dans le mépris? pourquoi ne sommes-nous plus heureux? N'en accusez pas, avec les sophistes, une fortune aveugle qui n'existe point; ne vous en prenez qu'au changement qui s'est fait dans nos mœurs. La soif de l'argent qui nous dévore a étouffé l'amour de la patrie. Le luxe du citoyen refuse tout aux devoirs de l'humanité. Les plaisirs, l'oisiveté, la mollesse, mille autres vices ont avili nos ames. Quel Trasybule nous délivrera de ces tyrans plus implacables que Critias (1)? Rendez-

(1) Critias étoit un des trente tyrans que Lysandre établit à Athènes. Il fut plus cruel que ses collègues. Il porta cette loi ridicule, par laquelle il étoit défendu d'enseigner dans Athènes l'art de raisonner.

nous les vertus de ces Athéniens qui ont vaincu Xerxès ; rendez à tous les Grecs leur première tempérance et leur justice, et vous nous rendrez en même-temps notre ancienne union, et les forces qui ont conservé notre liberté. Dès que les Grecs seront vertueux, ils regarderont encore la Grèce entière comme leur patrie commune. Philippe qui nous brave, et médite notre asservissement en armant nos vices contre nous-mêmes, trembleroit au nom de la Grèce, ou plutôt nous regarderoit encore comme les protecteurs de son royaume.

Tel est l'ordre établi dans les choses humaines, mon cher Aristias, que la prospérité des états est la récompense certaine et constante de leurs vertus, et l'adversité, le châtiment infaillible de leurs vices. L'histoire des siècles passés instruit le nôtre de cette vérité, et nous servirons à notre tour de leçon à nos neveux. Examinez ces révolutions qui ont détruit tant d'empires ; ce sont autant de voix par lesquelles la Providence crie aux hommes : « Défiez-vous de vos passions, elles ne vous flattent que pour vous tromper, elles vous promettent le bonheur. Mais si vous prêtez l'oreille à leurs mensonges, elles deviendront vos

bourreaux, elles vous conduiront à la servitude; un tyran domestique ou un vainqueur étranger servira d'instrument à votre punition. »

Allez, mon cher Aristias, lui dit Phocion en l'embrassant, méditez les grandes vérités que je viens de vous exposer, et dites-vous à vous-même tout ce que je pourrois ajouter aux premières réflexions qui se sont présentées à mon esprit. Puisqu'en nous donnant un désir insatiable de bonheur, la nature nous a tracé une route pour y arriver, ne dites plus, avec les sophistes, qu'elle est notre marâtre, et que nous sommes condamnés à subir le sort de Tantale. Imposez silence à vos passions pour interroger votre raison, et elle vous apprendra tous les devoirs de l'homme. Vous connoîtrez notre destination, et vous verrez que la politique ne nous égare que quand elle se prostitue au service des passions. Vous êtes meilleur, Aristias, que vous ne croyez; il n'est pas possible que vous soyez long-temps dans l'erreur. Les opinions de nos sophistes ont pu, par je ne sais quel air de nouveauté ou d'audace, surprendre votre imagination; mais vous touchez à cet âge où l'on a déjà assez d'expérience pour commencer à se défier de ses passions, et

on apprend bientôt à les vaincre, ou du moins à les combattre, quand on n'a pas le cœur corrompu.

Vous voyez, me dit Phocion, après qu'Aristias fut sorti, de quelle doctrine on empoisonne l'esprit de nos jeunes gens. A peine ont-ils découvert que tout n'est pas vrai, qu'ils croient ridiculement que tout est faux. Enivrés d'orgueil, ils font main-basse sur tout ce qui se présente. Dans leur accès de philosophie, ces petits héros mesurent la grandeur de leurs prétendus triomphes à l'importance des vérités qu'ils osent attaquer. Assez sots pour fermer les yeux à l'évidence, et douter imperturbablement de tout, ils croient avoir tout détruit, ou persuader aux ignorans qu'ils ont tout examiné. Quand on cherche à étouffer la voix et l'autorité de la raison, quand on veut la rendre l'esclave des passions, quelle sûreté, quel lien peut-il y avoir entre les hommes? Que voulez-vous que la république espère des citoyens et des magistrats? Elle touche au moment de sa ruine. Aristias changera, ajouta Phocion, je vous le prédis. C'est un bon augure que ce silence modeste qu'il a gardé pendant que je l'avertissois de ses erreurs; il n'a pas de vice qui les lui

rende chères. Il me semble que son cœur s'est ouvert à mes instructions. Plus étourdi, plus vain, plus présomptueux que méchant, il se rendra aux lumières de la raison ; et plût aux dieux que tous nos Athéniens lui ressemblassent !

SECOND ENTRETIEN.

PHOCION ne s'est point trompé, mon cher Cléophane. Ses paroles, comme un trait de flamme, avoient porté la lumière dans l'esprit d'Aristias. Ce jeune homme vint hier chez moi, il étoit embarrassé en m'abordant; il n'osoit presque pas me regarder. Que Phocion est sage, me dit-il en rompant le silence! je m'égarois, et ses discours ont fait revivre dans mon cœur un goût pour la vertu, que je travaillois malheureusement à détruire. Qu'il m'a paru éclairé, quoiqu'il humiliât mon amour-propre! Que je crains de lui paroître aussi méprisable que je me le parois à moi-même! Depuis que je l'ai vu, je n'ai été occupé qu'à méditer sa doctrine. Je m'étonne à la fois de ma témérité de vouloir tout savoir, et de la foiblesse avec laquelle j'ai été la dupe de quelques sophismes. En commençant à me connoître, je commence à goûter une sorte de tranquillité qui, je crois, n'accompagne jamais l'erreur. Je brûle d'impa-

tience de revoir Phocion, et je crains de me présenter devant lui; je crains qu'il ne me trouve pas encore digne de l'écouter.

Aristias, lui répondis-je, les sophistes s'irritent quand on ose attaquer leurs opinions; c'est que l'avarice les fait parler. Ils craignent que leurs leçons, dont ils font un trafic mercenaire, ne soient décriées. Mais un philosophe n'a d'autre intérêt que celui de la vérité, et il sait trop combien elle nous est étrangère pour n'être pas indulgent. Phocion, je vous en réponds, pardonnera à votre âge de vous être laissé tromper par les sophistes, et par les passions bien plus habiles qu'eux. Il vous saura gré de votre repentir, et peut-être même de vos erreurs, puisque vous les abjurez; car il est toujours beau de se corriger. Venez, Aristias, venez apprendre avec moi de nouvelles vérités, et veuillent les dieux les rendre utiles à la république!

Jouissez de votre victoire, dis-je à Phocion en l'abordant, voici Aristias; vous l'avez rendu à la raison dans un âge où l'on se fait un mérite de ne la pas consulter. La présence d'un homme vertueux a-t-elle donc, mon cher Cléophane, le même pouvoir que les autels des dieux,

qui rassurent les supplians qui en approchent? Aristias n'eut plus qu'un embarras. Il assura Phocion qu'il rendoit à la raison toute sa dignité et tous ses droits. C'est une étrange folie, dit-il, d'oser usurper le nom de philosophe, en même-temps qu'on se ravale à la condition des animaux, et de prétendre raisonner en soutenant qu'il n'y a point de raison. J'ai quelque peine à comprendre par quels écarts j'étois venu à croire qu'il est sage d'obéir à des passions, dont une expérience journalière nous fait connoître l'emportement, les caprices et l'injustice. Le bonheur est sans doute compagnon de l'ordre et de la paix, et les passions, mêmes ennemies les unes des autres, sont dans un état perpétuel de guerre. Quels biens puis-je en attendre? Quels maux au contraire ne dois-je pas en craindre, si ma raison ne se rend leur médiatrice, leur arbitre et leur juge? Je me suis rappelé ces courts momens de ma vie où je n'ai obéi qu'à m'a raison, et j'ai goûté une sorte du volupté supérieure à celle que donnent les sens. J'ai comparé ces instans à ces jours d'erreurs où mes passions me gouvernent ; ma mémoire ne m'a représenté que des plaisirs accompagnés de trouble, d'inquiétude et de

repentir ; mon cœur ne s'est point ouvert à ce souvenir.

J'ai jeté les yeux sur un plus grand théâtre, et j'ai vu les passions, comme autant de furies, porter la désolation dans toute la terre, changer les magistrats en ennemis de la société, fouler aux pieds les lois les plus saintes de l'humanité, et détruire dans un instant les empires les plus formidables. J'ai interrogé ma raison, j'entrevois la vérité, je crois être sur le chemin qui y conduit ; mais mes égaremens passés m'ont appris à me défier de moi. Je n'ose, Phocion, marcher sans votre secours ; je n'ose entrer seul dans le sanctuaire de cette politique sublime, qui n'a d'autre instrument, ni d'autre appui que la vertu ; je craindrois de le profaner. Soyez mon guide, et me donnez un esprit tout nouveau.

Aristias, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, après l'avoir tendrement embrassé, vos progrès sont plus rapides que je n'aurois osé l'espérer. Vous avez eu le courage d'arracher aux passions le masque dont elles se couvrent, et qui nous trompe ; il n'est plus de vérité dont la découverte vous soit interdite. Vous êtes persuadé que la raison est l'organe par lequel l'auteur de la nature nous fait

connoître ses volontés ; vous êtes persuadé qu'elle seule peut nous conduire au bonheur. Pensez donc, mon cher Aristias, que la politique doit être le ministre et le coopérateur de la Providence parmi les hommes, et que rien n'est plus méprisable que cet art illusoire qui en emprunte le nom, qui n'a de règle que les préjugés publics et les passions de la multitude, qui n'emploie que la ruse, l'injustice et la force, et qui se flattant de réussir par des voies contraires à l'ordre éternel des choses, voit s'évanouir entre ses mains le bonheur qu'elle croyoit posséder.

L'esclave qui cultive vos champs est plus sage que nos législateurs. Pour recueillir d'abondantes moissons, il a étudié la culture qu'exige ta terre ; il a observé quelles saisons elle a destinées à la production de chaque fruit, et il ne tente jamais d'en changer l'ordre. Que la politique, après avoir pénétré dans les secrets de la nature sur la destination de la société et les causes de son bonheur, suive constamment cet exemple. Dès qu'elle sera assez prudente pour ne se pas croire plus habile que la nature, elle fera sa principale étude de la morale, qui enseigne à distinguer les vertus véritables de celles qui n'en ont que

le nom, et que les préjugés, l'ignorance et la mode ont imaginées. Que son premier soin soit d'épurer sans cesse la morale. En donnant une attention particulière aux vertus qui sont les plus nécessaires à la société, son principal objet doit être de prendre les mesures les plus efficaces pour empêcher que les passions ne sortent victorieuses du combat éternel que notre raison est condamnée à soutenir contr'elles. Son but, en un mot, est de tenir les passions courbées sous le joug, et en affermissant l'empire de la raison, de donner, pour ainsi dire, des ailes aux vertus.

Entrons dans le détail des vertus que la politique doit cultiver; mais répondez-moi d'abord, Aristias. Quand vous achetez un esclave, vous importe-t-il peu qu'il soit gourmand, paresseux, frippon, menteur, ou qu'il ait les qualités opposées à ces vices? Ne vous est-il pas avantageux que votre voisin soit juste, humain et bienfaisant? Vous est-il égal que votre ami soit emporté dans ses goûts, débauché, injuste, crapuleux, ou qu'il soit attentif à remplir tous les devoirs d'un honnête homme? Quand un mariage, que je vous souhaite heureux, vous aura élevé à la dignité de père de famille, vous sera-

t-il indifférent que vos enfans contractent l'habitude du vice ou de la vertu, et que votre femme ait les mœurs d'une courtisane, ou soit chaste, modeste, retirée et économe ?

Je n'attends pas votre réponse, poursuivit Phocion, je la sais. Mais puisqu'une femme, des enfans, des amis, des voisins vertueux, et des esclaves fidelles à leurs devoirs, sont si propres à nous rendre heureux dans le sein de nos familles où nous passions la plus grande partie de notre vie, pourquoi la politique négligeroit-elle cette branche importante de notre bonheur ? Je n'ignore pas que, sous prétexte de je ne sais quelle élévation d'esprit, nos Athéniens, que je ne comprends pas, plaisantent aujourd'hui avec dédain des vertus domestiques. On diroit que ce n'est pas la peine d'être honnête homme, à moins que d'être un héros. Mais c'est parce que la corruption qui règne dans le sein de nos maisons, nous rend incapables de pratiquer les vertus domestiques, que nous avons pris le parti de les mépriser. La modestie dans les mœurs nous paroît bassesse ou rusticité. Nous voulons que nos maisons soient une espèce d'asile, où la loi n'ose point entrer pour nous instruire de nos devoirs ; et cependant c'est dans

le

le sein des familles que des pères tendres et prudens ont donné le premier modèle des lois et de la societé. Nous disons que c'est dégrader les magistrats, que de les occuper de nos soins domèstiques ; mais en effet nous ne voulons qu'avoir impunément de mauvaises mœurs. Dégoûtés de la simplicité de nos pères, nous voulons du faste et de l'élégance jusques dans les vertus. Que c'est bien mal connoître leur nature, et le lien qui les unit les unes aux autres !

Je ne crois pas aisément aux qualités sublimes de ces héros à qui il faut un grand théâtre, et des foules de spectateurs. Ce n'est que par l'exercice des vertus domestiques qu'un peuple se prépare à la pratique des vertus publiques. Qui ne sait être ni mari, ni père, ni voisin, ni ami, ne saura pas être citoyen. Les mœurs domestiques décident à la fin des mœurs publiques. Penserez-vous, Aristias, que des hommes accoutumés à obéir à leurs passions dans le sein de leur famille, et sans vertu les uns à l'égard des autres dans le cours ordinaire de la vie, prendront subitement un nouveau génie et de nouvelles habitudes en entrant dans la place publique et dans le sénat, ou que leurs passions et leurs vices n'oseront

les inspirer quand il s'agira de délibérer sur les intérêts de la république, et de décider de son sort ? Lycurgue, moins présomptueux que nos sophistes et nos orateurs, ne l'espéroit pas ; aussi eut-il une attention particulière à former les mœurs domestiques des Spartiates. Il porta plus de lois pour faire d'honnêtes gens, que pour régler la forme du sénat et la police des assemblées de la place publique. Il savoit que des hommes vertueux vont, comme par instinct, au-devant de leurs devoirs, et qu'ils auront toujours de bons magistrats.

Par quel prodige en effet une république verroit-elle une suite d'hommes de bien à la tête de ses affaires, si elle ne commençoit pas par avoir pour citoyens des hommes accoutumés à pratiquer les devoirs de la vie privée ? Il faut qu'un peuple sache estimer la vertu pour donner à ses magistrats le courage et la constance nécessaires dans l'exercice de leurs fonctions ? Il doit aimer la justice pour désirer un magistrat toujours juste, toujours ferme, toujours aussi inflexible que la loi. Des citoyens corrompus le redouteroient, sa probité leur seroit à charge. Ils lui préféreront un Cléon qui flatte leurs vices, dont le cœur est ouvert à l'intérêt, et dont la main noncha-

lante et foible laisse pencher inégalement la balance de la justice.

Jugez, mon cher Aristias, de la doctrine que je vous expose, par ce qui s'est passé de nos jours dans notre république. A peine Périclès (1) eut-il corrompu nos mœurs,

---

(1) L'abondance d'argent que les tributs des alliés portèrent à Athènes, le luxe qui en fut la suite, et les retributions que Périclès fit payer au peuple pour assister aux spectables et aux jugemens de la place publique, voilà les principales causes de la corruption des mœurs des Athéniens. On ne parle plus que de fêtes et de plaisirs. L'estime accordée aux arts inutiles leur fit faire des progrès très-rapides. Les Athéniens ne se piquant plus que de goût, d'élégance et de recherches, regardèrent leurs pères comme des hommes grossiers, et ne songèrent plus à en avoir les vertus. Platon peint admirablement dans sa *république*, liv. 8, les progrès, et si je puis parler ainsi, la génération des vices dans une ville qui possède des richesses superflues.

Ærarium illud cujusque aura plenum perdit rempublicam. Nam primum quidem novos sumptus reperiunt, et ad leges deducunt, quibus neque ipsi, neque mulieres ipsorum obtemperant....... Deindè alter alterius exemplo et æmulatione perciti multi tandem tales evadunt...Hinc igitur effusius ad pecunias cumulandas delapsi, quanto hoc pretiosis æstimant,

en prétendant les polir ; à peine commençâmes-nous à nous piquer de recherche dans les arts inutiles, de somptuosité dans nos spectables, de magnificence dans nos meubles, de délicatesse sur nos tables ; à peine les courtisanes autrefois méprisées, à présent les arbitres du goût, des vertus et des agrémens, eurent-elles ouvert à nos jeunes gens une école de galanterie et d'oisiveté ; à peine, en un mot, avons-nous estimé la volupté, l'élégance, les richesses, et respecté les grandes fortunes, que nous en avons été punis, en voyant les grâces, le faste, le luxe et les richesses tenir lieu de talens, et devenir autant de titres pour s'élèver aux magistratures. Quelle république auroit pu résister aux

---

tanto virtutem existimant viliorem. An non ita virtus à divitiis discrepat, quasi utrâque in lance stateræ sint positæ, semper in contrariam partem declinent?.... Quando igitur in civitate divitiæ ac divites honorantur, virtus probique viri despiciuntur..... Incenduntur que ad ea studia omnes quæ in honore sunt, eaque frequentant : quæ verò nullo honore censentur, apud quosque jacere solent..... Ita ex victoriæ honorisque cupidis, quæstus et pecuniarium avidi tantum efficiuntur, et divites quidem viros laudant & admirantur, et ad magistratus evehunt, pauperes verò despiciunt,

hommes méprisables qui ont succédé à Périclès ? Des voluptueux, des étourdis, des avares, ect. n'ont vu dans l'administration dont ils étoient chargés, que le pouvoir de satisfaire plus aisément leurs passions. Ne craignant ni les regards, ni le jugement d'une multitude aussi vicieuse qu'eux, devoient-ils se gêner pour faire le bien ? Ils ne s'étudièrent, dans les conjonctures difficiles, qu'à éblouir et duper les spectateurs. Ne gouvernant que par des cabales et des intrigues, ils ne cherchèrent qu'à rendre les lois souples et dociles à leur désir. Ils eurent tout au plus l'adresse ou la complaisance, pour ménager un reste de citoyens vertueux, de faire une ou deux actions honnêtes avec éclat et appareil, afin de pouvoir être impunément injustes à l'abri d'une bonne réputation usurpée.

Concluez, Aristias, qu'il n'y a point de petite vertu aux yeux de la politique, et qu'elle ne peut, sans péril, en négliger aucune. Ajoutons même que les lois les plus essentielles au bonheur et à la sûreté des états, ce sont celles qui regardent le détail des mœurs. Je vous l'avouerai, je ne comprends point ce que nos sophistes pensent ou imaginent en parlant de bon et de mauvais gouvernement, si par ces mots

ils ne veulent faire entendre des formes de police, qui étant plus ou moins propres à réprimer les passions des magistrats et des citoyens, rendent l'empire des lois plus ou moins solide.

J'ai souvent entendu raisonner Platon sur cette matière. Il blâmoit la monarchie (1), la pure aristocratie et le gouver-

---

(1) Ce que Phocion dit ici de Platon, est très-conforme à la doctrine que ce philosophe établit dans son traité des lois, L. 4. Il se déclare pour le gouvernement de Crète et de Sparte. *Veræ enim*, répond-il à Clinias Crétois, et à Magillus Lacédémonien, qui lui ayant rendu compte de l'administration de leurs républiques, ne savoient dans quelle classe de gouvernement les ranger : *veræ enim, ô viri optimi, reipublicæ vos participes estis ; quæ autem modo nominatæ sunt* (aristocratia, démocratia et monarchia) *non respublicæ, sed urbium habitationes quædam sunt, in quibus pars una servit alteri dominanti*. Il dit encore dans le même ouvrage, L. 8 : *Nulla certè potestas hujusmodi, respublica est, sed seditiones appellari omnes rectissimè possunt. Nulla enim volentibus volens, sed volens nolentibus semper vi aliqua dominatur.*

Tous les philosophes anciens ont pensé comme Platon, et les hommes d'état les plus célèbres ont toujours voulu établir dans leurs villes une

nement populaire. Jamais, disoit-il, les lois ne sont en sûreté sous ces administra-

---

police mixte, qui, en affermissant l'empire des lois sur les magistrâts; et l'empire des magistrats sur les citoyens, réunît les avantages des trois gouvernemens ordinaires, et n'eût aucun de leurs vices. A l'exception des Spartiates, les Grecs légers, inconstans, et jaloux de leur indépendance jusqu'à craindre le joug des lois, sans lesquelles cependant il n'y a point de liberté, ne pouvoient s'accommoder que de la pure démocratie. Non-seulement l'assemblée du peuple possédoit dans toutes les républiques la puissance législative, mais il étoit rare qu'elle laissât aux magistrats la liberté d'exercer les fonctions dont ils étoient chargés. L'autorité du peuple à Athènes ne connoissoit point de bornes. Les magistrats n'y avoient qu'un vain nom. Les ordres du sénat étoient éludés, ses décrets et ses jugemens étoient cassés, s'ils n'avoient pas l'art de se conformer au goût du public.

Demander quel est le meilleur gouvernement de la monarchie, de l'aristocratie ou de la démocratie, c'est demander quels plus grands, ou quels moindres maux peuvent produire les passions d'un prince, d'un sénat, ou celles de la multitude. Demander si un gouvernement mixte est meilleur qu'un autre gouvernement, c'est demander si les passions sont aussi sages, aussi justes, aussi modérées que les lois.

tions qui laissent une carrière trop libre aux passions. Il craignoit le pouvoir d'un prince, qui, seul législateur, juge seul de la justice de ses lois. Il étoit effrayé dans l'aristocratie de l'orgueil et de l'avarice des grands, qui croyant que tout leur est dû, sacrifieront sans scrupule les intérêts de la société à leurs avantages particuliers. Il redoutoit dans la pure démocratie les caprices d'une multitude toujours aveugle, toujours extrême dans ses désirs, et qui condamnera demain avec emportement ce qu'elle approuve aujourd'hui avec enthousiasme.

Ce grand homme, poursuivit Phocion, vouloit que par un mêlange habile de tous ces gouvernemens, la puissance publique fût partagée en différentes parties propres à s'imposer, se balancer et se tempérer réciproquement. Mais ils ne s'en tenoient pas là, mon cher Aristias; le disciple de Socrate connoissoit trop bien les hommes pour penser que le gouvernement, dont toutes les parties seroient combinées avec le plus de sagesse, pût se soutenir sans le secours des mœurs domestiques. Lisez sa république; voyez avec quelle vigilance il cherche à se rendre le maître des passions, et la règle austère à laquelle il soumet la

vertu. Peut-être a-t-il passé les bornes de la prudence ; mais cet excès même de précautions prouve combien il croyoit les mœurs nécessaires à la conservation de son gouvernement.

En effet, à quoi serviroit de donner la constitution la plus sage à des hommes corrompus, dont on ne corrigeroit pas d'abord les vices? Lacédémone, en sortant des mains de Lycurgue, eut un gouvernement tel que le désire Platon. Les deux rois, le sénat et le peuple, revêtus d'une autorité différente, formoient une constitution mixte, dont toutes les branches se tenoient mutuellement en respect par l'espèce de censures qu'elles exerçoient les unes sur les autres. Quelqu'admirables que soient les proportions de ce gouvenement, il n'écarta cependant de Sparte les cabales, les partis, les troubles, les désordres qui ont perdu les autres républiques de la Grèce, qu'autant qu'il fut attentif à maintenir en vigueur les Lois que Lycurgue avoit faites pour les mœurs.

Dès que Lysandre, en portant dans sa patrie les tributs et les dépouilles des vaincus, y eut développé les germes de cupidité jusqu'alors étouffés, l'avarice se glissa sourdement avec les richesses dans les

maisons des Spartiates. La simplicité de leurs pères, d'abord moins agréable, leur parut bientôt trop grossière. Un vice n'est jamais seul dans une république, il en produit cent autres. Peu à peu les vertus et les talens perdirent autant de leur crédit que les richesses en acquirent. A mesure que les Spartiates apprenoient à jouir de leur fortune, ils se persuadèrent que les richesses pourroient tenir lieu de mérite, et dès-lors elles commencèrent à donner quelque considération à leurs possesseurs. La pauvreté fut enfin méprisée; et dès qu'il fut nécessaire d'acquérir des richesses, les Spartiates, occupés de leurs affaires domestiques, ne donnèrent plus toute leur attention aux intérêts de la république. Les passions alors enhardies relachèrent les ressorts du gouvernement, et il lui fut impossible de les réprimer, parce qu'il avoit eu l'imprudence de les laisser naître.

Les riches, tourmentés par la crainte qu'on ne les dépouillât de leurs richesses, se révoltèrent contre le partage de l'autorité établi par Lycurgue, et voulurent être tout-puissans pour être en état de défendre leur fortune. Le peuple de son côté, tantôt rampant et tantôt insolent, n'eut plus que des éphores dignes de lui. En vain ten-

teroit-on aujourd'hui d'arrêter les désordres de Lacédémone, en rappelant les lois qui fixoient les bornes de la puissance des rois, des sénateurs et du peuple. A quoi serviroient des lois méprisées par les mœurs publiques, et auxquelles l'ambition et l'avarice ne peuvent plus obéir? Le vice les a énervées, la pratique de la vertu peut seule leur rendre leur force. Si on ne se hâte, mon cher Aristias, de réparer et d'étayer par la tempérance et la frugalité les restes d'un gouvernement ébranlé par la licence des passions, soyez sûr que ces rois, ces sénateurs, ces éphores autrefois si généreux, si sages et si magnanimes dans l'exercice de leur autorité, se lasseront bientôt de cette sorte de modération qu'ils affectent encore malgré eux, et cesseront d'être magistrats, pour devenir les oppresseurs d'une république qui se déchirera par ses querelles domestiques (1), jusqu'à ce

(1) Ce que Phocion prévoyoit arriva. Lacédémone en proie aux mêmes désordres et aux mêmes malheurs que les autres villes de la Grèce, éprouva mille révolutions jusqu'à l'extinction des deux branches de ses rois légitimes; et on peut dire qu'elle fut gouvernée tour-à-tour, et souvent à la fois, par les passions de ses rois, de son sénat, des éphores

qu'elle devienne la proie d'un ennemi étranger.

---

et de la multitude. Des tyrans s'emparèrent de l'autorité ; et les Lacédémoniens, aussi méprisés au-dehors que malheureux au-dedans, éprouvèrent enfin le même sort que les autres Grecs qui furent soumis à la domination romaine.

La fortune des Romains est encore une preuve très-forte de la vérité que Phocion enseigne ici à Aristias, c'est-à-dire, du pouvoir des bonnes mœurs. En effet, elles contribuèrent plus que tout le reste à empêcher que les querelles qui s'élevèrent entre les patriciens et les plébéiens, après l'exil des Tarquins, ne perdissent la république naissante, en la portant à des violences extrêmes. Ces querelles mêmes, secondées par des bonnes meurs, établirent à Rome un gouvernement mixte, dont les proportions étoient à peu-près les mêmes que celles du gouvernement de Lacédémone. Tant que les mœurs conservèrent leur autorité, les Romains montrèrent de la justice et de la modération dans leurs différends; et le partage de la puissance publique entre les consuls, le sénat, les tribuns et le peuple, subsista dans ce point d'égalité propre à rendre la république heureuse et florissante. Dès que Rome fut corrompue par l'orgueil de ses victoires; et les richesses des peuples qu'elle avoit vaincus, ses vices, plus forts que ses censeurs

Voulez-vous, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, un second exemple de la puissance des mœurs ? Transportez-vous en Egypte, et vous verrez que si leur décadence a rendu inutile dans Lacédémone le sage gouvernement de Lycurgue,

---

leur imposèrent silence. Ces magistrats exercèrent d'abord leurs fonctions avec des ménagemens ; ils tremblèrent enfin, et dès-lors les passions sans frein anéantirent la puissance publique. Les lois ne pouvoient se faire respecter par des magistrats ni par des citoyens qui se croyoient tout permis pour satisfaire leur avarice et leur ambition; présage infaillible des guerres civiles, par lesquelles fes Romains alloient se déchirer, et qui devoient les soumettre à des empereurs que l'histoire nous peint comme autant de monstres. Il n'y eut plus de vertu dans l'empire romain, et il devint la proie des barbares.

Plus on y réfléchira, plus on sera persuadé que la liberté sans mœurs dégénère en licence, et que la licence produit nécessairement la tyrannie domestique, ou l'asservissement à une puissance étrangère. Un auteur célèbre a dit que la monarchie pouvoit se passer de vertu, et gouverner par l'honneur. Mais quand il explique ce qu'il entend par l'honneur, on voit qu'il n'entend la vertu, ou qu'il n'entend rien du tout.

leur sainte austérité a autrefois purifié jusqu'au despotisme même.

Les rois d'Egypte n'avoient que les dieux au-dessus d'eux, et ils partageoient en quelque sorte avec eux l'hommage de leurs sujets. Leurs ordres étoient autant des lois sacrées et inviolables, et tout devoit se prosterner en silence devant leur trône. Quelque terrible que dût être ce pouvoir sans bornes entre les mains d'un homme, les Egyptiens n'en éprouvèrent aucun effet funeste, parce qu'ils avoient des mœurs, et en donnèrent à leur maître. Il n'étoit point permis à ces monarques tout-puissans d'être avares, oisifs, prodigues ou voluptueux. Tous les momens de leur journée étoient remplis par quelque devoir. A peine avoient-ils sacrifié aux dieux, et médité dans le temple sur quelque vérité des livres sacrés, qu'ils étoient arrachés à eux-mêmes. Il falloit écouter les plaintes des malheureux, juger les procès de leurs sujets, tenir des conseils, et expédier des ordres dans les provinces pour y prévenir quelqu'abus, ou y former quelqu'établissement avantageux. Jusqu'aux délassemens et aux besoins de l'humanité, tout étoit prescrit par les lois. Le bain, la promenade, les repas avoient des heures marquées. La table étoit un autel élevé

à la frugalité ; on y mesuroit le vin ; jamais on n'y servoit que deux mets, et toujours les mêmes. Dans le palais aucun faste n'insultoit à la condition des sujets, et n'inspiroit de l'orgueil au maître. L'amour enfin, cette passion, Aristias, trop souvent si impérieuse, si puérile, si emportée, si molle, n'étoit qu'un simple délassement après le travail ; c'étoit la loi qui fermoit et ouvroit l'appartement de la reine au prince.

C'est ainsi que les Egyptiens firent leur bonheur. Leurs pays ne renfermoit, pour ainsi dire, qu'une nombreuse famille, dont le monarque étoit le père. Le prince, toujours roi, n'avoit pas le temps d'être homme. L'ordre constant et périodique de ses occupations accoutumoit son esprit à la règle, et tenoit lieu de tout l'art que nous employons souvent inutilement, pour empêcher que nos magistrats n'abusent de l'autorité qui leur est confiée. Les passions étoient étouffées dans le cœur du maître ; et ne pouvant désirer et vouloir que le bien, il importoit peu aux Egyptiens d'avoir cette liberté dont nous sommes si jaloux. Les lois toujours justes et impartiales, quoique faites par un seul homme, étoient également aimées et respectées par tous les ordres de l'état. C'est ainsi que malgré le

despotisme, les bonnes mœurs rendirent l'Egypte heureuse, et nos anciens philophes l'ont regardée comme le berceau de la sagesse.

Je dévore vos discours, s'écria Aristias; je me sens entraîné par la force de vos raisons. Sans doute c'est profaner la politique qui doit rendre les sociétés heureuses et florissantes, que d'en donner le nom à ce petit manège toujours incertain de ruse, d'intrigue et de fourberie, que je regardois comme un grand art, et qui n'a été en effet imaginé que par des ignorans incapables de s'élever à de plus hautes idées, ou par de mauvais citoyens qui ne regardoient dans l'administration de la république que le malheureux avantage de satisfaire eux-mêmes leur ambition et leur avarice. Sans doute que les mœurs doivent servir de base à la loi, et que sans leur secours le législateur n'élevera jamais qu'un édifice chancelant, et prêt à s'écrouler.

Mais, vous l'avouerai-je, Phocion, continua Aristias en baissant la vue et d'un ton affligé? Dans le moment même que je cède à l'évidence de vos raisonnemens, mes anciens préjugés semblent se révolter contre ma raison. L'Egypte, autrefois vertueuse, a été heureuse, et Lacédémone

n'a perdu sa prospérité qu'en perdant ses mœurs. Sans doute il est digne de la sagesse de l'auteur de la nature, que le bonheur soit le prix de la vertu, et l'adversité la campagne du vice. Tel est l'ordre le plus ordinaire ; mais n'est-il point d'exception à ces lois générales ? Celui qui les a portées, pour des raisons qu'il seroit téméraire de vouloir pénétrer, n'y déroge-t-il jamais ? N'a-t-on pas vu quelquefois des empires élever leur fortune sur l'injustice, et fleurir par des moyens que la morale réprouve ? Quelle vertu ont les Perses qui dominent sur l'Asie entière ? Il me semble que Philippe, à qui tout réussit, n'a guère plus de vertu que nous qui tombons en décadence ; il me semble que tous les jours des intrigans, à force de lâchetés et de scélératesses, enlèvent à des hommes de bien la récompense qui n'est due qu'à la probité. Pourquoi, par les mêmes voies, des états ne pourroient-ils donc pas obtenir les mêmes succès ? Nous avons vu des tyrans usurper dans leur ville la souveraineté, jouir de leur vol, et mourir tranquillement dans leur lit. Socrate au contraire n'a possédé aucune de nos magistratures, et il a trouvé des juges qui l'ont condamné à boire la ciguë. Ah ! Phocion, Phocion ! quel spec-

tacle scandaleux ne nous présente pas quelquefois l'histoire du bonheur et du malheur des hommes !

Prenez-y garde, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ce n'est pas votre raison, ce sont vos passions qui viennent de parler. C'est parce que vous confondez encore les dignités, les richesses, l'éclat, le pouvoir avec le bonheur, que vous voudriez qu'ils fussent la récompense de la vertu ; mais ils ne peuvent tout au plus procurer qu'un plaisir passager, tel que le donnent les caresses trompeuses d'une courtisanne, et des plaisirs passagers ne sont pas le bonheur.

Vous voyez tous les jours des hommes méprisables qui parviennent aux premières magistratures ; mais soyez sûr qu'elles ne sont un bien que pour l'homme vertueux qui se dévoue à sa patrie, qui est assez habile pour la rendre heureuse, ou qui du moins a tout tenté pour y réussir. Le bonheur dans chaque individu, c'est la paix de l'ame, et cette paix naît du témoignage qu'il se rend de se conduire par les règles de la justice. Ces tyrans, ces ambitieux, dont la multitude admire la prospérité, gémissent en secret sous le poids de l'administration à laquelle ils ont la lâcheté

insensée de ne pouvoir renoncer. Que ne pouvez-vous lire dans leur cœur déchiré par la crainte, l'envie, la haine, l'avarice et les remords ! Mon cher Aristias, que cette apparence de prospérité, qui n'environne que trop souvent le vice, ne vous scandalise pas. L'élévation des méchans, faisant à la fois leur châtiment, et celui des peuples qu'ils gouvernent et qui les élèvent, est au contraire une nouvelle preuve que le bonheur n'est attaché qu'à la vertu.

Vous me citez Socrate ; mais ce verre de ciguë qui déshonora éternellement vos pères, ne troubla point son repos. Les scélérats qui vouloient le perdre étoient incertains du succès de leurs calomnies, et il étoit sûr de son innocence. Puisqu'il ne fit aucune plainte, aucune sollicitation, et qu'il refusa de se soustraire par la fuite à la haine de ses ennemis, comment pourroit-on le soupçonner d'avoir été inquiet sur le jugement qu'il attendoit ? Pendant les trente jours qui s'écoulèrent depuis qu'on lui prononça sa sentence (1), jusqu'au

(1) *La cause de ce long délai*, dit M. Charpentier dans la vie de Socrate, *étoit que les Athéniens envoyoient tous les ans un vaisseau en l'isle de Délos pour y faire quelques sacrifices ; et il étoit de la reli-*

moment de l'exécution, il continua à instruire ses disciples. Il leur parla de l'immortalité de l'ame, et du bonheur attaché à la vertu. Les yeux les plus perçans ne virent point qu'il fît quelqu'effort pour être ou paroître tranquille, et qu'il soupçonnât que sa prison et sa mort fussent une objection contre sa doctrine. Il regarda la mort comme nous voyons le coucher du soleil et l'approche du sommeil; il remercia les dieux de lui donner une fin qui lui épargnoit les infirmités de la vieillesse et les angoisses douloureuses de l'agonie. C'est Athènes seule qui étoit malheureuse; et quelle longue suite de calamités ne pouvoit-on pas prédire à une ville assez aveugle et assez corrompue pour punir la vertu de Socrate du dernier supplice?

A l'égard de la prospérité des états, je conviens, poursuivit Phocion, qu'il s'est formé de grands empires par des moyens

gion de ne faire mourir personne dans la ville, depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la pouppe de ce vaisseau pour marque de son départ, jusqu'à ce que le même vaisseau fût de retour; si bien que l'arrêt ayant été prononcé contre Socrate le lendemain que cette cérémonie s'étoit faite, il fallut en différer l'exécution pour trente jours qui s'écoulèrent dans ce voyage.

que la morale désavoue ; mais répondez-moi, ces états, quoiqu'injustes, ambitieux et sans fois, n'étoient-ils pas moins abandonnés aux voluptés, à la paresse et à l'amour des richesses que les peuples qu'ils ont soumis ? N'étoient-ils pas plus exercés au courage et à la discipline ? N'avoient-ils pas moins d'indifférence pour leur patrie et plus d'amour pour la gloire ? Ce n'est point parce que Philippe a peu de vertu que nous le craignons, c'est parce que nous en avons encore moins que lui, et qu'il se sert de nos vices pour nous accabler. L'ambition, l'injustice, la ruse, la violence peuvent sans doute former de grands empires ; mais c'est parce qu'à ces vices on n'oppose que d'autres vices : d'ailleurs, quel est l'avantage de cette grandeur usurpée ? Peut-elle faire la prospérité d'un état, puisqu'il est impossible de l'asseoir sur un fondement solide ?

La politique, dupe d'un bonheur passager, et toujours suivi des revers les plus funestes, doit-elle donc sacrifier l'avenir au moment présent ? O mon cher Aristias ! si vous aimez votre patrie, que les dieux vous préservent de lui souhaiter des succès qui prépareroient sa décadence et sa ruine ! C'est pour avoir voulu usurper l'empire de

la Grèce, que nous et les Spartiates sommes aujourd'hui à la veille de perdre notre liberté. La modération de nos villes les avoit mises en état de repousser Xercès, leur ambition va les soumettre à Philippe. De grandes provinces et de grandes richesses, quoi qu'en disent nos orateurs, ne contribuent ni au bonheur domestique des citoyens, ni à la sûreté de la république à l'égard des étrangers. Que sert aux Perses d'avoir conquis l'Asie entière ? En sont-ils plus libres ? Le sujet jouit-il avec plus de confiance de sa fortune, depuis que le prince a monstrueusement augmenté la sienne ? Qu'un grand empire est foible, puisqu'Agésilas, avec une poignée de soldats, a porté la terreur jusques dans Babylone ! Une autre fois je vous développerai les preuves de cette vérité : mais dans ce moment contentez-vous de remarquer, Aristias, que si l'être protecteur de la vertu, se sert quelquefois des vices d'un peuple pour en détruire un plus vicieux, il ne manque jamais de briser l'instrument de sa vengeance après s'en être servi. Ce n'est point par des miracles qu'il agit, mais par une suite naturelle de l'ordre qu'il a établi dans le gouvement du monde.

Je ne hasarde point ici une conjecture

vaine et téméraire. Examinez avec moi le choc, la marche, le concours des passions, le mouvement réciproque qu'elles se communiquent, et vous en verrez résulter cet ordre favorable à la morale. La trahison, la fourberie, la ruse peuvent surprendre et tromper un état qui n'est pas précautionné contre leurs pièges, et obtenir d'abord quelque succès ; mais leur succès même déchire le voile sous lequel elles se cachoient ; et la mauvaise foi, en inspirant une défiance et une haine générales, se trouve enfin elle-même embarrassée dans les embûches qu'elle dressoit. Intimidée par la crainte qu'elle a fait naître, dupe de ses propres finesses, jamais elle ne peut prévoir tous les dangers dont elle est menacée ; sans cesse elle se précautionne contre des accidens chimériques. Marchant ainsi sans règle, elle ne peut réussir que par hasard, et bientôt doit nécessairement échouer. Ces sophistes (1), qui tâchent de

(1) Ce que Phocion dit ici des sophistes de son temps, on peut l'appliquer à Machiavel, qui ne donnant dans son *prince* que des leçons de tyrannie, d'injustice et de fourberie, veut cependant que son disciple emprunte le masque de plusieurs vertus, et que pour éviter d'être *haï et méprisé*, il paroisse

réduire en art la perfidie, et qui nous étalent avec complaisance cent exemples d'injustices heureuses, se gardent bien de nous en faire connoître les suites funestes. Toujours vagues dans leurs discours, il n'analysent jamais les causes des succès de l'injustice et de la mauvaise foi; jamais ils n'établiront le point fixe, où, triomphant de tous les obstacles, elles sont sûres de réussir. La force de la vérité oblige au contraire les sophistes à se réfuter eux-mêmes.

clément, fidèle à sa parole, intègre et religieux. Mais Machiavel n'a pas fait attention que quand on occupe une grande place, et qu'on manie des affaires publiques, on ne paroît jamais que ce qu'on est véritablement. On pénètre, on voit, on juge sans peine une hypocrite au travers du masque dont il se couvre. On peut duper un homme d'esprit une fois, mais non pas deux. Les sots sont en général plus soupçonneux que les gens d'esprit, et quand ils ont été trompés, ils sont encore plus intraitables. Ils regardent celui dont ils ont été les dupes comme un frippon, et ne s'y fient pas même dans les occasions où il n'a aucun intérêt de leur tendre un piège. Que Machiavel dise que le pape Alexandre VI ne fit jamais autre chose que tromper, et que ses tromperies lui réussirent toujours, il ne persuadera personne, et ne mérite pas d'être réfuté.

mêmes. Ils ne peuvent se déguiser que les succès passagers de l'injustice ne préparent qu'un avenir malheureux. Pourquoi nous conseillent-ils d'éviter la haine et le mépris comme les deux écueils les plus funestes de la politique ? N'est-ce pas convenir du danger des vices, reconnoître le prix de la vertu, et avouer que ses opérations seules sont sûres ?

Si un peuple, au lieu de la ruse et de la fourberie, emploie la force et la violence contre ses voisins, il est impossible qu'il ne soit pas lui-même agité par la crainte qu'il inspire. En même-temps qu'il augmente le nombre de ses ennemis, il devient suspect à ses alliés. En croyant se rendre puissant, il multiplie ses dangers et diminue ses forces. Plus heureux que plusieurs nations dont nous connoissons l'histoire, et qui se sont affoiblies et enfin ruinées à force d'efforts pour augmenter leur fortune, je veux qu'il ne succombe pas sous le poids des difficultés qui l'entourent, et que la résistance de ses ennemis aiguise au contraire son courage, ses forces et ses talens. Le moment fatal du succès arrive ; il triomphe, mais le vainqueur périt au milieu de ses conquêtes.

Remarquez-le, mon cher Aristias, c'est

l'ambition, c'est l'avarice déguisées sous le nom d'une fausse gloire, qui peuvent seules porter les hommes à être conquérans ; et par quel prodige ces deux passions, qui n'ont pas craint de violer tous les droits humains et de verser des torrens de sang, useroient-elles avec prudence de la victoire, si capables d'enivrer les hommes les plus modérés ? Sésostris, peu content de régner sur l'Egypte, fait violence à ces sages lois dont je vous parlois il n'y a qu'un moment ; il médite la conquête de l'Asie, et rien ne résiste d'abord à ces Egyptiens sobres, laborieux, tempérans et courageux qu'il a armés pour servir son injuste ambition. Mais ses soldats victorieux prennent bientôt les vices et les mœurs des peuples vaincus. Ces hommes, amollis par les voluptés et les richesses, rapportent dans leur patrie les dépouilles de l'Orient. Le peuple, étonné d'un spectacle qui développe en lui le germe de l'ambition et de l'avarice, se croit parvenu au comble de la gloire et de la prospérité ; cependant la vertu, ébranlée dans tous les cœurs, est prête à les abandonner, et au milieu des chants d'alégresse et de triomphe, le châtiment de l'Egypte commence. Une négligence présomptueuse relâche les ressorts

du gouvernement ; tous les anciens établissemens sont bientôt détruits par les passions. Les successeurs de Sésostris, esclaves d'une fortune qui les accabloit, devinrent des tyrans voluptueux, et d'autant plus terribles, qu'affoiblis par la ruine des lois, ils ne se croient plus en sûreté. Ils craignirent des sujets que la mollesse, le faste, la pauvreté & les richesses avoient rendus à la fois lâches et insolens; et leur royaume, sans défense, et troublé plutôt par des émeutes que par des révoltes, est destinés à devenir la proie du premier conquérant qui voudra s'en emparer.

L'histoire nous offre mille exemples pareils. Les Mèdes, en asservissant les Assyriens, perdirent les mœurs et les lois qu'ils devoient à la sagesse de Déjocès; ils cessèrent d'être heureux par une trop grande prospérité, et préparèrent une conquête aisée aux Perses, qui à leur tour amollis et corrompus aussitôt que vainqueurs, fondèrent un grand empire dont tout annonçoit la décadence. Que de leçons pour la politique, si elle veut connoître ses devoirs ! Vous parlerai-je, mon cher Aristias, des malheurs domestiques de la Grèce ? Nos succès brillans pendant la guerre Médique, où nous ne faisions que nous défendre,

ont été capables de nous faire abandonner les vertus de nos pères; quels ravages ne doivent donc pas faire chez un peuple les succès d'une guerre entreprise par ambition et par avarice ? L'époque de l'ambition et de la foiblesse d'Athènes est la même. Nous nous sommes perdus quand nous avons voulu nous rendre les maîtres de nos alliés; et Lacédémone, après nous avoir vaincus, n'a plus été en état de se défendre contre les Thébains.

Philippe abuse aujourd'hui de nos divisions et de nos vices, il ne cherche qu'à nous subjuguer et nous asservir; mais voyez avec quelle adresse son ambition emprunte le masque de la modération, de la justice, de la bienfaisance même; c'est par là qu'il est véritablement redoutable. Il recueille dans la Macédoine les vertus fugitives qui nous abandonnent; il rend son peuple sobre, actif, patient, laborieux et brave. Que de vertus, qui, par l'emploi insensé que ce nouveau Sésostris en fait, ne procureront qu'un faux bonheur aux Macédoniens ! Si ce prince avoit l'ame assez grande pour connoître ses devoirs, et les préférer aux intérêts de sa vanité et de son ambition, il mettroit à profit les circonstances heureuses où il se trouve. Au

lieu de fomenter nos vices pour acquérir avec moins de peine l'empire de la Grèce, il se serviroit de ses talens pour nous aider à nous corriger; il tâcheroit de mériter à la Macédoine la considération dont Lacédémone a autrefois joui. Loin de nous divifer, il travailleroit à nous réunir, et à ne faire des Grecs et des Macédoniens qu'un peuple d'amis et d'alliés, qui seroit heûreux, et dont le pays deviendroit inaccessible aux attaques des étrangers.

Il procureroit ainsi un bonheur durable à sa nation; mais puisque Philippe n'aime la vertu que pour en faire l'inftrument de son ambition, j'ose vous prédire, sans vouloir empiéter sur les droits de l'oracle de Delphes, que cette fortune des Macédoniens, préparée et conduite avec tant d'art, de courage et d'habileté de la part du prince, et tant de vertu de la part des sujets, disparoîtra en naissant. Le moment où leur empire sera parvenue à la situation en apparence la plus brillante, sera l'époque où il commencera à décheoir (1). Ses

(1) Le moment où l'empire des Macédoniens parut le plus puissant; c'est quand Alexandre eut vaincu Darius. Mais si ce prince régnoit tranquillement sur l'Asie subjuguée, les vices de l'Asie

succès ouvriront enfin les yeux à ses voisins ; ses conquêtes lui feront plus d'enne-

---

commençoient à le subjuguer lui-même. Soit qu'on considère cette corruption naissante, soit qu'on recherche les moyens qu'avoit Alexandre pour empêcher le démembrement de ses vastes états, on ne peut s'empêcher de penser qu'une plus longue vie n'auroit servi qu'à ternir la gloire qu'il avoit acquise. Si le lecteur se rappelle l'histoire des successeurs d'Alexandre, il verra que les Macédoniens, qui s'établirent en Asie et en Egypte, s'amollirent, et n'eurent point d'autres mœurs que celles des peuples qu'ils avoient vaincus. Pour la Macédoine proprement dite, réduite à ses anciennes limites par la révolte des gouverneurs de province, quel fruit retira-t-elle du règne de deux rois tels que Philippe et Alexandre ? Elle éprouva mille révolutions funestes. Tandis que le peuple étoit malheureux, la famille royale périt de la manière la plus tragique. Différens princes usurpèrent le trône, et en furent chassés. La famille qui réussit à le conserver, ne put jamais prendre sur la Grèce même l'autorité que Philippe y avoit acquise, quoique les Grecs, toujours divisés, conservassent toujours les vices qui les avoient affoiblis. La Macédoine eut des ennemis sans nombre ; et ses rois, toujours ivres de la réputation que leur royaume avoit eue autrefois, furent occupés à faire laborieusement et

mis qu'elles ne lui donneront de sujets. Les qualités que nous admirons aujourd'hui dans les Macédoniens feront place aux vices des vaincus. La Macédoine sera malheureuse, et trouvera enfin un vainqueur.

Il faudroit, mon cher Aristias, que la nature du cœur humain changeât, pour que la politique de nos sophistes pût conduire un peuple à un bonheur durable. Si ce n'étoit que notre raison seule qui nous fît haïr l'injustice, la fourberie, la violence, l'ambition, l'avarice, ect. peut-être qu'on parviendroit à l'éblouir, la tromper et l'envelopper de préjugés qu'elle ne pourroit détruire; mais ce sont nos passions mêmes qui détestent ces vices dans nos pareils. Blessées dès qu'elles les rencontrent, elles s'aigrissent, elles s'irritent, et rien ne peut les distraire. Tant qu'un homme injuste et sans foi indisposera ses concitoyens; tant qu'une république ambitieuse, avare et orgueilleuse se rendra

sans succès des entreprises au-dessus de leurs forces. Affoiblis et odieux à leurs voisins, ils furent vaincus et détruits par les Romains, que la Grèce appela à son secours pour servir sa haine contre la Macédoine, et la punir de ses injustices et de son ambition.

suspecte et odieuse à ses voisins, c'est-à-dire, tant que la nature de l'homme ne changera pas, soyez persuadé que la politique doit regarder la vertu comme la source et le fondement de la prospérité. Je devrois vous parler actuellement de la méthode avec laquelle la politique doit affermir la vertu dans une république; mais en voilà assez pour aujourd'hui, dit Phocion, et je craindrois, mon cher Aristias, de nuire à la vérité en vous fatiguant : s'il vous reste même quelques doutes sur les matières que nous avons traitées, la suite de nos entretiens les dissipera.

TROISIÈME ENTRETIEN.

Aristias et moi nous nous rendîmes hier chez Phocion, mon cher Cléophane. C'est aujourd'hui, lui dis-je, nos grandes panathénées ; et comment pourrions-nous mieux célébrer une fête consacrée à Minerve, et destinée à perpétuer le souvenir de la réunion que Thésée fit des différens peuples de l'Attique dans Athènes, qu'en écoutant ce que vous voudrez bien continuer à nous apprendre sur la morale et la politique ?

Je sais trop de gré à Aristias, me répondit Phocion, de préférer un entretien austère au spectacle de nos fêtes, pour ne pas consentir à ce que vous désirez. Il est vraisemblable, ajouta-t-il en souriant, que Minerve qui voit nos panathénées avec indifférence, depuis que nous les célébrons avec plus de pompe et moins de vertu que nos pères, trouvera bon que nous n'en augmentions pas la cohue.

Puisque vous le voulez, reprenons la

suite de nos entretiens. Je vous ai prouvé, continua Phocion, que la vertu lie les hommes en leur inspirant une confiance mutuelle, et que le vice au contraire les tient en garde les uns contre les autres, et les divise. Je vous ai fait voir qu'il n'y a point de vertu qui ne soit utile à la société ; mais ces connoissances seules ne suffisent point pour guider la politique dans ses opérations.

Quoique toute vertu mérite d'être cultivée, toutes cependant ne demandent pas les mêmes soins de la part du législateur et des magistrats ; quelques-unes n'ont pas un rapport aussi direct, aussi immédiat que les autres à ce qui fait et consolide le bonheur des citoyens et la sûreté de la république. Toutes les vertus n'étendent pas leurs racines à une égale distance, toutes n'ont pas une tige également forte ; quelques-unes même ont besoin d'un appui, ou languissent et se flétrissent sans secours. Les unes jettent de plus grands rameaux, et portent des fruits plus abondans que les autres ; il y en a même qui fécondent, pour ainsi dire, tout le terrain qui les environne ; vous verrez naître autour d'elles mille vertus particulières qui sembleront venir sans semence, et n'exiger aucune culture.

Si la politique, mon cher Aristias, considère les vertus suivant leur ordre en dignité et en excellence, elle place à leur tête la justice, la prudence et le courage. D'accord avec la morale, elle nous montre que de ces trois sources découlent l'ordre, la paix, la sûreté et tous les biens en un mot que les hommes peuvent désirer. L'objet de la politique est de nous rendre facile la pratique de ces trois vertus; mais elle connoît trop bien l'activité de nos passions et la paresse de notre raison, pour espérer de nous en faire contracter l'habitude, si, en nous familiarisant d'avance avec d'autres vertus dont elle est plus maîtresse de régler l'exercice et la marche, elle n'écarte de notre cœur les vices qui nous empêchent d'être justes, prudens et courageux.

Ce seroit une étrange politique, qu'un législateur persuadé qu'il suffit de faire des lois pour que les hommes y obéissent. Il n'a encore rien fait quand il n'aura réglé que les droits de chaque citoyen, et donné des bornes fixes à la justice. Laissez agir nos passions, elles auront bientôt dérangé ces bornes. Mille prétentions chimériques anéantiront le droit. Au milieu des lois les plus justes, l'injustice, secondée par la

ruse et la chicane, et enhardie par l'impunité, deviendra bientôt l'esprit général des citoyens.

Publiez dans la place de Sibaris, qu'il est ordonné à tout citoyen d'avoir assez de courage pour préférer dans un combat la mort à la fuite, et mépriser dans l'administration de la république les dangers auxquels un magistrat est quelquefois exposé, et je vous réponds que vous aurez publié le décret le plus inutile. Les Sibarites, toujours efféminés, ne sortiront point de leur mollesse pour prendre du courage. La loi nous prescriroit à nous autres Athéniens la police la plus sage dans nos délibérations publiques, pour nous empêcher d'être inconsidérés, et nous forcer de peser et d'examiner avec maturité les intérêts de la patrie; que si nous devenions prudens, ce seroit pour l'intérêt de nos passions, et non pour celui de la république.

Tout législateur qui ignore sur quelles vertus la justice, la prudence et le courage doivent être, pour ainsi dire, entés; tout législateur qui ne sait pas préparer les hommes à les aimer et les pratiquer, verra que ses lois inutiles n'auront fait aucun bien à la société. Il y a en effet, mon cher Aristias, des vertus qui servent de base et d'appui à toutes les autres. Je compte quatre de ces

vertus, que j'appelle *mères* ou *auxiliaires*, et qui sont les premières dans l'ordre politique, la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire et le respect pour les dieux.

Par tempérance, j'entends, poursuivit Phocion, cette vertu qui, nous invitant à nous contenter des choses que la nature exige indispensablement pour notre conservation, diminue le nombre de nos besoins et le simplifie. Qui n'étudie pas l'art d'être heureux à peu de frais, sera toujours malheureux. Vous savez ce que Socrate (1)

(1) Xénophon nous a conservé l'entretien de Socrate avec Euthydème sur la volupté, et je ne puis résister au plaisir d'en transcrire ici un morceau admirable. Je me sers de la traduction de M. Charpentier.

Avez-vous songé, dit Socrate, que la débauche, qui ne parle que de voluptés, ne sauroit en faire goûter aucune comme il faut, et qu'il n'y a que la tempérance et la sobriété qui donnent le vrai sentiment des plaisirs? Car c'est le naturel de la débauche de ne point endurer la faim, ni la soif, ni les aiguillons de l'amour, ni la fatigue des veilles, qui sont néanmoins les véritables dispositions pour boire et pour manger délicieusement, et pour trouver un plaisir exquis dans les embrassemens amoureux ou dans les ap-

disoit à Euthydème, que les voluptueux sont les hommes du monde les plus dérai-

---

proches du sommeil. Cela est cause que l'intempérant sent moins de douceur dans ses actions qui sont nécessaires et qui se font très-souvent. Mais la tempérance, qui nous accoutume à attendre le besoin, est la seule aussi qui dans ces rencontres nous fait sentir une extrême volupté.

C'est cette vertu aussi, dit Socrate, qui met les hommes en état de se perfectionner l'esprit & le corps, et de se rendre capables de gouverner heureusement leur famille, de servir utilement leurs amis et leur patrie, et de surmonter leurs ennemis; et ce qui est non-seulement très-avantageux pour l'utilité, mais même très-agréable par le contentement qui l'accompagne, et c'est à quoi les débauchés n'ont point de part : car quelle part pourroient-ils prendre aux actions vertueuses, eux donc l'esprit est tout employé à la recherche des voluptés présentes?

Quelle différence y a-t-il, dit Socrate, entre un animal irraisonnable et un homme voluptueux, qui ne considère point ce qui est le plus honnête, mais qui poursuit aveuglément ce qui est le plus agréable? Il n'appartient qu'aux personnes tempérantes de rechercher quelles sont les meilleures choses, et après en avoir fait un discernement exact par l'expérience et le raisonnement, d'embrasser les bonnes, et de s'éloigner des mauvaises; c'est ce qui les rend tout ensemble très-heureux, très-vertueux et très-habiles.

sonnables. A force de se repaître de voluptés, ils éteignent en eux le sentiment du plaisir ; ils n'ont pas l'esprit d'endurer la faim et la soif, et de résister aux premières amorces de l'amour du sommeil ; ils gâtent tout par leur attention insensée à prévenir leurs désirs.

La volupté vend ses faveurs à trop haut prix ; elle emploie trop de mains, trop de temps, trop de peine à la composition de son ennuyeux bonheur, pour que la politique n'échouât pas en essayant de rendre heureux un peuple voluptueux. A peine la volupté jouit-elle, que rassasiée, elle rejette avec faste et dédain ce qu'elle avoit désiré avec emportement. Nos sophistes, à leur ordinaire, ont mal raisonné sur cette matière, parce que la nature a voulu que nos besoins fussent la source de nos plaisirs ; ils ont prétendu qu'en multipliant les uns, on multiplieroit aussi les autres ; mais ils n'ont pas fait attention que la volupté est moins habile et moins libérale que la nature. Celle-ci ne donne aucun besoin, sans donner en même temps un moyen aisé de satisfaire ; et la volupté qui flatte, échauffe, irrite notre imagination par des espérances et des songes, ne donne jamais ce qu'elle a promis ; elle fuit quand

nous croyons la saisir, et nous laisse le dégoût, l'ennui et la lassitude à la place du plaisir.

Mais il ne s'agit pas entre nous de l'inconséquence des voluptueux; et quand leur passion ne les tromperoit pas, il n'en faudroit pas moins, mon cher Aristias, bannir la volupté de notre république. Croyant acheter des plaisirs à prix d'argent, elle est toujours avare et prodigue; et jamais on n'a vu la justice, la prudence et le courage se mêler parmi les vices qui accompagnent l'avarice et la prodigalité. Toutes les richesses de la Perse n'enrichiroient pas Démadès (1); l'Europe, l'Asie et l'Afrique ne suffiroient pas aux besoins de trois voluptueux comme lui : comment donc la vérité seroit-elle l'ame de ses dis-

---

(1) Antipater disoit que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion et Démadès, il n'avoit jamais ni pu obliger l'un à rien recevoir, ni contenter l'avidité de l'autre. Ce Démadès étoit orateur, et avoit du crédit dans la place publique. C'est lui qui trouvant un jour Phocion à table, et voyant son extrême frugalité, lui dit; *Je m'étonne, Phocion, que te contentant d'un si mauvais repas, tu veuilles prendre la peine de te mêler des affaires de la république.*

cours? Patrie, honneur, justice, il vendra tout à qui voudra l'acheter. Ce sénateur accablé du poids d'une digestion difficile, livreroit l'état à qui lui offriroit un élixir propre à ranimer les ressorts usés de son estomac; et vous voulez qu'il s'informe s'il n'y a point quelque malheureux citoyen que la faim poursuit? Croirez-vous que des magistrats avides et fatigués de plaisirs, soient bien propres à penser aux besoins de la société? Que ce soient des sentinelles vigilantes et attentives à prévoir, prévenir ou repousser les périls dont la république peut être menacée?

Ne l'espérez pas; la république ellemême ne l'exige plus, quand une fois les esprits sont infectés par la jouissance ou le désir des voluptés; elle tiendra même compte à ses magistrats de leur mollesse et de leur faste. Dès que la recherche dans les plaisirs a attaché à la médiocrité l'opprobre de la pauvreté, les citoyens ont trop de besoins pour être contens de leur fortune. Leur ame est déjà souillée des vols que leurs mains n'ont encore pu commettre; ils feront un commerce honteux de leur suffrage, et vendront leur voix au plus offrant. On ne verra dans les magistratures que la facilité de s'enrichir impunément par des in-

justices, on ne voudra plus avoir de crédit dans la république, ni commander les armées, que pour faire fortune, et s'abymer ensuite dans les voluptés. Tout est alors perdu; il ne subsiste plus qu'un vain simulacre de république. À la place des lois méprisées, les passions règnent impérieusement, et les mœurs seroient atroces si les ames étoient encore capables de conserver quelque force.

Quand en ouvrant le cœur à tous les vices, les voluptés n'y étoufferoient pas le principe de la justice et de la prudence, il suffit qu'elles énervent le corps pour que la république ne doive plus attendre de ses citoyens amollis les fatigues, les veilles, la patience, les travaux d'où dépend souvent son salut. Tandis que de jeunes gens, lassés de leurs débauches, dorment mollement dans le duvet, pensez-vous, si on les réveille en sursaut pour repousser l'ennemi qui escalade nos murailles, qu'ils trouveront en eux les forces et le courage de ces anciens Athéniens, accoutumés à coucher sur la dure à côté de leurs armes, et à mépriser les plaisirs des sens? Depuis que le goût des plaisirs nous possède, j'ai vu, oui j'ai vu les descendans des héros de Marathon et de Salamine, aller aux ennemis avec l'envie de fuir dans le cœur.

L'exemple contagieux des riches a corrompu jusqu'aux pauvres, qui ne partagent pas leurs voluptés. Il n'est plus d'Athénien qui ne murmure contre les fatigues de la guerre et la rigueur de notre discipline relâchée. La nature paroît dégradée dans toute la Grèce; nous succombons aujourd'hui sous les exercices dont nos pères se jouoient autrefois; nous trouvons nos armes trop pésantes, et la mollesse de nos villes nous a appris à redouter le courage des Barbares.

Que Lycurgue, mon cher Aristias, étoit profond dans la connoissance de nos vertus et de nos vices! Méditez ses lois, un dieu sans doute les lui avoit dictées. Vous ne le verrez jamais s'égarer dans les détails inutiles, proscrire un vice, et n'en pas couper la racine; ordonner la pratique d'une vertu, et négliger celle qui doit en être le principe ou l'appui. Il ne permet pas à deux jeunes époux de s'abandonner inconsidérément à leurs transports; il vouloit qu'un mari n'habitât pas d'abord dans la même maison que sa femme; il lui ordonnoit de dérober ses faveurs. C'étoit pour empêcher que les droits du mariage ne devinssent une source de corruption et de mollesse en les abandonnant aux voluptés,

et que rassasiés des plaisirs légitimes, ils n'en cherchassent de défendus. L'adultère ne fut point connu à Lacédémone : quel avantage ! s'il est vrai que tout commerce de galanterie suppose dans les femmes une lâche infidélité à leurs devoirs, et dans les hommes l'art de séduire et de corrompre réduit en principes, et par là même d'autant plus dangereux, qu'il les occupe sérieusement de cent misères, qui ôtent à l'ame les ressorts nécessaires pour méditer et exécuter de grandes choses.

Faute de connoître le penchant du sexe à la mollesse, et l'empire qu'il a sur notre ame, la plupart des législateurs ont tendu un piège à nos mœurs en négligeant de régler celles des femmes. Lycurgue devine qu'elles nous donneroient leurs vices s'il ne leur donnoit pas nos vertus. Il en fit des hommes ; il leur inspira un généreux mépris pour les besoins auxquels la nature ne les a pas assujetties. Il les endurcit au travail, à la peine, à la fatigue. Platon (1)

(1) *Nec putes, ô Glauce, magis me de viris quàm de mulieribus fuisse locutum quæcumque videlicet natura aptæ ad hæc officia sunt.* In Rep. L. 7. Voyez ce que Platon dit dans cet endroit sur l'éducation des femmes. Il y revient encore dans son *Traité*

enhardi par cet exemple, voulut même en faire des soldats dans sa république. Il savoit que moins nous avons de devoirs à remplir, moins nous y sommes attachés, et en exigeant beaucoup des femmes, il espéroit avec raison de tout obtenir aisément des hommes.

Lycurgue établit enfin dans sa ville des repas publics, dont le brouet noir, si décrié aujourd'hui, faisoit les délices. Voilà ses deux principales institutions, et sans leur secours, il auroit inutilement proscrit l'usage de l'argent et les arts inutiles, aiguillons à la fois et alimens des passions. L'exercice des vertus les plus difficiles, et dans le degré le plus héroïque, devoit dès-lors devenir familier aux Spartiates, parce que c'est le propre de la tempérance de fermer l'entrée de notre cœur à une foule de vices, en nous rendant notre situation présente agréable, et de nous porter sans effort au bien. La tempérance inspire nécessairement le mépris des richesses; et ce mépris, qui sup-

---

des Lois, L. 7. *Aio stultissimum hoc in nostris regionibus esse, ut non iisdem studiis mulieres ac viri omni conatu consensuque dent operam..... Præceptum verò nostrum non cessabit asserere quod opporteat doctrinæ cæterorumque, quàm maxime mulieres cum viris participes fieri.*

pose l'ame débarrassée des besoins frivoles qui nous tourmentent, est toujours accompagné de l'amour de l'ordre et de la justice. Moins les passions sont vives et nombreuses, plus la raison est libre de faire valoir ses droits. Oui, mon cher Aristias, depuis que nous avons renoncé à la simplicité des mœurs de nos pères, nous avons beau faire tous les jours de nouvelles lois et multiplier nos magistrats (1), c'est convenir de notre

(1) Rien ne prouve peut-être mieux qu'un état agit sans principes et sans système, que le grand nombre de lois dont il accable les citoyens. Un législateur habile va à la racine des abus qu'il veut arrêter, la coupe, et l'ordre est rétabli par une seule loi. L'histoire ancienne et l'histoire moderne en fournissent plusieurs exemples. Un législateur ignorant veut détruire les affaires d'un vice, mais il en laisse subsister la cause. L'état ne se corrige pas; il arrive même que les efforts inutiles du législateur le rendent incorrigible, parce que les esprits s'accoutument enfin à mépriser les lois. Quand une loi est tombée dans l'oubli, et qu'on la renouvelle, il semble que ce ne soit que par caprice, et on ne prend presque jamais les mesures nécessaires pour empêcher qu'elle n'éprouve une seconde disgrace. Un état qui n'a point d'objet fixe, ou qui ne consulte pas la nature des choses, doit nécessairement

corruption, et n'employer que des remèdes inutiles pour nous corriger. Le premier

---

beaucoup multiplier ses lois, parce qu'il n'agit que relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouve, et que ces circonstances changent et varient continuellement. C'est un grand malheur quand les lois sont en si grand nombre, qu'on ne daigne plus s'en instruire, et qu'elles sont pour la plupart ignorées de ceux mêmes qui font une étude du droit public et de la jurisprudence d'une nation. La coutume et la routine usurpent alors l'autorité qui n'appartient qu'aux lois, et c'est le propre de la coutume et de la routine de n'avoir rien de fixe, et en se prêtant aux événemens, d'ouvrir la porte aux injustices les plus criantes.

Multiplier les magistrats, n'est pas une chose plus salutaire que de multiplier les lois. Moins ils sont nombreux, plus on est porté naturellement à les respecter, et plus ils sont eux-mêmes attentifs à remplir leurs devoirs. Créer de nouveaux magistrats dans une république dont les lois et les mœurs se corrompent, ce n'est souvent qu'y introduire de nouveaux abus, et donner des protecteurs à la corruption. En général, il est inutile, comme le dit Phocion dans son second entretien, de prétendre avoir de bons magistrats, si on n'a pas commencé par donner de bonnes mœurs aux citoyens.

La politique a deux ou trois règles générales sur

magistrat et la premiere loi d'une républi-
que, ce doit être la tempérance; et le

ce sujet, qu'il est impossible de négliger sans s'exposer à d'extrêmes dangers. Pour empêcher que le magistrat ne se relâche dans les fonctions de sa magistrature, il faut qu'elle soit courte et passagère. Si elle est à vie, il l'exercera avec négligence; il la regardera comme un bien qui lui est propre, et travaillera bien plutôt à en augmenter les droits et les prérogatives, qu'à faire le bonheur public. La société a différens besoins, distingués par la nature, et séparés les uns des autres; il faut donc établir différentes magistratures pour y subvenir. Si vous unissez dans un même magistrat des fonctions qui doivent être séparées, vous devez vous attendre qu'elles seront négligées, ou que le magistrat profitera de ce pouvoir trop étendu pour en abuser et se rendre redoutable. Si vous séparez en différentes magistratures des fonctions qui doivent être réunies dans une même main, les magistrats se gêneront mutuellement par leur administration, et ne conserveront point l'autorité qu'ils doivent avoir sur les citoyens. Remarquez que dans les circonstances extraordinaires, les magistrats ordinaires ne suffisent pas aux besoins de la république. Ce fut une institution bien sage chez les Romains, que de créer quelquefois des dictateurs, ou de revêtir les consuls d'une puissance extraordinaire.

peuple

peuple le mieux gouverné après les Spartiates, c'est celui qui approchera le plus de leur frugalité.

Cependant telle est la foiblesse humaine, que toute vertu a ses momens d'erreur, de distraction et de lassitude. La tempérance a autant d'ennemis qu'il y a des sortes de voluptés, et quel que soit son pouvoir, elle succombera à la fin, si la politique n'empêche qu'elle n'ait à combattre contre l'oisiveté et cet ennui qui suit l'inaction de l'ame et du corps. Tout le temps où la loi nous abandonne à nous-mêmes est un temps qu'elle donne aux passions pour nous tenter, nous séduire et nous subjuguer. La politique doit donc inspirer aux citoyens l'amour du travail. Cette vertu répandant sur les plaisirs les plus simples et les plus honnêtes, un charme capable de nous satisfaire, tempère notre imagination, et empêche, pour ainsi dire, qu'elle n'aille à la découverte de quelque nouveau plaisir.

Ne vous hâtez pas, mon cher Aristias, de conclure de cette doctrine que toute espèce de travail soit utile à la société; il est au contraire une sorte d'oisiveté qui lui seroit peut-être moins funeste. Voyez quel est le procédé de la nature à notre égard. Libérale de tous les biens qui nous sont

nécessaires, elle veut cependant que nous les achetions par le travail. La terre est stérile, si nos mains ne la fécondent pas; et par l'ordre établi pour la production des fruits, ce travail est léger, mais continuel. Que la politique imite la nature. Si le travail qu'elle nous impose n'est pas proportionné à nos forces, si l'espérance qui le feroit entreprendre avec joie est trompée, s'il ne peut pas suffire à nos besoins, il devient insupportable, et ne peut être que l'occupation, ou plutôt le châtiment d'un esclave.

L'Egypte fut malheureuse sous les successeurs de Sésostris, dès que le prince, conduit par une insatiable avarice, s'écarta de ces principes, et condamnant ses sujets à des travaux trop durs, en voulut seul recueillir les fruits. Les mains des Egyptiens s'engourdirent. La nation la plus active s'avilit dans la paresse, qui étoit devenue son seul bien. L'état fut vexé à la fois par la pauvreté et le luxe; les esprits s'effarouchèrent, et on traita les citoyens comme des bêtes farouches qu'il falloit dompter par la fatigue (1). Cependant

(1) Il n'y a point de peuple dans l'antiquité qui ait été traité plus durement que les Egyptiens, après qu'ils eurent renoncé à la sagesse de leurs premières

quel spectacle présentoit la malheureuse Egypte ? Sans les eaux bienfaisantes du Nil, les campagnes auroient à peine pu suffire à nourrir leurs habitans. Au milieu de ces monumens qui semblent destinés à vivre autant que le monde, et qu'un peuple malheureux est condamné à élever à l'orgueil de ses maîtres, que deviendra le monarque, si un ennemi étranger se presente sur ses frontières, et veut lui enlever sa couronne et ses plaisirs ? Quels bras armera-t-il en sa faveur ? Quel intérêt auront ses peuples de défendre, aux dépens de leur sang, ses voluptés et leur misère ?

A Tyr, à Carthage, nous disent les voyageurs, tous les citoyens sont occupés ; mais nous préservent les dieux, mon cher Aristias, de les imiter ! Ces peuples dont on nous vante l'industrie et l'activité, ont été les corrupteurs des nations. Con-

---

institutions. Aristote dit dans sa *politique*, que les rois d'Egypte ne creusèrent le lac de Mœris, ne bâtirent les pyramides, et n'exécutèrent d'autres pareils ouvrages, que pour accabler sous le poids du travail des sujets indociles dont ils craignoient l'inquiétude, et qui ne prenoient aucun intérêt à la patrie.

tentes des richesses que la nature prudente répand dans chaque climat, elles vivoient heureuses sans faste et sans luxe. Les Tyriens et les Carthaginois ont tenté leur cupidité ; ils les ont façonnées au goût des choses rares et recherchées ; ils ont eu la perfidie de leur faire mépriser les biens qu'elles possédoient. Combien la pourpre de Tyr et les superfluités élégantes de Carthage n'ont-elles pas fait commettre des crimes, et produit des malheurs sur la terre ? Mais ne pensez pas, Aristias, que ces empoisonneurs publics aient eux-mêmes échappé aux poisons qu'ils préparent. Je ne connois ni Tyr ni Carthage ; j'oserois cependant assurer que ces deux villes sont malheureuses. L'amour du travail, qui est une grande vertu quand il accompagne la tempérance, et sert avec elle à réprimer et régler nos passions, est au contraire l'ouvrage de l'avarice et de la cupidité chez les Carthaginois et les Tyriens. Plus ces deux vices s'accroissent au milieu des richesses, plus toutes les autres passions acquièrent de force. L'amour du travail n'est propre dans ces deux républiques qu'à humilier les esprits, ou leur inspirer de l'insolence ; il doit y faire des mercenaires et des tyrans.

Notre Solon, fatigué des émeutes et des séditions que l'oisiveté du peuple excitoit parmi nous, fit des lois pour faire aimer le travail. Un père qui n'avoit pas fait apprendre un métier à son fils, ne pouvoit exiger aucun secours de lui dans sa vieillesse ; loi absurde, parce qu'elle est contraire aux devoirs éternels et inviolables de la nature, et qu'on n'attachera jamais un citoyen à la patrie en lui apprenant à manquer de reconnoissance pour son père. Chaque citoyen fut obligé de rendre compte de ses occupations devant l'aréopage, chargé de punir la paresse. A quoi aboutit cette grande politique ? Chacun choisissant à son gré ses occupations, que la loi auroit dû régler, nous devînmes tous des mercenaires. Teinturiers, cordonniers, maçons, marchands, maréchaux, revendeurs, voilà ce qui forme le fond de nos assemblées dans la place publique.

Nos citoyens, livrés à des occupations basses et serviles, que Lycurgue n'avoit permises qu'aux Hilotes, devoient en prendre les mœurs. Que seroit devenue la république ? Marathon et Salamine auroient-ils été témoins du courage et de la gloire de nos pères ? La Grèce entière ne seroit-elle pas aujourd'hui gouvernée

par un satrape orgueilleux des rois de Perse, si à la faveur d'un concours heureux de circonstances extraordinaires, sur lesquelles il ne faut jamais compter, d'autres causes, en conservant dans un peuple d'artisans l'ancien amour de la gloire et de la liberté, ne l'eussent préparé à se laisser conduire aveuglément par un Miltiade (1), un Thémistocle et

(1) C'est ce qui a fait dire à Thucydide, L. 2, C. 11, que quoique le gouvernement d'Athènes fût démocratique dans le droit, il approchoit dans le fait de la monarchie, puisque le plus grand homme y avoit toute l'autorité, et sembloit être le dépositaire de la volonté de tous les citoyens. La république auroit succombé dans les dangers auxquels elle fut exposée, après s'être délivrée de la tyrannie des fils de Pisistrate, si elle n'eût eu alors, par hasard, un Miltiade dont les talens extraordinaires la firent triompher des Perses à Marathon. A ce grand homme succédèrent un Aristide, un Thémistocle, un Cimon, qui, par leurs lumières, leurs talens et leurs grandes actions, méritèrent la confiance des Athéniens, et les élevèrent, malgré les caprices de la démocratie, à penser comme eux. Périclès, qui avoit tous les talens, et à qui il ne manquoit que de la probité, fut le dernier des Athéniens qui jouit dans sa patrie

d'autres pareils grands hommes ? Quand ces causes étrangères à notre constitution, s'affoiblissant peu à peu, cessèrent enfin d'influer sur nos mœurs, et que la république, gouvernée par des ouvriers, eut pris le génie qu'elle devoit naturellement avoir, vous savez dans quel avilissement nous tombâmes. L'intérêt particulier décida toujours de l'intérêt public. Tour-à-tour extrêmes dans toutes nos passions, timides le matin, téméraires le soir, lâches et emportés à la fois, nous ne connûmes jamais nos forces, notre foiblesse ni nos ressources ; jamais nous ne sûmes agir à

---

de ce crédit qu'on pouvoit appeler monarchique. *Ceux*, dit Thucydide, *qui après sa mort aspirèrent au gouvernement, étant tous égaux en mérite*, c'est-à-dire, par leurs talens très-médiocres, *et rivaux en dignité et tâchant de se débusquer les uns les autres pour obtenir le premier rang, mirent toute l'autorité entre les mains du peuple par leur lâcheté et leur flatterie. De là s'ensuivit entr'autres maux l'entreprise de Sicile, qui ne se perdit pas tant par la faute de ceux qui y furent employés, que par le défaut de ceux qui les employèrent, et s'entrebattoient à Athènes pour le commandement. Ils rallentirent l'ardeur du camp par leur division, et mirent à la fin la sédition dans la ville.* Traduction de d'Ablancourt.

propos ; jamais nous ne sûmes prévoir les dangers ni les prévenir. Qu'avons-nous à nous plaindre de la fortune ? Devoit-elle faire des miracles pour rendre juste, prudente et magnanime une assemblée d'artisans ?

Tout art nécessaire aux besoins réels des hommes est sans doute honnête ; il ne devient dangereux que quand, par une trop grande recherche, il donne aux choses un prix qu'elles ne doivent point avoir, et rafine inutilement notre goût. J'aime la simplicité des mœurs peintes dans Homère ; des rois qui savent le nombre de leurs vaches, de leurs chèvres, de leurs moutons, et qui préparent eux-mêmes leur souper ; une reine Areté qui file les étoffes dont son mari est habillé, et une princesse Nausicaa qui va elle-même sur une charrette laver à la rivière les habits de sa famille. Chacun peut avec gloire être lui-même son propre artisan ; et plût aux dieux que la sagesse de nos mœurs, la simplicité de nos besoins et l'égalité de nos fortunes le permissent encore ! Mais dans une république où la politique ne peut plus ramener les citoyens à cette pureté primitive des anciens temps, les arts sont toute la richesse de ceux qui les cultivent ; les artisans ne

subsistent que du salaire qu'ils reçoivent des riches qui les occupent, et le travail doit nécessairement avilir leur ame (1). Que le législateur, mon cher Aristias,

(1) C'est ce qui a fait dire à Platon, dans son traité des lois, L. 11 : *Nullus cives caupo, mercator que, nec sponte, nec invitus vïat, necprivati cujus quam fiat minister, qui non æquo in eadem sorte sibi respondeat, nisi patris ac matris, aliorumque genere majorum cæterorumque seniorum qui liberti sunt et liberi vivunt.*

Ce Que Phocion ajoute, qu'il ne faut regarder les artisans que comme des esclaves, paroîtra peut-être un sentiment outré et cruel à quelques lecteurs; mais il faut tâcher d'entrer dans sa pensée, ce qui est facile, et on en sentira bientôt la vérité. Phocion étoit sans doute trop instruit des droits de l'humanité, pour dire qu'il falloit ôter la liberté aux artisans, et les réduire en esclavage; il vouloit seulement que des hommes, qui ne peuvent pas avoir des sentimens de citoyens, n'eussent, comme les esclaves, aucune part à l'administration publique, et il avoit raison. Il ne comptoit pour citoyens que les possesseurs des terres, et il est assez vraisemblable qu'on ne peut s'écarter dans la pratique de cette idée, sans s'exposer à de grands inconvéniens.

De tous les grands hommes qui ont gouverné la

se garde donc de leur confier le dépôt ou l'administration de la souveraineté. Si la loi les déclare homme libres, et en fait des espèces de citoyens, que la politique ne les regarde cependant que comme des esclaves qui n'ont point de patrie, et qui ne peuvent participer aux assemblées de la nation. Nos plus grands hommes, Miltiade, Thémistocle, Cimon, etc., favorisoient l'aristocratie. Je suis leur exemple, et ce n'est ni par vanité, ni par ambition, je connois trop l'égalité des hommes et les droits de l'humanité; mais je consulte le bonheur de la répu-

---

république d'Athènes, Aristide est le seul qui ait favorisé la démocratie. Il abolit la loi de Solon, qui ne permettoit d'élever aux magistratures que les citoyens qui recueilloient de leurs terres au moins deux cents mesures de froment, d'huiles ou de vin, & par là il affoiblit ou ruina la partie aristocratique du gouvernement, qui servoit de frein à la démocratie. Il fut permis indistinctement à tout citoyen d'aspirer et de parvenir aux magistratures; et c'est sans doute une des principales causes des fautes grossières que fit la république, et des malheurs qu'elle éprouva après la mort de Périclès. L'inquiétude et l'insolence du peuple ne connurent point de bornes.

blique, et il importe à la multitude même, que son travail et ses occupations avilissent et retiennent dans l'ignorance, de ne pas s'emparer du gouvernement.

Pleine d'humanité à l'égard des artisans, que la république, qui ne peut s'en passer, les gouverne sans les mépriser. Le magistrat doit avoir soin que le travail fournisse aux artisans une subsistance facile et abondante, ou bien ils deviendront les ennemis de la république, comme les Hilotes le sont des Spartiates, et on aura à se reprocher la moitié de leur crime, et le châtiment même dont on les punira. Des citoyens assez sages pour vouloir conserver leurs mœurs, ne permettront jamais qu'on invente de nouveaux arts. Qui seroit instruit de l'origine et des progrès des arts, connoîtroit peut-être l'histoire de tous nos vices. A l'exemple des Spartiates, croyons que les peuples se civilisent par de bonnes lois et la pratique des vertus, et non par un tas de superfluités que le luxe estime, et que la raison réprouve. Lycurgue voulut que les Lacédémoniens ne se servissent que de la coignée et de la scie pour faire les meubles de leur maison. Loi admirable ! Contraignez de même les ar-

tisans à laisser aux arts les plus nécessaires une certaine grossièreté, si vous ne voulez pas que le goût et le luxe des riches ne produisent bientôt des arts inutiles. Cent fois j'ai vu Platon se plaindre amèrement des progrès de la peinture parmi nous. Un jour que j'admirois dans le temple de Minerve la défaite des géans, je me le rappelle avec plaisir, il me tira par mon manteau : « Ces sottises vous gâteront, me dit-il; que d'art, que de peine, que de génie pour exciter une admiration dangereuse ! Dans ma république, un peintre sera obligé de commencer et de finir son tableau dans un jour (1) ».

Enfin, mon cher Aristias, songez que la politique ne doit admettre au gouvernement de l'état, que des hommes qui possèdent un héritage ; eux seuls ont une patrie. Mais pour empêcher que leur oisiveté ne nuise à la république, qu'une loi sévère proscrive ces fortunes scandaleuses qui corrompent encore moins ceux

(1) Je me rappelle en effet d'avoir lu dans Platon, qu'il vouloit que les tableaux qu'on voyoit dans les temples des dieux, fussent faits dans un jour. Il n'en accordoit que cinq aux sculpteurs pour faire et élever un tombeau.

qui les possèdent, que les citoyens imprudens qui les envient. Que la médiocrité des héritages force les propriétaires à les cultiver eux-mêmes. Si la coutume s'y oppose, que la république arrache les citoyens à leurs passions en multipliant leurs devoirs et leurs occupations.

C'est un spectacle admirable que présentoit l'ancienne Lacédémone. Des hommes toujours occupés des exercices de la chasse, du disque, de la course, du pugilat, de la lutte, etc. se préparoient dans leurs plaisirs mêmes à devenir d'intrépides défenseurs de la patrie. Ils se délassoient de leurs travaux dans des écoles où on leur apprenoit moins à discourir, comme nous, sur les vertus, qu'à les pratiquer. Chaque âge, chaque sexe, chaque heure avoit ses occupations particulières. Le temps fuyoït rapidement pour les Spartiates; et au milieu de cette vie toujours agissante, comme les passions, malgré leur diligence et leur adresse, auroient-elles trouvé un moment pour tromper, séduire et corrompre un Lacédémonien ?

Jusqu'ici, mon cher Aristias, poursuivit Phocion, je ne vous ai en quelque sorte présenté que les foiblesses, la misère et la honte de l'humanité; jusqu'ici la politique ne vous a paru occupée qu'à briser

les liens par lesquels mille passions différentes, tenant l'homme attaché à ses intérêts personnels, le séparent de ceux de la société. Pour rompre le charme de ces Circé, qui nous menacent du sort que subirent les compagnons d'Ulysse, admirez à présent la sagesse infinie de la nature à notre égard, et le secours qu'elle nous offre. Ces vertus si timides, si contraires à nos passions, si peu agissantes, si étrangères dans notre cœur, mais cependant si nécessaires, apprenez par quel secret la politique peut leur communiquer une force supérieure à celle des passions mêmes. Apprenez par quelles ressources la pratique des devoirs en apparence les plus austères, peut devenir agréable, et même délicieuse : c'est en tenant éveillé dans notre cœur l'amour de la gloire, sentiment noble et généreux qui nous fait connoître la grandeur de notre origine et de notre destination ; ce sentiment, par lequel nous sommes les rivaux des substances spirituelles, qui nous apprend que nous sommes l'ouvrage d'un Dieu.

En effet, Aristias, l'ame n'a aucun ressort plus capable de la mouvoir que l'amour de la gloire ; d'autant plus sublime, qu'il se plaît à trouver des obstacles et des com-

bats : par combien de triomphes obtenus sur les passions les plus hardies et les plus impérieuses, ne s'est-il pas illustré ? Vous citerois-je tous les grands hommes à qui elle a fait mépriser les charmes de la volupté, et aimer la pauvreté ? L'amour de la gloire semble en quelque sorte nous séparer de nous-mêmes. Nous nous oublions par une sorte de prestige; prêts à lui sacrifier notre vie, l'image d'une belle mort s'empare de notre ame et l'enivre. Depuis Codrus, combien de héros ont été les généreuses victimes de ce sentiment ?

Socrate, qui connoissoit si bien le cœur humain, ne se contentoit pas, pour exciter à la vertu, de démontrer qu'elle nous rend heureux, et porte avec elle sa récompense. Il auroit craint que les passions, plus éloquentes que lui, en offrant un plaisir présent, n'eussent fermé l'oreille de ses disciples à la vérité. Pour les rendre attentifs et dociles, il leur montra la gloire. C'est dans son école que se sont formés les derniers hommes de bien qui ont honoré notre république ; et combien Athènes n'auroit-elle pas encore été heureuse et florissante, si par l'organe des lois et la bouche des magistrats, la politique avoit persuadé à tous les citoyens ce que Socrate persuadoit à ses disciples !

Si les Barbares ne connoissent point l'amour de la gloire ; si cette vertu, déjà affoiblie dans la Grèce, y devient de jour en jour infiniment plus rare qu'elle ne l'étoit il y a un siècle, ne croyez pas que la nature ait été plus libérale envers nos pères qu'à notre égard, ou que, par une prédilection injuste, elle ait pris plaisir à nous distinguer des étrangers. En tout temps, en tout lieu, elle répand également ses bienfaits ; mais en tout temps et en tout lieu, la politique ne sait pas en profiter également. Pendant la guerre Médique ; les Thébains auroient montré autant de courage qu'ils laissèrent voir de timidité, si un Epaminondas eût rallumé dans leur cœur le sentiment éteint de l'amour de la gloire. Comment voudriez-vous, mon cher Aristias, que cette vertu osât pénétrer dans la Perse, et y produire quelques fruits ? Un souffle contagieux en a fait mourir le germe même. Il n'est point de récompense imaginée pour honorer la vertu, dont quelque vice ne s'y pare insolemment. Une cour enivrée de plaisirs, et qui est l'ame de tout empire, n'a de faveurs à répandre que sur les ministres ou les instrumens de ses voluptés. Elle se gardera bien de donner le gouvernement d'un satrape à un homme

intelligent et vertueux ; elle s'en défie, et le craindroit. Pour devenir grand en Perse, il faut être un homme très-médiocre, ou s'avilir jusqu'à cacher ses talens.

Le peuple ne raisonne point. Naturellement porté par son ignorance à donner son admiration à ce qui flatte son imprudence, son orgueil, son avarice, sa jalousie, etc. il confondra le bizarre et l'extraordinaire avec ce qui est véritablement sage et grand. N'en doutez pas, il courra après une gloire de préjugé et de mode, si la politique, de concert avec la morale, ne le met dans le bon chemin. Il s'en écartera, si on cesse un moment d'éclairer et de guider sa marche, et bientôt il dégoûtera par ses éloges ridicules et bruyans, les appréciateurs du vrai mérite, et égarera avec lui ceux qui sont frappés de l'amour de la gloire, mais qui n'ont pas assez de lumière pour savoir où il faut la chercher.

Quand la politique est parvenue à connoître ce qui est véritablement estimable ; quand elle aura, pour ainsi dire, pesé les vertus, qu'elle accorde une plus grande considération à celles qui sont les plus avantageuses à la société, et d'un exercice plus difficile. Au lieu de prodiguer les honneurs, que la république ne

les dispense qu'avec une extrême économie. La gloire trop commune s'avilit. Que les récompenses soient rares, que tous les désirent, que peu les obtiennent; elles seront méprisées si on les donne d'avance ou par caprice. Les talens ont droit d'y prétendre; mais ce n'est que quand ils sont utiles à la patrie. Que nous importe d'avoir d'excellens peintres, d'excellens comédiens, d'excellens sculpteurs? Malheur à la nation insensée, qui, sous prétexte du génie qu'exige leur art, les place à côté du grand capitaine ou du grand magistrat, et leur donne les mêmes éloges. En est-on plus heureux quand la peinture et la sculpture animent en quelque sorte la toile, le bronze et le marbre? Philippe apprend avec plaisir la magnificence de nos panathénées; il est ravi que nos citoyens ne puissent se rassasier de fêtes, de musique, de spectacles. Autrefois nous n'élevions que des statues à peine ébauchées aux bienfaicteurs de la patrie, et nous avions une foule de grands hommes; aujourd'hui nous n'avons que des sculpteurs et de peintres. Convenez-en, Aristias, il est fort intéressant pour Athènes que quelques hommes, à force d'étude et d'art parviennent à rendre parfaitement sur nos théâtres les rôles

de Priam, d'Hercule, d'Achille et d'Ulysse, tandis que personne ne sait être citoyen dans la place publique, ni magistrat dans le sénat ou l'aréopage.

Mais il faut désespérer de la république, si elle distribue les récompenses de la vertu aux talens d'un homme vicieux. Craignez ces talens funestes, mon cher Aristias; ce sont des phosphores brillans qui trompent le voyageur, et le conduisent au précipice. En recherchant les causes de la prospérité ou des revers des différentes républiques de la Grèce, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talens qui lui sont nécessaires, et que les talens sont toujours inutiles quand la vertu ne les seconde pas. Quel avantage Thèbes eût-elle retiré d'Epaminondas et de Pelopidas, s'ils eussent été avares, ambitieux et jaloux l'un de l'autre? La Grèce dut autrefois son salut à la pensée hardie, mais sage, de Thémistocle, qui conseilla à nos pères d'abandonner leur ville à Xerxès, de transporter leurs femmes, leurs vieillards, leurs enfans à Salamine, et de construire une flotte avec la charpente de leurs maisons. Oh! qu'il est heureux pour nous que nos pères aient su sacrifier leur intérêt particulier à la fortune

publique ! A quoi nous serviroient aujourd'hui les talens de ce grand homme ? Si Aristide et Cimon eussent eu alors les mœurs basses et corrompues de notre temps, ils se seroient soulevés contre un projet dont ils n'étoient pas les auteurs ; ils auroient préféré la perte de la république et de la Grèce entière, au chagrin jaloux de les voir sauver par un autre. Ce fut l'honnêteté des mœurs Publiques qui permit à Thémistocle d'être un grand homme (1), et de vaincre les Perses.

---

(1) Du temps d'Aristide et de Thémistocle, les hommes qui gouvernoient la république étoient rivaux, et ne se haïssoient pas, ou s'ils étoient ennemis, ils n'employoient pas pour se perdre les voies lâches et tortueuses du mensonge et de l'intrigue : c'étoit une noble émulation qui les portoit à se surpasser les uns les autres. L'amour de la gloire et de la patrie épuroit l'envie et la jalousie. Aristide et Thémistocle avoient toujours été d'un avis opposé ; mais quand Xerxès menaça la Grèce, toute rivalité cessa entr'eux, et ils ne songèrent qu'au bien de la patrie. Périclès même, quelque jaloux qu'il fût de gouverner Athènes, fit rappeler Cimon de son exil quand il crut ses services indispensablement nécessaires à la république, et ils agirent de concert : *tant*,

Ce n'est pas tout, mon cher Aristias; c'est à ces malheureux talens des hommes vicieux que la Grèce a dû tous ses malheurs. Si le vice étoit stupide, il ne seroit jamais dangereux. C'est quand il se cache sous les talens, que faisant illusion à tous les esprits, il porte un coup mortel à la république. A-t-elle un établissement avantageux qui gêne l'ambition ou l'avarice des citoyens ? Un homme corrompu abuse de ses talens pour le décrier, et réussit enfin à détruire des lois qui maintenoient l'ordre public. A-t-elle un défaut dans sa constitution ? C'est par là qu'il l'attaque, qu'il la renverse, et s'élève sur ses ruines. Telle a toujours été la conduite des tyrans qui ont usurpé dans leurs villes la puissance souveraine. Ils ont employé leur génie à éluder la force des lois, et à tromper l'autorité ou la vigilance des magistrats. Ils ont semé des soupçons, ils ont fait naître des

---

dit Plutarque, *les inimitiés étoient alors civiles et honnêtes, et le courroux facile à apaiser* ! Du temps de Phocion, il n'en étoit plus ainsi. Les orateurs vendus à Philippe, au roi de Perse ou à quelque cabale de citoyens puissans, étoient des hommes sur qui la vérité, l'amour de la patrie et le devoir n'avoient aucun droit.

craintes et des espérances pour exciter des querelles ; ils les ont fomentées avec assez d'art, pour persuader qu'ils n'aimoient que le bien public. Quand leur intérêt l'a demandé, les moindres divisions sont dégénérées en espèce de guerres civiles ; et en feignant de servir les gens de bien et de rétablir l'ordre, ils n'ont en effet établi que leur tyrannie.

Périclès, dont le génie supérieur pouvoit faire le bonheur d'Athènes et de la Grèce, n'a pas craint de corrompre nos mœurs (1) pour flatter et gagner la mul-

(1) Phocion rappelle en peu de mots les trois grands torts de Périclès dans son administration. Il fit porter un décret, par lequel l'état donnoit une rétribution aux citoyens pour assister aux spectacles et aux jugemens de la place publique ; il favorisa les progrès des arts inutiles, et introduisit un luxe extrême dans Athènes : conduite qui, en le rendant très-agréable à la multitude, le mit à portée de gouverner arbitrairement. Il fit la guerre aux alliés de la république pour les forcer de payer des tributs, et flatter en même-temps l'ambition des Athéniens, que l'oisiveté de la paix auroit rendus inquiets et trop difficiles à gouverner. Enfin Périclès, qui pouvoit empêcher une rupture entre sa patrie et Lacédémone, alluma

titude, de nous rendre les tyrans de nos alliés pour se faire croire nécessaire, et d'allumer enfin la guerre fatale du Péloponèse pour raffermir son crédit chancelant, et se dispenser de rendre compte de son administration. Avec les mêmes talens, l'ambitieux Lysandre ne songea qu'à renverser le gouvernement de sa patrie pour s'ouvrir le chemin du trône qui lui étoit fermé. Quand il pouvoit remettre en vigueur les anciennes lois, et rétablir les mœurs altérées par l'ambition d'une longue guerre, il ne travailla sourdement qu'à donner ses vices aux Lacédémoniens. Il trompa leur amour pour la gloire, il abusa de leur amour pour la patrie ; et sous prétexte d'affermir leur puissance, il les rendit ava-

la guerre du Péloponèse pour affermir son autorité dans un moment critique, et ne pas rendre ses comptes. Après des reproches si bien mérités, on est étonné que Thucydide, L. 2, C. 11, dise que Périclès *avoit acquis son autorité par des voies légitimes, et que son crédit venoit de son bon sens et de sa dignité.* J'aime mieux le jugement de Pausanias, lorsqu'il dit, L. 8, C. 52, qu'on ne doit regarder ceux qui ont fait la guerre du Péloponèse que comme des furieux qui ont immolé tous les peuples de la Grèce à leur propre ambition et à leur intérêt particulier.

res, ambitieux, et ruina leurs forces avec leur réputation. Que de maux ne nous a pas causés Alcibiade, dont les talens séduisans servoient à faire excuser les vices? Et ses talens nous ont-ils dédommagés du ravage que ces vices ont fait parmi nous ?

La terre entière, mon cher Aristias, n'offre qu'un vaste tableau des erreurs de la politique. Elle s'égare presque toujours à la suite d'une fausse gloire ; combien de préjugés, combien de vices mêmes ne rend-elle pas respectables ? Elle n'emploie que rarement les moyens propres à favoriser l'amour de la gloire. On n'a point compris combien ce sentiment est délicat, jaloux de ses droits, et combien il exige de ménagemens. La menace le choque, et la crainte l'éteint dans tous les cœurs. Qui croiroit que les lois sanguinaires de Dracon fussent nées au milieu d'un peuple libre, et qu'on vouloit rendre vertueux ? Elles ne nous auroient donné que des vertus d'esclave, si nous avions eu la lâcheté d'y obéir. La peine de mort qu'il décerne contre les moindres fautes ne sauroit être trop rare. Voulez-vous rendre l'amour de la gloire plus vif et plus général ? que la honte vous suffise pour punir les coupables. Ce n'est qu'une morale outrée, et conduite par une haine

haine aveugle contre les vices, qui les confond tous ; en voulant faire aimer la vertu, elle détruit le sentiment d'humanité qui en est la base. Laissez à des Critias prodiguer le sang. Ne menacez de la mort que ces ames serviles, qui ne sont coupables que de crimes qui ne demandent aucun courage, ou ces hommes dont l'atrocité ne suppose aucun retour à la vertu.

C'est l'estime publique, qui étant la récompense naturelle de l'amour de la gloire, peut seule porter notre ame à un certain degré d'élévation. C'est ne pas connoître les hommes, que de vouloir les exciter aux grandes actions autrement que par une branche de laurier, ou une statue. C'est avilir la vertu, c'est la profaner, que lui présenter un prix que l'avarice et la convoitise peuvent seules désirer. On diroit que le roi de Perse regarde l'honneur comme une marchandise qui s'évalue et s'échange au poids de l'or et de l'argent. Si Philippe n'étoit pas plus habile que ce monarque de l'Asie, la Grèce ne le redouteroit point. Son or ne lui sert qu'à faire et acheter des traîtres parmi nous ; il nous le prodigue, mais il en est avare dans ses états. C'est en ménageant adroitement l'estime publique chez ses sujets, que la

Macédoine, d'où il ne venoit pas même autrefois de bons esclaves, commence à produire aujourd'hui des citoyens propres à tous les devoirs et à tous les besoins de la société. Quand l'espérance d'acquérir des richesses porteroit à l'héroïsme, leur possession ne l'étoufferoit-elle pas? Que vaut, disent les Perses, cette récompense que j'ai reçue? Combien rapporte cette satrapie? Quels sont les profits de cette charge du palais? Voilà donc les fruits qu'a produit la politique aveugle et prodigue des successeurs de Cyrus. Princes malheureux, en comblant de biens vos courtisans, vous êtes parvenus à n'en faire que des esclaves et des mercenaires; ils ne sont plus dignes que des récompenses qu'ils reçoivent.

Si je ne me trompe, mon cher Aristias, les réflexions dont je viens de vous entretenir suffisent pour vous faire voir combien la tempérance, l'amour du travail et l'amour de la gloire, en nous débarrassant d'une foule de passions contraires aux intérêts de la société, nous portent sans effort à la pratique de la justice, de la prudence et du courage. Je ne m'en tiendrai cependant pas là; car tandis que nos passions, toujours éveillées par les objets qui frappent notre imagination et nos

sens, sont dans une action continuelle, notre raison sujette à de fréquens assoupissemens n'est que trop disposée à se laisser tromper. Quelque solidement établi que paroisse l'empire des bonnes mœurs par le concours de plusieurs vertus qui se soutiennent et s'étaient réciproquement, nous ne devons donc point nous flatter qu'il sera inébranlable, tant que nous n'aurons que des hommes pour magistrats. Vous prendrez toutes les précautions imaginées par Socrate et Platon pour en faire des Aristide, je le veux; ils seront infatigables et incorruptibles, j'y consens. Mais ces magistrats seront hommes; ils ne verront que les actions extérieures du citoyen, et souvent ils viendront trop tard au secours des mœurs, de la justice et des lois offensées. Il seroit à souhaiter, pour étouffer le germe même du vice, qu'il leur fût permis de descendre dans nos consciences, de sonder les profondeurs de notre cœur, et de juger nos pensées et nos désirs quand ils naissent.

Mais les dieux se sont réservés à eux seuls cette connoissance; et puisque le privilège de juger nos pensées et nos intentions, s'il étoit accordé à un homme, établiroit sa tyrannie, puisqu'il ouvriroit une porte libre aux passions du magis-

trat, peut-être plus funestes à la société que celles du citoyen, je voudrois que tous les hommes fussent persuadés de cette vérité importante, que la Providence qui gouverne le monde, et qui voit les mouvemens les plus secrets de notre ame, punira le vice et récompensera la vertu dans une autre vie. Cette doctrine, fondée sur la justice des dieux, si chère à notre raison, si proportionnée à nos besoins, n'est effrayante que pour nos passions. C'est pour étonner par des paradoxes, ou secouer le joug d'une crainte salutaire, que les sophistes ont méconnu cet Etre suprême, qui est le principe de tout, et dont le nom est écrit en caractères ineffaçables sur toutes les parties de son ouvrage. Ils ont dit qu'un hasard ridicule qui avoit tout fait, présidoit à rien. Pour ne pas fatiguer je ne sais quels dieux paresseux et voluptueux qu'ils ont imaginés, ils ne veulent point que leurs regards descendent jusques sur la terre. Ce fleuve ténébreux, qui entoure neuf fois la demeure des morts, ces campagnes toujours fleuries qu'habitent les gens de bien, la roue d'Ixion, le vautour de Prométhée, les Euménides, leurs serpens, sont d'ingénieuses fictions. Mais en conclurai-je qu'aucune récompense n'at-

tend la vertu après la mort, que le vice sera impuni, et qu'il est insensé de se donner la peine de résister à ses passions, et d'être vertueux?

On ne se porte point subitement et sans crainte à une première injustice; l'ame étonnée s'y refuse souvent; et le crime, en un mot, a ses degrés, parce que les scélérats ont besoin de s'essayer à la scélératesse. D'abord on se familiarise avec l'idée du crime; on cherche ensuite les moyens de tromper la vigilance des magistrats, et d'échapper à la rigueur des lois. A mesure qu'on médite son injustice, on la caresse, pour ainsi dire, on s'en abreuve, on s'en nourrit, et on l'exécute enfin avec audace et sans remords. Mais si le coupable eût su qu'il a un juge qu'on ne trompe point, et auquel il ne peut échapper, la crainte auroit sans doute produit un effet salutaire sur son cœur, et réprimé ses passions dans les temps qu'elles pouvoient encore obéir à la règle.

Les sophistes ont beau dire, mon cher Aristias, que les hommes les plus religieux sont les moins vertueux, ils se trompent; ils appellent religion ce qui n'est que superstition ou hypocrisie. Ils regardent comme un homme pieux cet imbécille qui,

dupe de quelques vaines expiations, ne sait ni ce que le ciel lui ordonne, ni ce qu'il lui défend, ou ce fourbe qui feint de craindre les dieux pour mieux tromper les hommes; mais si le sentiment de la religion est saint, comme le Dieu éternel et infini qu'elle adore, quelle force ne doit-il pas prêter aux lois? Il inspirera certainement un respect timide aux passions. L'impiété de Salmonée et d'Ajax, qui ne révéroient que des dieux pareils à eux, ne prouve rien. Je consens même qu'il puisse y avoir des impies, qui, dans l'accès de leur rage, bravent, non pas Mars, Vénus, ou tel autre dieu d'Homère qu'il vous plaira, mais cet Etre suprême qu'adoroit Socrate; qu'en concluront les sophistes? Ce qui est inutile à dix ou douze insensés dans le monde, sera-t-il également inutile à tous les hommes? Parce que les lois, les magistrats, et les châtimens que la politique emploie pour mettre une barrière entre les hommes et le crime, ne produisent aucun effet sur quelques ames atroces, faudra-t-il ne regarder la législation que comme une ressource vaine pour nous conduire au bien? Faut-il détruire les lois, et dépouiller les magistrats de leur autorité?

Je sais combien nous sommes esclaves

de nos sens. Les passions, en troublant notre raison, peuvent sans doute nous distraire de la crainte des dieux; mais cette crainte est toujours un frein de plus. D'ailleurs leur ivresse ne dure pas toujours. La raison a ses instans pour se reconnoître, et l'idée d'un Dieu vengeur doit alors étonner et troubler salutairement un coupable. L'âge enfin survient, les passions s'affoiblissent, et les sentimens de religion font du moins réparer des maux qu'ils n'ont pu prévenir. On déteste ses erreurs, et on donne des exemples de vertu propres à instruire les jeunes gens de leurs devoirs.

Je vous parlerois encore, mon cher Cléophane, de l'amour de la patrie, si Phocion avoit voulu répondre à l'impatience d'Aristias. Bornons-nous aujourd'hui à l'examen des vertus dont je viens de vous parler; demain, nous dit-il, je satisferai votre curiosité.

QUATRIÈME ENTRETIEN.

PHOCION nous avoit donné rendez-vous à sa maison de campagne pour notre quatrième entretien, et je m'y rendis hier avec Aristias. Oh ! l'heureuse mélite ! oh ! le fortuné hameau, mon cher Cléophane, qui sert de retraite au plus sage des hommes ! C'est là que Phocion, aussi grand qu'à la tête de nos armées, médite le salut de la république, et cultive de ses mains victorieuses l'héritage borné qu'il tient de ses pères. La femme de cet homme qui a porté la guerre dans de riches provinces, pétrissoit le pain quand nous entrâmes chez elle (1). Phocion tiroit de l'eau au puits pour arroser les légumes grossiers qu'il a semés, et leur esclave sembloit ne remplir à leur égard que les

(1) Plutarque rapporte qu'Alexandre voulut faire un présent de cent talens à Phocion, et que les envoyés de ce prince trouvèrent ce grand homme qui tiroit de l'eau au puits pour se laver les pieds, et sa femme qui pétrissoit le pain.

devoirs de l'amitié. Qu'Homère avoit raison ! le plus bel ornement d'une maison, c'est la vertu de son maître. Je crus entrer dans un temple plein du dieu qui l'habite. Je lus sur le visage d'Aristias le respect dont il étoit pénétré. Que la pauvreté est quelquefois auguste ! Hélas ! mon cher Cléophane, la plupart de nos citoyens n'y entendent rien. En ornant leurs maisons de statues, de vases et des plus rares peintures, ils croient mériter de l'estime publique, et font seulement admirer la folle impudence avec laquelle ils osent élever des trophées à leurs rapines et à leurs injustices.

Jusqu'à présent, nous dit Phocion, après que nous l'eûmes prié de nous continuer ses instructions, nous nous sommes entretenus des vertus que la politique doit regarder comme les fondemens de la société et les principes du bon ordre. Si vous le voulez, nous entrerons aujourd'hui dans quelques détails qui ne sont pas moins importans. Mon cher Aristias, continua-t-il en souriant, malgré la sévérité de ma morale, je vous ai un peu scandalisé. Dans notre dernier entretien, vous m'avez laissé voir votre étonnement au sujet de mon silence sur l'amour de la patrie. Voici les raisons de ce silence, jugez-les. J'ai cru

que je devois vous parler des vertus dans l'ordre même que la politique doit les ranger, pour en rendre la pratique plus aisée et plus famière. Il n'y a point, et il ne peut y avoir d'amour de la patrie dans les états où il n'y a ni tempérance, ni amour du travail, ni amour de la gloire, ni respect pour les dieux. Le citoyen, occupé de lui seul, s'y regarde comme un étranger au milieu de ses concitoyens. Dans une république, au contraire, où ces vertus sont cultivées avec soin, l'amour de la patrie y naîtra de lui-même, et produira sans secours des fruits abondans. Vous voyez donc, mon cher Aristias, qu'il ne doit point être placé dans la classe de ces vertus que j'ai appelées mères ou auxiliaires.

Je ne saurois vous peindre, mon cher Cléophane, l'étonnement d'Aristias à ce discours. Quoique subjugué par la sagesse de Phocion, il ne peut s'empêcher de l'interrompre. Eh! quoi, Phocion, lui dit-il avec chaleur! peut-il y avoir une vertu qui ne le cède même à l'amour de la patrie? C'est lui qui est l'ame de toutes les vertus du citoyen, il tient lieu souvent de toutes. Il produira à son gré la tempérance, il fera supporter avec courage les travaux les plus pénibles, il méprisera tous les dangers,

Ces barbares, ne nous regarderons comme la lie du genre humain, leur refuserions-nous notre estime s'ils aimoient leur patrie, et savoient vivre et mourir pour elle? N'est-ce pas parce que la nôtre nous devient de jour en jour plus indifférente, que nous craignons aujourd'hui des voisins qui nous respectoient autrefois, et que nous sommes prêts à subir le joug de la Macédoine?

Que cette chaleur me plaît, s'écria Phocion, en embrassant tendrement Aristias! et plût aux dieux protecteurs de la Grèce, que 1ous les Grecs pensassent comme vous! Ah! mon maître! ah! Phocion, reprit Aristias, dont la surprise augmentoit encore! pourquoi vous plaisez-vous à m'embarrasser? Pourquoi faites-vous ce vœu si je suis dans l'erreur? C'est que nos citoyens, répondit Phocion, auroient au moins une vertu; ils commenceroient à rougir de leurs vices; leur ame auroit encore quelque ressort, et tout ne seroit pas désespéré. Non, Aristias, l'amour de la patrie, s'il n'est enté sur d'autres vertus, ne produira point les miracles que vous imaginez. S'il s'allume par hasard dans des citoyens livrés aux plaisirs, paresseux et indifférens sur la gloire, ce ne sera qu'un engouement passager, sur lequel il

seroit imprudent de compter, et dont la politique ne peut tirer un avantage durable. Cette plante née, pour ainsi dire, dans une terre étrangère, et mal préparée à la recevoir et la nourrir, y mourroit en naissant. L'amour ne s'ordonne point : si vous voulez que le citoyen aime sa patrie, ouvrez son ame à cette vertu par la pratique de celles dont je vous parlois hier.

J'y consens, répartit vivement Aristias ; mais du moins, Phocion, vous allez placer l'amour de la patrie au rang de ces vertus sublimes d'où découlent tous les biens de la société. Qu'avec la justice, la prudence et le courage, il soit le terme où la politique doit nous conduire par la tempérance, l'amour du travail, l'amour de la gloire et la crainte des dieux. Je vous tromperois par cette complaisance, reprit Phocion en badinant, et il ne dépend pas de moi de disposer du rang des vertus, comme un maître de celui de ses esclaves.

Par la nature des choses, poursuivit Phocion, il y a des vertus qui n'ont besoin que de se consulter elles-mêmes pour agir, et toujours produire le bien ; tels sont la justice, la prudence et le courage. Mais d'autres vertus sont subordonnées entr'elles, et c'est à la vertu supérieure à diriger celle qui lui est soumise. Vous m'allez entendre.

La morale, par exemple, nous ordonne d'être économes, généreux, compatissans; mais ces qualités deviendroient autant de vices si elles n'étoient gouvernées par une vertu supérieure, la justice. Mon économie sera criminelle, si je manque à ce que la justice exige de moi à l'égard de mes proches et de mes concitoyens. Je suis coupable à force de générosité, si je prodigue ma fortune à mes amis aux dépens de mes créanciers. Je dois plaindre les coupables, les malheureux, mais sans foiblesse, pour ne pas sacrifier les lois et la république. J'en suis fâché pour vous, mon cher Aristias; il en est de l'amour de la patrie, comme de l'économie, de la générosité, etc. Soumis comme elles à une vertu supérieure, il doit comme elles lui obéir, ou ses erreurs, loin de servir la république, en précipiteront la décadence.

Cette vertu supérieure à l'amour de la patrie (1), c'est l'amour de l'huma-

(1) Les Grecs en général regardoient l'amour de la patrie comme la première vertu du citoyen, et il semble que dans presque toutes les républiques, les législateurs ont été plus occupés à l'inspirer, à l'étendre, à lui donner des forces, qu'à connoître les bornes que la raison lui assigne, ou plutôt la

nité. Etendez votre vue, mon cher Aristias, au delà des murailles d'Athènes. Est-il

---

manière dont la raison doit le diriger et le gouverner. La doctrine que Phocion expose à Aristias doit paroître très-sage ; c'est la seule avantageuse aux hommes, et je ne crois pas qu'aucun de ses lecteurs se refuse à l'évidence de ses raisonnemens. Aussi ne prétends-je rien y ajouter ; mais j'espère qu'on me permettra de rechercher dans cette remarque les causes qui ont empêché les sociétés de connoître leurs devoirs réciproques ; connoissance qui leur est absolument nécessaire, et sans laquelle l'amour de la patrie n'est qu'un emportement aveugle et injuste, qui produit une grande partie des malheurs dont l'humanité est affligée.

Si les hommes ont été long-temps à sentir la nécessité de s'unir en société, s'il a fallu une longue expérience de maux pour apprendre à chaque particulier l'avantage qu'il trouveroit à renoncer à son indépendance naturelle, et se soumettre à des lois et des magistrats, il étoit naturel que les sociétés fussent encore infiniment plus lentes à contracter des alliances entr'elles. Des citoyens farouches et accoutumés dans l'état de nature à obéir à leurs premiers mouvemens, ne doivent former encore, pendant plusieurs siècles, que des sociétés sauvages. Ces premières sociétés ou associations de

rien de plus opposé à ce bonheur de la société, dont nous recherchons le

---

brigands conservèrent contre leurs voisins la férocité que les citoyens avoient à peine dépouillée les uns à l'égard des autres ; ne pouvant s'inspirer mutuellement aucune confiance, elles se regardèrent comme ennemies, et une haine plus ou moins brutale fut l'ame de leur politique.

Si nous abusons souvent de notre courage et de nos forces, nous qui nous piquons aujourd'hui de philosophie ; si, malgré les idées que nous avons enfin de la justice et du droit des gens, nous aimons mieux être conquérans que justes ; si des victoires chatouillent agréablement notre orgueil ; si nous trouvons communément Alexandre plus grand qu'Aristide, la force, le courage, la violence ne durent-ils pas être regardés dans des sociétés encore sauvages comme les vertus les plus essentielles ? Combien l'estime attachée à ces qualités ne dut-elle pas faire naître de passions et de préjugés propres à empêcher les premiers essorts de la raison ! Plus les soldats revenoient chargés de butin, plus l'avarice de leurs femmes et de leurs vieillards leur prodigua de louanges. Plus leurs courses étoient étendues, plus l'admiration fut excitée, plus les ravages étoient grands, plus on avoit une haute idée des soldats qui les avoient faits. Les vaincus en succombant n'osoient

principe, que ces haines, ces jalousies, ces rivalités qui divisent les nations ? La

---

se plaindre, dans la crainte d'aigrir des vainqueurs féroces, irrités par la victoire, et qui n'avoient pas encore la prudence de craindre un revers. Tandis que ceux-ci s'enivroient de leur prospérité, les autres s'humilioient pour les fléchir, et cependant ne désespéroient pas de se venger. La modération passant pour foiblesse auroit été méprisée comme la poltronnerie. Plus on fit de mal à ses ennemis vaincus, plus on crut imposer à ses voisins, et donner des preuves de son courage et de son habileté. Une fausse gloire éblouit et trompa tous les esprits ; et dans ce silence de la raison, qui ne savoit pas encore qu'elle eût des droits à réclamer, le préjugé persuada que tout étoit permis au plus fort.

De là ce droit des gens féroce et cruel des anciens les plus célèbres, même par leur sagesse, leur générosité et la politesse de leurs mœurs ; on croyoit qu'une déclaration de guerre étoit un arrêt de mort prononcé contre une nation. En partant de ce principe odieux, les droits de la guerre ne devoient connoître aucune borne, et les prisonniers mêmes qui s'étoient rendus à leurs ennemis, en posant les armes, ne conservoient la vie qu'en devenant esclaves. Les Grecs furent plongés pendant long-temps dans cette barbarie ;

nature a-t-elle fait les hommes pour se déchirer et se dévorer? Si elle leur or-

---

on sait quel fut le sort des Hilotes et des Messéniens vaincus. Ils parvinrent, ainsi que le remarque Phocion, à regarder la Grèce entière comme leur patrie commune. Mais s'ils observoient entr'eux plusieurs règles de l'humanité, il s'en falloit beaucoup qu'ils les pratiquassent à l'égard des étrangers. Ils les traitoient de barbares; ils les méprisoient; ils pensoient ne leur rien devoir, et croyoient que la nature, les faisant moins braves et moins éclairés qu'eux, les destinoit à être esclaves.

Les Romains, qui n'eurent d'abord qu'un mot pour exprimer un ennemi et un voisin, commencèrent par être des brigands. Ils volèrent des femmes, et vécurent de butin; mais ils acquirent assez promptement des mœurs, et montrèrent beaucoup de modération à l'égard des étrangers depuis l'exil des Tarquins, jusqu'au temps qu'ils succombèrent sous le poids d'une trop grande fortune, et qu'abusant enfin des avantages de la victoire, ils sapèrent les fondemens de la république. Ils ne firent point de guerre injuste; jamais ils ne commencèrent les hostilités, qu'après avoir rempli plusieurs formalités qui annonçoient leur amour pour la justice. Ils respectèrent avec plus de religion que les autres peuples les droits de l'humanité dans leurs ennemis vaincus, et montrèrent même de l'estime à ceux qui surent s'en rendre dignes.

donne de s'aimer, comment la politique seroit-elle sage, en voulant que l'amour

---

On se rappelle toujours avec plaisir que les Privernates ayant soutenu plusieurs guerres opiniâtres contre la république romaine, essuyèrent une perte si considérable, qu'obligés de fuir et de se cacher dans leur ville même, ils y furent assiégés par le consul Plautius. Prêts à succomber, ils envoyèrent des ambassadeurs à Rome pour y négocier la paix; et le sénat leur ayant demandé quel châtiment ils croyoient mériter, *celui*, répondirent-ils, *que méritent des hommes qui se croyant dignes d'être libres, ont tout tenté pour conserver la liberté qu'ils ont reçue de leurs pères.* Mais, reprit le consul, si Rome vous fait grâce, peut-elle se promettre que désormais vous observerez religieusement la paix? *Oui*, répliquèrent les ambassadeurs, *si les conditions en sont justes, humaines, et ne nous font pas rougir; mais si cette paix est honteuse, n'espérez pas que la nécessité qui nous la fera recevoir aujourd'hui, nous la fasse observer demain.* Quelques sénateurs furent indignés de l'orgueil de cette réponse; mais le sénat, ce corps où les lumières et le courage dominoient, approuva les ambassadeurs Privernates, et, conformément à ses principes, jugea que des ennemis que leurs disgraces n'avoient pas abattus, méritoient l'honneur d'être faits citoyens romains.

de la patrie portât les citoyens à rechercher le bonheur de leur république dans

Quelque magnanimité, quelque sagesse qu'eussent les Romains, leur droit des gens étoit encore bien éloigné du point de perfection où le doit porter la saine philosophie, qui n'est point distinguée de la saine politique. Bienfaisans et humains en conquérans qui étoient bien aise d'avoir des ennemis à combattre, pour avoir un prétexte d'exercer leurs forces et d'étendre leur empire, on croit voir leur ambition à travers leur modération, ou plutôt on croiroit que leur vertu n'est qu'un art pour éblouir leurs alliés, tromper leurs ennemis, et rendre leurs succès plus faciles.

C'eût été un prodige que les peuples eussent pratiqué un droit des gens plus humain, avant que la doctrine de Phocion sur l'amour de la patrie fût connue; et elle ne pouvoit point l'être avant que des philosophes eussent découvert les erreurs de nos passions, et démontré, en comparant les faits, que la politique, loin de travailler à la prospérité d'un état, en hâte la décadence et la ruine, si elle ne regarde pas l'amour de l'humanité comme une vertu supérieure qui doit régler et diriger l'amour de la patrie. Les gouvernemens monarchiques et les aristocraties, qui ne connoissent presque jamais ce que se doivent les membres d'une même société, sont encore moins disposés

le malheur de ses voisins? Faisons disparoître ces frontières, ces limites qui

---

à connoître leurs devoirs à l'égard des etrangers. Dans les démocraties, la multitude qui est souveraine, est inconstante, orgueilleuse, emportée, vindicative : que de passions doivent lui cacher la vérité et ses vrais intérêts ! Dans les autres républiques, telles que Sparte et Rome, où le partage de la puissance publique et la liberté, soumise aux lois, donnent aux citoyens mille vertus, l'amour de la patrie lui-même leur inspire communément une certaine vanité et une certaine hauteur, incapables de s'allier avec la pratique des devoirs de l'humanité envers les étrangers.

Les Grecs restèrent dans leur ignorance jusqu'au temps de Socrate, qui le premier des philosophes appliquant la philosophie à l'étude des mœurs, se crut citoyen de tous les lieux où il y a des hommes. Il publia d'immortelles vérités ; mais la Grèce, qui deux siècles auparavant auroit pu les adopter, n'étoit plus capables de les entendre. Socrate parloit de l'amour de l'humanité à des hommes qui n'avoient plus même l'amour de la patrie. La guerre du Péloponèse armoit toutes les villes de la Grèce les unes contre les autres. Déchirées par leurs dissentions domestiques, elles n'avoient plus d'autre règle de conduite que l'ambition, l'avarice, la crainte ou l'audace de leurs magistrats et des citoyens

séparent l'Attique de la Grèce, et la Grèce des provinces des Barbares; et il

---

intrigans qui les gouvernoient. Socrate eut quelques disciples qui par prudence ne prirent aucune part à l'administration des affaires publiques. Les troubles de la Grèce augmentèrent encore après que l'imprudente Lacédémone, se laissant conduire par Lysandre, eut renoncé ouvertement à ses vertus pour se livrer à l'ambition. Quels temps pour parler des devoirs mutuels des peuples, que les règnes de Philippe, d'Alexandre et de leurs ambitieux successeurs! La vérité fut étouffée en naissant, ou du moins ne sortit point des écoles que quelques philosophes tenoient à Athènes.

La Philosophie de Socrate et de Platon passa de la Grèce à Rome; mais il semble que rien n'arrive à propos dans ce monde. Si les Romains avoient conservé leurs anciennes mœurs, sans doute qu'ils auroient adopté des principes propres à s'allier avec leur modération et leur amour de la justice et de la pauvreté; mais corrompus par leur fortune, ils ne vouloient plus être que les tyrans des nations dont la vertu de leurs pères les avoit rendus les maîtres. Dans les mêmes ouvrages où Cicéron, plein du génie de Socrate et de Platon, enseignoit que tous les hommes sont frères; qu'ils doivent s'aimer, se secourir, se faire du bien; qu'il ne faut regarder la terre entière que comme une grande

me semble que ma raison s'étend, que mon esprit s'élève, que tout mon être

---

cité dont les quartiers différens ne doivent pas avoir des intérêts opposés, il se plaint qu'il n'y ait plus d'amour de la patrie ni aucune autre vertu dans Rome, et que la république soit anéantie. Nous sommes tombés, dit-il, dans un abyme immense de calamités. Tout a changé de face parmi nous, depuis que les violences que nous exerçons sur les étrangers nous ont enhardis par degrés à être injustes et cruels envers les citoyens. L'avarice, l'insolence et l'esprit de tyrannie, après avoir fait taire les lois, ont commis tant de concussions, de rapines et de brigandages sur nos alliés, que nous subsistons plutôt par l'imbécillité de nos ennemis, qui ne savent pas profiter de notre foiblesse, que par aucune sorte de vertu qui nous mette en état de nous défendre.

La philosophie de Cicéron ne devoit pas avoir un meilleur sort à Rome que celle de Socrate dans la Grèce. Tout le monde sait que les guerres civiles que produisit la licence des citoyens, firent place à la tyrannie des empereurs. Les successeurs d'Auguste, semblables à ce Critias dont il est parlé dans les entretiens de Phocion, auroient voulu ôter aux hommes jusqu'à la faculté de penser. Toute lumière fut donc éteinte dans l'étendue de la domination romaine; et au-delà de ses limites, il n'y

s'agrandit et se perfectionne. S'il est doux pour moi de voir que mes concitoyens

---

avoit que des nations sauvages, pareilles à ces sociétés naissantes dont j'ai parlé au commencement de cette remarque.

Au milieu des délateurs, des proscriptions, de la servitude la plus humiliante et de la tyrannie la plus sanguinaire, comment le Romain, qui ignoroit ce qu'il se devoit à lui-même, ce qu'il devoit à ses concitoyens et à sa patrie, auroit-il soupçonné qu'il avoit des devoirs à remplir envers les étrangers? Les maux de l'empire étoient tels, que Nerva, Trajan, Antonin et Marc-Aurèle ne purent que les suspendre pendant quelques momens, et non pas y remédier. La puissance publique étant entre les mains des soldats toujours prêts à sacrifier les empereurs à leurs caprices, on ne pouvoit pas même espérer d'être long-temps gouverné par les mêmes vices et les mêmes passions.

Le monde sembla rentrer dans sa première barbarie, en passant sous la domination des Goths, des Vandales, des Huns, des Bourguignons, des Francs, des Saxons, etc. qui après avoir long-temps vexé, déchiré et pillé les provinces romaines, les partagèrent entr'eux. Ils conservèrent dans leurs conquêtes les mœurs, les lois et le gouvernement qu'ils avoient apportés des forêts de Germanie. Il ne pouvoit y avoir aucun droit des gens pour des

veillent à ma sûreté, combien n'est-il pas plus agréable de penser que le monde entier doit travailler à mon bonheur ?

---

hommes qui trouvoient beau de vivre de pillage et de butin. Le christianisme qu'ils embrassèrent, et qui devoit les instruire de tous les devoirs de l'humanité, les laissa dans leur première ignorance, parce qu'ils se contentèrent d'en croire les dogmes sans en adopter la morale. Elle étoit en effet trop sublime pour des sauvages qui ne commençoient à perdre un peu de leur férocité, qu'en prenant quelques vices abjets et bas des vaincus.

Jamais les hommes ne furent témoins de révolutions plus subites et plus extraordinaires que celles qu'ils éprouvèrent sous le gouvernement des peuples du Nord et de la Scythie. Chaque jour il se formoit une nouvelle monarchie ; chaque jour il en périssoit une à peine formée. Quand enfin les Barbares, affoiblis par leurs guerres, commencèrent à être plus tranquilles dans leurs conquêtes, le gouvernement des fiefs né chez les Français, se répandit promptement dans toute l'Europe, c'est-à-dire, qu'on n'y vit plus que des tyrans impitoyables ou des esclaves qui les servoient. On n'avoit aucune loi politique ni civile ; on ne conservoit aucune idée, ni des conventions expresses ou présumées qui ont formé la société, ni de l'objet qu'elle doit se proposer. La force décidoit seule du droit entre des suzerains et des

Comment

Comment s'est-il pu faire que des hommes qui renoncèrent à leur indépendance,

---

vassaux qui ne formoient qu'un seul royaume, en formant cent principautés différentes. On n'avoit pour se conduire que des coutumes incertaines, auxquelles la liberté des passions et la bizarrerie des événemens ne permettoient pas de prendre une certaine consistance. Veut-on enfin se faire une idée de la morale de ces siècles barbares ? Qu'on se rappelle que la piété même prit une teinture du brigandage que le gouvernement des fiefs avoit accrédité. Les croisades furent regardées comme un acte de religion propre à honorer Dieu.

L'Europe, lasse de ses malheurs et fatiguée de ses dissentions, commença, si je puis parler ainsi, à vouloir mettre quelque méthode dans le désordre. On fit des lois absurdes et injustes, et c'étoit beaucoup que de savoir qu'il falloit avoir des lois. On soupçonna que la société avoit besoin d'une puissance législative ; mais on fut encore long-temps à refuser de lui obéir. Il falloit créer une jurisprudence, et les personnes assez instruites pour savoir lire, n'avoient pour modèles que les jurisconsultes de l'empire, dont les ouvrages, sans principes et sans ordre, sont autant de preuves de la misérable servitude où les lois étoient tombées. Les rescripts toujours arbitraires des empereurs, les sentences souvent opposés des magistrats, voilà la base de

et formèrent des sociétés, parce qu'ils sentirent le besoin qu'ils avoient les uns

---

leurs connoissances; et, comme le remarque un homme habile en cette matière, aucun de ces jurisconsultes n'avoit même songé à traiter du droit de nature et des gens.

J'abrège l'histoire honteuse de notre barbarie. L'Europe ne prit enfin une face nouvelle, que quand l'autorité et la subordination s'établirent dans les états, et que les lettres réfugiées à Constantinople passèrent en Italie après la ruine de l'empire d'Orient. On commença à lire les anciens, et par des progrès assez rapides, on se mit à portée de cultiver les sciences, qui, en éclairant l'esprit, préparent le cœur à aimer l'ordre, les lois et la morale; mais si l'intérieur des états étoit déjà plus policé, on sait l'indigne politique qu'ils pratiquèrent les uns à l'égard des autres. La lecture de Platon et de Cicéron devoit mettre nos pères sur le chemin de la vérité; mais les préjugés étoient trop anciens et trop répandus pour être dissipés en un moment. Loin de rougir de la perfidie, on se faisoit un honneur d'être sans foi. L'ambition aveugle se croyoit tout permis. On raisonnoit déjà, et on croyoit encore que le droit des gens, fondé sur des conventions arbitraires, n'étoit pas distingué de l'usage reçu et pratiqué entre les peuples civilisés, et qu'en obéissant à cet usage, on ne se rend jamais

des autres, n'aient pas vu que les sociétés ont les mêmes besoins de s'aider, de se secourir, de s'aimer, et n'en aient pas conclu sur le champ qu'elles devoient observer entr'elles les mêmes règles d'or-

---

criminel. A la honte de la raison humaine, on raisonna d'après les faits pour juger de ce qui est permis ou défendu, et on ne s'avisa que tard de soumettre ces faits à l'examen de la raison.

Les principes du droit naturel sont simples, clairs et évidens; et il y a long-temps que la philosophie, qui, à de certains égards, a fait de si grands progrès, devroit ne nous rien laisser à désirer sur la nature des devoirs réciproques des sociétés. Quelques auteurs, qui ont traité cette matière, bien loin de chercher la vérité, n'ont voulu que la déguiser. Les uns n'ont osé croire que la politique des puissances de l'Europe fût injuste; les autres n'ont osé le dire. Des écrits faits pour nous instruire n'ont servi qu'à perpétuer notre ignorance et nos préjugés. Pendant qu'on ignore les lois par lesquelles la nature lie tous les hommes; pendant qu'on ne cherche qu'à établit un droit des nations favorable à l'ambition, à l'avarice et à la force, peut-on être disposé à penser avec Socrate, Platon, Phocion et Cicéron, que l'amour de la patrie, subordonné à l'amour de l'humanité, doit le prendre pour son guide, ou on s'expose à produire de grands malheurs ?

H 2

dre, d'union et de bienveillance que les citoyens d'une même bourgade ont entr'eux ? Que la raison est lente à profiter des lumières de l'expérience, et à secouer le joug de l'habitude, des préjugés et des passions ! Excusons nos premières républiques de n'avoir connu pendant long-temps d'autre droit que celui de la force. Sans m'arrêter, Aristias, à vous peindre les mœurs de ces Grecs farouches, avides de pillage, et dont les capitaines étoient reçus comme des dieux dans leurs peuplades, quand ils y revenoient chargés de butin, et suivis des esclaves qu'ils avoient faits sur les terres de leurs voisins, il est certain qu'ils aimoient leur patrie. Ils vouloient sans doute la rendre riche et florissante au-dedans, et redoutable au-dehors. Mais cet amour aveugle de la patrie, quel bien leur procuroit-il ? Il ne donna qu'une bravoure plus féroce à des hommes qui n'avoient aucunes des vertus qui honorent des êtres raisonnables. Il les porta à des entreprises injustes et violentes. Ces triomphes cruels, dont le vainqueur avoit la stupidité de s'applaudir, ne lui annonçoient que la haine et la vengeance de ses voisins, et des malheurs pour l'avenir. En effet, le doux nom de paix fut ignoré pendant

long-temps dans la Grèce. On ne vit de toutes parts que des peuples errans et fugitifs, qui, après avoir été chassés de leurs maisons, y revinrent égorger les conquérans ; chaque jour une nouvelle révolution faisoit périr quelque bourgade de nos pères.

Ce n'est que lassés et vaincus par leurs malheurs, qu'ils ouvrirent enfin les yeux. Chacune de nos républiques, toujours incertaine de recueillir dans ses champs les fruits que le citoyen y avoit cultivés, et toujours à la veille d'être subjuguée et asservie, soupçonna que ses haines, ses jalousies, sa barbarie, pourroient bien ne lui être pas aussi avantageuse qu'elle le croyoit, et comprit qu'il n'y a point d'état qui n'ait besoin de l'amitié de ses voisins. Nous commençâmes alors à faire des traités et des alliances. A mesure que nous aprîmes à distinguer un voisin d'un ennemi, la Grèce se poliça, les soupçons et les haines s'éteignirent ; on rechercha les devoirs que la nature impose aux sociétés. Le droit des nations n'est plus inconnu ; déjà on en découvre quelques lois ; et l'amour de la patrie, dirigé par quelques principes, et uni à quelques vertus, commença à produire quelque bien.

Amphyction lia par une ligue plusieurs

de nos villes, mais ce n'étoit encore là qu'une ébauche bien imparfaite du bonheur des Grecs. C'est Lycurgue, dont on ne peut jamais assez admirer la sagesse et les lumières, qui le premier des hommes comprit combien il importe à un état, qui veut se mettre à l'abri des insultes de ses voisins, de suivre à leur égard les lois de cette alliance éternelle que la nature établit entre tous les hommes. Il voulut que l'amour de la patrie, jusqu'alors injuste, féroce et ambitieux, fût épuré dans Lacédémone par l'amour de l'humanité. Sa république bienfaisante ne se servant plus de ses forces que pour protéger la foiblesse, et défendre les droits de la justice, mérita en peu de temps, l'estime, l'amitié et le respect de toute la Grèce, à qui ses sentimens donnèrent un goût nouveau pour la vertu.

Les ennemis de Sparte cessèrent de la haïr, et recherchèrent son alliance. Ses alliés dont la reconnoissance n'étoit altérée par aucune crainte, ni même par aucun soupçon, devinrent les appuis et les garans de son repos et de sa sûreté. Les Spartiates, en faisant leur bonheur, firent celui de tous les Grecs, Corinthiens, Thébains, Achéens, Athéniens, ect. nous ne regardions tous comme notre patrie que le coin de terre où nous étions nés; mais bientôt

réunis par une bienveillance générale, la Grèce devint notre patrie commune; et nos villes, qui n'avoient senti que leur foiblesse et des alarmes au milieu de leurs divisions, formèrent une république florissante, et capable de triompher de toutes les forces de l'Asie.

O mon cher Aristias! pourquoi nous croyons-nous étrangers hors des murailles de nos villes? Pourquoi ces rivalités, ces haines, ces guerres cruelles? La nature avare n'a-t-elle departi aux hommes qu'une foible portion de bonheur qu'il faille conquérir les armes à la main? Nous n'avons tous qu'à connoître nos vrais intérêts pour être tous heureux.

S'il est sage à un simple citoyen; poursuivit Phocion, de se concilier l'estime et l'amitié de ses compatriotes, n'est-il pas plus nécessaire encore à un état d'inspirer les mêmes sentimens à ses voisins? Le citoyen peut, à la rigueur, se passer d'amis, et ne pas craindre des ennemis, puisqu'il est sous la protection des lois, et que le magistrat est toujours à portée d'aller à son secours. En est-il de même d'une république? Tout ce que les passions produisent chaque jour d'absurdités, d'injustices et des violences entre les différens peuples, ne prou-

ve-t-il pas combien le droit des nations est une sauve-garde peu sûre pour chaque société en particulier ? L'histoire n'est pleine que de révolutions aussi subites que bizarres. Le peuple le plus sage et le mieux gouverné, a encore des momens de langueur, de foiblesse, de distraction et d'erreur; la ville la plus méprisable, et qu'on redoute le moins, peut produire par hasard un Epaminondas, prendre un nouveau génie, et se rendre redoutable ; la politique, en un mot, ne peut jamais prévoir tous les caprices de la fortune, ni tous les dangers dont elle est menacée. Quelque puissant que soit un état, cette idée des écueils dont il est entouré ne doit-elle pas l'effrayer, et lui apprendre qu'il ne peut jouir d'une prospérité constante, ni même se soutenir long-temps, s'il ne travaille par sa justice, sa modération et sa bienfaisance, à se faire des alliés fidelles et zélés?

Vous voudriez, Aristias, acquérir à votre ami l'amitié du monde entier. S'il lui manque quelque vertu, vous voudriez pouvoir la lui donner. Comment croiriez-vous donc qu'un citoyen aime sa patrie, quand il flatte et caresse ses vices, et ne cherche qu'à la rendre incommode, suspecte et odieuse à ses voisins ? Si votre

ami vous consultoit sur les moyens de mériter de la considération dans Athènes, et de gagner les suffrages du peuple dans les élections, lui conseilleriez-vous de paroître un homme sans foi, d'oublier ses engagemens, d'user en toute occasion de son droit avec rigueur, d'être insolent et dédaigneux, et de tendre des pièges à toutes les personnes avec lesquelles il traite? Pourquoi donc nos sublimes politiques conseillent-ils à la république d'avoir à l'égard des étrangers la même conduite que vous blâmeriez dans votre ami? Se fait-on des amis par des injustices et des injures? Les républiques n'ont-elles pas la même manière de voir, de sentir et de juger que les citoyens?

Sans doute, Phocion, lui dit Aristias, ce seroit un blasphème de penser que les dieux aient mis la raison humaine en contradiction avec elle-même; qu'elle pût conseiller, sous le nom de politique, ce qu'elle défendroit sous celui de morale. Sans doute que le faux amour de la patrie a perdu bien des états, en ne consultant pas l'amour de l'humanité. Cependant continua-t-il, en laissant voir la crainte qu'il avoit de se tromper, seroit-ce trahir ma patrie, si, entourée des voisins ambitieux, inquiets et sans foi, je lui conseillois de se

servir pour sa défense des mêmes armes dont elle est attaquée ? La modération, la justice et la bienfaisance seront les dupes de l'ambition et de la fraude. D'ailleurs, si je suis né dans une république qui ne possède qu'un médiocre territoire, et qui ne peut armer que peu de bras pour sa défense, ne serois-je pas imprudent de vouloir la retenir dans sa première médiocrité, tandis que ses voisins ne travaillent qu'à augmenter leurs possessions et leur fortune ? Je dois redouter ces forces accumulées ; et il me semble que ce n'est qu'en s'agrandissant elle-même, que ma patrie peut prévenir les dangers que je prévois.

Non, mon cher Aristias, lui répliqua vivement Phocion, si mon ennemi m'attaque avec de mauvaises armes, je me garderai bien de quitter les miennes. Quand après la guerre médique, nos orateurs crurent que c'étoit trahir l'honneur et la fortune d'Athènes, que d'abandonner encore à Lacédémone le commandement des armées, et qu'il falloit contraindre nos alliés à être nos esclaves, puisque la mer étoit couverte de nos vaisseaux : supposons que les Spartiates, au lieu de se servir, à notre exemple de la ruse et de la force, n'eussent employé, pour conserver l'empire d

la Grèce, que les mêmes vertus par lesquelles ils l'avoient autrefois acquis, croirez-vous, mon cher Aristias, que cette politique leur eût été moins avantageuse que la nôtre qu'ils adoptèrent ? Si on n'avoit pas alors commencé à s'appercevoir de la mauvaise foi de Sparte, et à redouter son ambition, elle nous auroit aisément réduits, en nous débauchant des alliés que nous irritions contre nous par la dureté de notre conduite. C'est parce que cette république avoit abandonné ses armes pour se défendre avec les nôtres, que les Grecs, incertains et sans règle, tantôt se jetèrent dans ses intérêts, et tantôt embrassèrent notre défense. De là des disgraces égales et des succès infructueux pendant près de trente ans. Ce n'étoit point une fortune aveugle et capricieuse dont il falloit se plaindre, c'est à nos vices seuls que nous devions nous en prendre. Lacédémone triompha enfin, mais ce ne fut point par l'ascendant de son gouvernement sur le nôtre ; nous l'aurions de même accablée, malgré notre affoiblissement, si les hasards qui se déclarèrent pour elle s'étoient déclarés pour nous.

Après nous avoir humiliés, elle éprouva un sort pareil au nôtre. Quelle en fut la

cause ? Cette même politique injuste et frauduleuse, avec laquelle elle avoit eu tant de peine à nous asservir. En reprenant leur ancienne vertu, les Spartiates auroient étouffé promptement l'esprit de discorde et d'ambition que nos querelles avoient fait naître, et recouvré sans peine leur premier empire. En opposant la fraude à la fraude, l'injustice à l'injustice, la force à la force, ils multiplièrent leurs ennemis, et n'eurent plus de règle ni de principe pour se conduire. Si l'ambition et l'injustice pouvoient se cacher sous le voile de la vertu, et me dérober leurs manœuvres; je les craindrois; mais les dieux ne le permettent pas : elles se trahissent toujours elles-mêmes; et dès que je les apperçois; leur art devient inutile. Si mon ennemi est foible, qu'ai-je à craindre ? S'il est puissant, en renonçant à ma modération, dois-je être assez mal habile pour lui fournir un prétexte de m'asservir ? Qu'ai-je à craindre de cette politique artificieuse qui ne veut que tromper, si je sais attendre patiemment qu'elle ait épuisé ses ruses et ses fraudes, et la réduire à me donner des signes certains de sa bonne foi, avant que de traiter avec elle ?

Si votre voisin acquiert une ville ou une

province, acquérez une nouvelle vertu, et vous serez plus puissant que lui. Que nous importeroit que Philippe n'eût vaincu, ni l'Illerie, ni la Péonie, si nous n'étions pas corrompus ? Seroit-il moins redoutable pour nous, s'il n'avoit pas reculé les frontières de la Macédoine ? Pourquoi, mon cher Aristias, nous effrayer de l'agrandissement d'un de nos voisins ? S'il asservit un peuple assez lâche pour ne pas défendre avec vigueur son indépendance, quel sera le fruit de cette brillante conquête ? Des poltrons seront-ils plus braves pour servir leur nouveau maître, qu'ils ne l'ont été pour conserver leur liberté ? Il subjuguera, direz-vous, une nation courageuse. Mais plus il aura de peine à la vaincre, plus il se défiera de son obéissance et de sa fidélité. Pour ne pas craindre ces vaincus indociles, il faudra les humilier, les rendre timides, et se priver, en un mot, des forces qu'on avoit espéré de joindre à celles qu'on possédoit déjà. Cyrus, dit-on, lassé des révoltes fréquentes des Lydiens, leur ordonna de porter des manteaux et de chausser des brodequins ; il leur donna des fêtes, et les amollit par l'usage des voluptés. La sublime politique ! Eh ! grands dieux ! que Cyrus ne laissoit-il les Ly-

diens en repos ! Pourquoi acheter à grands frais, par la guerre, des sujets toujours inutiles et souvent dangereux, tandis que sans peine, sans inquiétude, sans verser des torrens de sang, la bonne foi, la justice et la bienfaisance vous acquerront des alliés et des amis toujours prêts à se sacrifier à vos intérêts ?

Que la politique bienfaisante de Lycurgue nous serve de modèle. Si nous aimons notre patrie ; cherchons à lui faire des alliés, et non pas des sujets. Je crois, mon cher Aristias, vous l'avoir dit il y a quelques jours : l'ordre que l'Auteur de la nature a établi dans les choses humaines, ne permettra jamais que la fraude, l'injustice et la violence, qui ne sont entourées que d'ennemis ou d'esclaves, servent de fondement solide à la puissance d'un état. Rappelez-vous ce que nous avons dit. Citez-moi un peuple qui ne se soit pas affoibli ; et enfin ruiné par ses conquêtes. Quelle est la nation que les dépouilles et l'abaissement des vaincus n'aient pas corrompue ? Babyloniens, Assyriens, Mèdes, Perses, successivement vaincus les uns par les autres, qu'est-il résulté de tant d'ambition, de tant de guerres, de tant de travaux, de tant de victoires ? Une mo-

narchie maîtresse de l'Asie, et qui n'a pu, avec des millions de soldats, asservir ni Athènes, ni Lacédémone, deux petites villes qui n'avoient que de la vertu.

Les grandes puissances qui, en nous effrayant, excitent notre jalousie, sont destinées à succomber sous leur propre poids. C'est que la vigilance et les lumières des hommes sont trop bornées, leurs passions trop fortes et leurs vertus trop fragiles pour qu'une grande province puisse être sagement gouvernée (1). Plus

---

(1) *Nous ne voyons*, dit Aristote, Polit. L. 7, C. 4, *aucune ville bien policée qui renferme un très-grand nombre de Citoyens; et notre raison nous fait voir aisément les causes de ce que l'expérience met tous les jours sous nos yeux. La bonne police n'est que l'ordre; et comment une grande multitude en seroit-elle susceptible, puisque, dans ce nombre, il y a toujours beaucoup de citoyens tentés de désobéir à la loi, et que leur grand nombre facilite l'impunité. Il n'y a qu'un Dieu seul, dont la toute-puissance gouverne l'univers, qui puisse maintenir le bon ordre dans une grande cité.*

Quantà autèm multitudo sufficiens sit, non aliter rectè dicitur quàm agrorum, vicinarumque civitatum collatione. Ager quidem tantus sit, ut tot moderatis hominibus sufficiat, neque majori opus. Tot verò esse

la machine du gouvernement est étendue, moins les mouvemens en seront

---

debent (cives) ut injuriantes vicinos possint depellere, et iisdem injuriam patientibus auxiliari. Quinquies mille et quadraginta sint ob commoditatem numeri hujus agricolæ, quique pro finibus depugnen. Plat. de leg. L. 5.

La doctrine des anciens sur cette matière est uniforme. Ils faisoient peu de cas de ce que nous appelons les grandes puissances. Aujourd'hui de grandes provinces ont moins de force que n'en avoient autrefois plusieurs républiques de la Grèce. Il n'étoit pas rare de trouver dans un territoire d'une médiocre étendue, trente ou quarante mille citoyens; et les maîtres de ce territoire, grâces à la forme de leur gouvernement et de leur police, avoient, pour se défendre, une armée de trente ou quarante mille hommes.

Combien de royaumes considérables ne sont pas en état d'avoir aujourd'hui de pareilles armées? La police des anciens Grecs, qui ne bornoit point l'emploi des citoyens à une seule fonction; leur frugalité, la simplicité de leurs mœurs, et leurs fortunes domestiques moins disproportionnées entr'elles que les nôtres, multiplioient les forces, l'industrie et le courage, sans multiplier les bras. En est-il de même chez les peuples modernes? Non, sans doute, et c'est ce qui les rend si foibles. Si

prompts, rapides, exacts et réguliers. Il est d'autant plus difficile de réprimer dans un grand empire les passions qui portent à la révolte, ou qui avilissent l'ame, que les magistrats y sont exposés de leur côté à des tentations trop fortes ou trop fréquentes pour la foiblesse humaine. Il me semble que dans nos villes de la Grèce je pourrois ne manquer à aucun des devoirs de la magistrature; mais je comprends que si je gouvernois une satrapie de Perse, il faudroit me contenter de désirer le bien sans pouvoir le faire. Tous les ressorts du gouvernement doivent se détendre dans un grand état; toutes les lois y sont nécessairement méprisées ou négligées. Tandis que tout peut être nerf, force et action dans une petite république, un grand empire paroît frappé de paralysie; et voilà pourquoi une poignée de Perses a conquis l'Asie sur les Mèdes. Voilà la cause des disgraces de Xerxès; voilà pourquoi nos pères ont fait trembler ses successeurs jusques dans leur capitale.

---

je voulois suivre cette idée, et faire valoir par quelles raisons un état, qui a aujourd'hui dix millions de sujets, ne peut avoir qu'une armée de cinquante mille hommes, et pourquoi cette armée doit être une armée de mercenaires, il me faudroit faire un livre fort étendu.

Mon cher Aristias, poursuivit Phocion, j'ai tâché de ramener à des principes fixes et certains cette science qu'on nomme politique, et dont les sophistes nous avoient donné une idée bien fausse. Ils la regardent comme l'esclave ou l'instrument de nos passions; de là l'incertitude et l'instabilité de ses maximes; de là ses erreurs et les révolutions qui en sont le fruit. Pour moi, je fais de la politique le ministre de notre raison, et j'en vois résulter le bonheur des sociétés.

Je n'aurois rien à ajouter aux principes généraux que je vous ai développés, si tous les hommes étoient capables de connoître et d'aimer la vérité. Mais c'est une espérance à laquelle il seroit insensé de se livrer. Quelque part qu'on jette les yeux, on ne voit et on ne verra éternellement qu'erreurs et que vices. Ce n'est pas le bonheur auquel la nature nous destine que les hommes veulent connoître, ils voudroient qu'on leur apprît à être heureux selon leurs goûts et leurs préjugés. Puisque la raison, depuis la naissance du monde, réclame inutilement ses droits contre les passions, attendons-nous, Aristias, qu'elle ne sera pas plus heureuse dans la suite, et que la jalousie, la haine et l'ambition qui ont déjà perdu tant de peuples, de républiques et d'empires, exerceront en-

core leur aveugle fureur sur les nations.

Au milieu de cet esprit de brigandage dont la terre est infectée, et que rien ne peut extirper; au milieu des dangers dont tous les peuples sont menacés, il ne suffit donc point à une république de n'avoir rien à craindre de ses propres passions. Il faut qu'elle se défie de celles des étrangers, et soit en état de les contenir et de les réprimer. La justice, la bonne foi, la modération et la bienfaisance qu'inspire l'amour de l'humanité, sont propres, ainsi que vous l'avez vu, à concilier l'estime et l'affection des étrangers, et par conséquent à servir de rempart contre leurs passions. Mais ce rempart, Aristias, n'est pas impénétrable à la méchanceté des hommes. Attendez-vous à voir les passions s'égarer dans leur ivresse jusqu'à mépriser et haïr les vertus. Réprimez-les alors par la crainte, c'est-à-dire, que la politique vous fait une loi de ne cultiver la paix qu'en étant toujours prêt à faire heureusement la guerre.

Je sais qu'un peuple tempérant qui aime le travail et la gloire, et craint les dieux, aura nécessairement du courage dans les combats, de la patience dans les fatigues et de la fermeté dans les revers. Dans chaque occasion, il prendra sans effort la vertu

qui lui sera la plus utile. Sans doute que toutes ses forces se réuniront dans le danger, et qu'une même volonté fera agir de concert tous les bras. Mais faites attention, Aristias, que les qualités d'emprunt, si je puis parler ainsi, avec lesquelles on n'est pas familiarisé par un usage journalier, n'ont presqu'aucun pouvoir. Si la paix même n'offre pas dans une république l'image de la guerre ; si les esprits ne sont pas accoutumés avec l'idée des périls ; si les citoyens ne sont préparés par leur éducation à être soldats, craignez que la vue du danger et leur inexpérience ne les consternent. La crainte est une passion des plus naturelles au cœur humain, et des plus dangereuses. Empêchez que l'ame n'y soit ouverte ; quand la crainte engourdit les sens et trouble la raison, il n'est plus temps d'y remédier.

Que notre république soit donc militaire ; que tout citoyen soit destiné à défendre sa patrie ; que chaque jour il soit exercé à manier ses armes, que dans la ville il contracte l'habitude de la discipline nécessaire dans un camp : non-seulement vous formerez par cette politique des soldats invincibles, mais vous donnerez encore une nouvelle force aux lois et aux

vertus civiles (1). Vous empêcherez que les douceurs et les occupations de la paix

---

(1) *Omnes quoque choreæ ita ut bene geratur bellum, celebrandæ sunt, atque omnis dexteritas, facilitas, promptitudo ejusdem rei causa comparanda. Ob eamdem causam consuescere debemus à cibo et potu abstinere, frigus æstivumque et cubilis duritiam pati, et imprimis capitis pedumque virtutem alienis tegmentis non corrumpere.* Plat. de leg. L. 12. On voit combien les exercices que Platon prescrit aux citoyens, et les habitudes qu'il veut leur faire contracter, sont propres à faire aimer la tempérance et le travail. Qui veut former d'excellens soldats fait nécessairement d'excellens citoyens. Lycurgue avoit prescrit aux Spartiates tout ce qu'on trouve dans le passage de Platon qu'on vient de lire, et les Spartiates obéissoient fidellement à ces institutions. Le temps de guerre étoit pour eux, dit Plutarque, un temps de délassement. Qu'on voie tout ce que les Grecs et les Romains, dans leur beau temps, faisoient pour se préparer des armées invincibles. Ces peuples ne se contentoient pas que leurs soldats fussent meilleurs que ceux de leurs voisins ou de leurs ennemis, ils vouloient les rendre aussi bons qu'ils doivent et qu'ils peuvent l'être. Je crois qu'il ne seroit pas impossible de prouver que tout état où chaque citoyen n'est pas destiné à défendre sa patrie comme soldat, ne peut jamais avoir une

n'amollissent et ne corrompent insensiblement les mœurs : car si les vertus civiles, la tempérance, l'amour du travail et de la gloire préparent aux vertus militaires, celles-ci leur servent à leur tour d'appui.

Depuis que notre gouvernement, pour favoriser la paresse et la lâcheté, a permis de séparer les fonctions civiles des militaires, nous n'avons ni citoyens ni soldats. Des hommes qui croyoient n'avoir plus besoin de courage, ne tardèrent pas à ne s'occuper que de plaisirs ou d'intrigues. Leur caractère ne conserva ni force ni foiblesse, et leur voix est cependant comptée dans le sénat et la place publique. De là sont nés tous ces décrets qui nous couvriront d'un opprobre éternel, et une certaine mollesse dans l'esprit national, qui ne permet aucun retour vers le bien. Nos armées ne furent composées que de la lie de la république.

---

excellente discipline militaire. M. le maréchal de Saxe le pensoit ; voyez ses *Rêveries*, ouvrage d'un grand capitaine, qui avoit médité sur la gnerre en philosophe. S'il y a dans un état des hommes bornés aux seules fonctions civiles, ils amolliront nécessairement les mœurs publiques, et la mollesse des mœurs relâchera certainement les ressorts du gouvernement militaire.

Nos soldats comparèrent leur sort avec celui des citoyens riches, oisifs et voluptueux qui vivoient dans leurs maisons. Ils portèrent les armes avec dégoût; la guerre leur parut le dernier des métiers, et ils ne la font depuis que dans l'espérance de piller et de jouir un jour du fruit de leurs rapines. Comment seroit-il possible de former une pareille milice à cette discipline austère et régulière, sans laquelle le courage même seroit inutile? Comment parviendrez-vous à donner à ces soldats avares et mercenaires les sentimens de générosité que doivent avoir les défenseurs de la patrie?

Que nos riches citoyens sont insensés de confier à d'autres qu'à eux-mêmes la garde de la république, et de ne pas prévoir qu'ils s'exposent à perdre cette liberté, ces richesses, cette oisiveté, ces plaisirs dont ils sont si jaloux! Chaque jour notre avilissement augmente avec notre corruption. Ou nous serons enfin vaincus par nos ennemis, ou nous nous détruirons de nos propres mains. Il ne faut pas se flatter qu'il règne pendant longtemps un certain accord entre les riches qui ne contribuent qu'avec chagrin aux frais de la guerre, et les pauvres qui la font en murmurant aux

dépens de leur sang. Ils se méprisent déjà secrétement ; et dès que la mésintelligence aura éclaté entr'eux, leur haine sera irréconciable. Si ceux-ci triomphent, ils opprimeront leur patrie, et lui donneront un tyran pour se faire un protecteur qui les enrichisse et les venge. Si les autres, par un hasard difficile à prévoir, acquièrent l'empire sans se diviser, ils régneront en tremblant : et pour se délivrer d'une crainte importune, ne voudront avoir qu'une milice mercenaire, toujours redoutable à des citoyens oisifs, et cependant incapable de servir de rempart à la république contre des ennemis courageux et disciplinés (1).

(1) Quoiqu'Athènes n'ait éprouvé ni l'un ni l'autre inconvénient que Phocion redoutoit, sa crainte n'en étoit pas moins bien fondée. Les Athéniens n'y échappèrent, que parce qu'ils tombèrent peu de temps après sous la puissance de Philippe, à qui ils avoient imprudemment déclaré la guerre. Il est certain que ce sont des différends pareils à ceux dont parle Phocion entre les citoyens riches et les citoyens pauvres, qui ont toujours contribué à ruiner la liberté dans les républiques, ou qui les ont assujetties à leurs ennemis. Tout état où le citoyen ne veut pas prendre la peine d'être soldat,

On

On nous parle souvent de Carthage, dont les citoyens ne sont occupés que de leur commerce et de leurs richesses, tandis que des soldats achetés à prix d'argent lui ont acquis, et lui conservent l'empire de l'Afrique. Mais cet exemple ne me rassure pas. Si cette république, mon cher Aristias, m'étaloit ses richesses, son pouvoir, ses armées, ses vaisseaux, comme Crésus fit voir autrefois à Solon les richesses de son trésor, pour lui prouver qu'il étoit l'homme de l'univers le plus heureux, je répondrois aux Carthaginois : j'ai vu une petite république qui ne couvre point la mer de ses vaisseaux, qui aime sa pauvreté, qui n'a point de sujets, dont tous les citoyens sont soldats, et je crois son bonheur mieux affermi que le vôtre. s'ils s'indignoient de ma liberté, pourquoi, leur dirois-je, voulez-vous que j'estime une prospérité que mille accidens doivent déranger, et qui ne tient qu'à des circonstances qui ne peuvent subsister ? Solon vouloit attendre que Crésus fût mort pour juger de son bonheur.

---

doit enfin être gouverné par des soldats, ou par ceux qui ont l'art de se rendre les maîtres des armées.

Sans me laisser éblouir par la puissance des Carthaginois, j'attendrai de même, pour juger de leur prospérité, de voir comment ils résisteront aux entreprises de leurs propres armées, si elles ont assez de courage pour se mutiner et se révolter (1). J'attendrai qu'ils aient affaire à un ennemi brave, pauvre, et exercé à la guerre. Si, comme Crésus, ils trouvent un Cyrus, s'ils deviennent les esclaves d'un de leurs généraux, convenez, Aristias, que les politiques, qui admirent aujourd'hui la sagesse et la

(1) On sait en effet que les armées de Carthage se révoltèrent plusieurs fois. Des mercenaires sont avares, et on les satisfaisoit avec de l'argent; s'ils eussent eu un chef ambitieux, ils auroient détruit la république. Ce que Phocion ajoute sur la ruine des Carthaginois est une vraie prédiction, et on pourroit à son exemple tirer l'horoscope des états commerçans. Aujourd'hui toutes les puissances de l'Europe sont devenues commerçantes, et c'est parce que ce vice de leur politique est général, qu'aucune d'elles n'en sent les inconvéniens relativement à ses ennemis; elles combattent à armes égales; mais s'il se formoit une république romaine, quel seroit le sort des états commerçans?

prospérité des Carthaginois, seront obligés de changer de langage.

Si cette république a acquis de grandes provinces, apparemment que les vaincus étoient encore moins braves et moins disciplinés que ses mercenaires. Si elle domine sur ses voisins, sans doute qu'elle a commencé par leur communiquer ses vices. Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats ait la supériorité. Mais n'en concluez pas, Aristias, qu'il se gouverne sagement ; il est perdu, si un de ses voisins se corrige de quelqu'un de ses défauts. Misérable république qui ne réussit et ne se soutient que par l'imbécilité et la corruption de ses voisins et de ses ennemis ! Ce défaut de Carthage a été le défaut de presque tous les états. Au lieu de ne consulter que les besoins essentiels de la société, et de ne chercher que ce qui doit la rendre heureuse dans toutes les circonstances et dans tous les temps, l'imprudente politique se laisse séduire par des succès passagers. Elle ne s'est presque jamais fait de fausses règles ; et de là ces révolutions dont tant de peuples ont été et seront encore les victimes. Oui, Aristias, je prédis d'avance la chute des Carthaginois ; je la vois, car il y aura

t-il, dissipez tous mes doutes; apprenez-moi pourquoi je me trompe, quand il me semble que c'est notre pauvreté qui nous met dans l'impuissance d'avoir une flotte et de soudoyer une armée.

Mon cher Aristias, lui répondit Phocion, ces belles maximes inventées par l'avarice, et que nos Athéniens répètent aujourd'hui par habitude, vous ne les auriez pas entendues quand nos pères vainquirent les Perses à Marathon et à Salamine. Regardant alors la tempérance, l'amour de la gloire et du travail, le courage et la discipline comme le nerf de la guerre et de la paix, ils méprisoient l'argent, et il leur fut inutile. Ils étoient pauvres, et ils eurent une flotte nombreuse pour combattre Xerxès; ils la contruisirent de la charpente de leurs maisons; ils ne payoient point leurs soldats citoyens, et ils eurent une nombreuse armée de héros.

Non, Aristias, ce n'est point notre pauvreté qui nous empêche aujourd'hui d'avoir une flotte et une armée. N'en accusez au contraire que nos richesses, qui, en s'augmentant, ont inspiré à une partie des citoyens cette avarice basse et sordide qui n'ose jouir, et livré le reste à la volupté, qui ne sacrifia jamais son luxe et ses plaisirs aux besoins de la

république. Les ressources de la vertu sont infinies ; plus on les emploie, plus elles se multiplient. Quelqu'immenses que soient les richesses, elles s'épuisent. L'amour de la gloire produit des prodiges, parce qu'il remue de grandes ames ; l'amour de l'argent ne produit rien que de bas, parce qu'il ne frappe que des ames basses. Si l'argent est aussi puissant que le disent les Athéniens, que n'achetons-nous un Miltiade, un Aristide, un Thémistocle, des magistrats, des citoyens et des héros ?

Quand Athènes, sous la régence de Périclès, se fut enrichie des dépouilles des vanités et des tributs levés sur nos alliés, il y eut un instant où la république parut avoir acquis un nouveau degré de puissance et de force. Nos nouvelles richesses n'ayant pas encore eu le temps de détruire nos anciennes mœurs, nous les employâmes généreusement à construire des vaisseaux, et acheter l'amitié de quelques peuples qui commençoient à la vendre, et nous parûmes les arbitres de la Grèce. Nos magistrats, trompés par cette apparence de prospérité, crurent sans doute que les mêmes vertus qui honoroient notre pauvreté, et que notre pauvreté seule soutenoit, se-

roient encore les économes et les dispensatrices de nos richesses. Ils pensèrent donc que la république ne pourroit jamais être trop riche ; erreur grossière ! L'or et l'argent en nous rendant avares, éteignirent bientôt le sentiment de l'honneur et de la générosité, et nous livrèrent à tous les vices, en nous faisant aimer le luxe. L'argent devient alors le nerf de la guerre et de la paix, parce que les Athéniens vendirent à la patrie les services qu'elle recevoit autrefois sans salaire. A quoi nous servirent alors nos richesses dangereuses ? Plus nous en acquérions, plus nos mœurs se dépravoient. Nous avions beau nous enrichir, notre cupidité étoit toujours plus grande que notre fortune. Plus appauvris par nos besoins, qu'enrichis par nos rapines et nos injustices, la république fut pauvre, et éprouva tous les inconvéniens de la pauvreté, parce que ses citoyens avoient tous les vices de la richesse.

Faites rougir de leur absurdité ces politiques insensés, qui, pour rendre quelque vigueur à la république expirante, voudroient y attirer tout l'or et tout l'argent du monde entier (1). Les aveugles !

(1) Me permettra-t-on de placer ici quelques

treprennent de rassasier à force d'argent des passions insatiables ! Nos pères avec

---

réflexions sur le commerce que les nations modernes regardent comme le nerf de l'état ? Si je me trompe, je souhaite que quelqu'écrivain éclairé sur cette matière à la mode, daigne me faire connoître mes erreurs.

Phocion vient de dire, en parlant de l'empire que les Carthaginois avoient acquis : *Entre des peuples également vicieux, je ne suis pas étonné que celui qui peut acheter des soldats ait la supériorité.* Je dirai de même : Je ne suis pas étonné qu'entre les peuples de l'Europe, qui ont tous également abandonné les bons principes de politique, le commerce qui produit de l'argent mette en état d'avoir et d'entretenir des armées plus nombreuses. Mais je demanderai si ces soldats, qui ne peuvent être que des mercenaires ramassés dans la lie du peuple, ou arrachés par force à d'autres professions, sont capables d'avoir le courage et la discipline des anciens. Il faudroit un miracle pour que ces mercenaires supportassent les travaux et affrontassent les dangers de la guerre avec la même patience et le même courage que ces citoyens de la Grèce et de Rome, qui naissoient soldats, et qui combattoient pour défendre leurs foyers. Je prie de remarquer en second lieu qu'un état qui a des armées mercenaires doit être riche ; d'où je conclus qu'il ne

dix talens étoient riches, avec deux mille nous sommes pauvres; donnez-nous-en

---

peut point avoir une bonne discipline militaire, parce qu'on ne peut être riche sans avoir les mœurs que donnent les richesses, et que ces mœurs sont diamétralement opposées à celles qu'exige la guerre. Je sais bien que le luxe n'amollit pas les soldats et les officiers subalternes; mais il amollit les chefs, et relâche nécessairement la vigueur de la discipline et du commandement, et les passions des autres en profitent pour se mettre, s'il se peut, à leur aise.

Si mes réflexions sont vraies, peut-on croire que les peuples qui ont pourvu à leur sûreté d'une autre manière que les Grecs et les Romains, se conduisent avec prudence? On me répondra que tous les états gouvernant aujourd'hui leurs milices de la même façon, il n'en résulte aucun inconvénient pour chaque puissance en particulier, et que par conséquent l'essentiel est d'avoir beaucoup d'argent, pour avoir des armées supérieures à celles de ses ennemis. Il me semble que c'est ne pas bien raisonner; car les fautes de mes voisins ne justifient pas les miennes. J'avois toujours ouï dire que la politique est la science de faire le plus grand bien de la société, et non pas de copier les erreurs des autres; et qu'en s'occupant du moment présent, elle doit embrasser l'avenir, et se mettre en état de ne le pas craindre. Il peut se former dans mon

encore deux mille, et nous nous croirons encore plus pauvres que nous ne le sommes

---

voisinage une république romaine, c'est-à-dire, une puissance qui se comporte par les bons principes ; et comment mes soldats mercenaires et foiblement disciplinés, mettront-ils alors ma patrie à l'abri de toute insulte ? Les Carthaginois pensoient qu'il n'arriveroit aucun changement dans leur situation respective avec leurs voisins ; ils se sont trompés, pourquoi ne me tromperois-je pas en pensant comme eux ?

Ce sont nos passions, et non pas notre raison, ainsi que le dit Phocion, qui nous ont persuadés que l'argent est le nerf d'un état. Les trésors les plus immenses s'épuisent ; on en voit la fin en peu de temps, quand les ames sont mercenaires et avares ; et elles le sont toujours, quand l'état a pris le parti de payer en argent les services qu'on lui rend : comment est-il donc prudent de compter sur les richesses ? Plus, au contraire, on dépense en vertu, si je puis parler ainsi, plus la masse des vertus augmente par l'exemple et l'émulation. La vertu est donc le seul nerf des états ; il n'est donc sage que de compter sur elle. Les personnes qui ne parlent que d'étendre le commerce et d'enrichir l'état, ont-elles pesé, comme Phocion, les avantages et les inconvéniens attachés aux richesses ? Ont-elles trouvé, après un calcul bien exact, que

aujourd'hui. Nous en sommes déjà venus
au point de confondre le luxe et le faste

---

les avantages étoient plus considérables que les inconvéniens ? En ce cas je les invite à nous faire part de leurs découvertes. Qu'elles réfutent Platon, Aristote, Cicéron, tous les politiques de l'antiquité ; qu'elles aient le front de nous dire que Tyr, Carthage, etc. étoient des républiques plus sagement gouvernées que Lacédémone et Rome ; que ces deux dernières villes devinrent plus heureuses et plus puissantes à mesure qu'elles devinrent plus riches, et que les Romains par leur constitution devoient être vaincus par les Carthaginois.

On se sert d'un argument assez bizarre pour prouver les avantages du commerce, c'est de faire une peinture détaillée de tous les maux qu'éprouve un état qui voit tomber son commerce, qui a perdu une partie considérable de ses richesses. Je conviens en effet que cette situation est fâcheuse. L'état qui n'avoit point d'autre ressort que l'argent pour produire le mouvement, tombe dans une inaction léthargique ; il est déchiré par des passions qu'il ne peut satisfaire, et rien n'est plus ridicule ni plus pernicieux que les vices de la richesse dans la pauvreté. Mais ces malheurs, loin de prouver que les richesses et le commerce font le bonheur, la force et la sûreté d'un état, démontrent précisément le contraire ; s'il est vrai,

des riches avec la prospérité de la république. Leur fortune domestique qu'il faut

---

comme on le verra dans un moment, que les richesses et le commerce doivent décheoir, dès qu'ils sont parvenus à un certain degré. Si cet état ouvrant les yeux sur sa situation passée et présente, parvenoit à se convaincre de l'inutilité et de l'abus des richesses et du commerce; s'il réformoit ses mœurs; si, par les secours de quelques nouvelles lois, il mettoit à la place de ses anciennes richesses la tempérance, l'amour de la gloire, le désintéressement, je demande si sa nouvelle modération ne lui seroit pas plus utile que son ancienne cupidité. En bannissant l'avarice et le luxe, il se trouveroit riche dans sa pauvreté, et il seroit mieux défendu par le courage de ses citoyens qu'il ne l'avoit été par les richesses de son commerce.

Pour prouver ce que je viens d'avancer, je rapporterai ici la pensée d'un écrivain moderne, qui a porté le génie le plus profond et le plus lumineux dans l'étude du commerce. Lorsqu'un état, dit M. Cantillon, est parvenu à acquérir de grandes richesses, soit qu'elles soient le fruit de ses mines, de son commerce, ou des contributions qu'il exige des étrangers, il ne manque jamais de tomber promptement dans la pauvreté. L'histoire ancienne et moderne est pleine de ces révolutions, et voici de quelle manière M. Cantillon en développe l'ordre et la marche.

ménager, leurs plaisirs qu'il ne faut pas troubler, voilà les objets ridicules que la

---

Les personnes, dit-il, que ces sommes d'or et d'argent ont enrichies directement, augmentent leurs dépenses à proportion de leurs gains; ils consument plus de denrées et de marchandises : les agriculteurs et les artisans, par conséquent plus employés, verront augmenter leur fortune, et voudront en jouir. Cette augmentation de consommation augmente le prix des denrées et des marchandises, et dès-lors les ouvriers ne peuvent plus se contenter de leurs anciens salaires. Tous les objets de consommation devenant par là encore plus chers, il y aura un profit considérable à tirer de l'étranger, qui travaille à meilleur marché les choses dont on a besoin. C'est alors que l'état commence à éprouver les inconvéniens de la pauvreté. Le peuple sent d'autant plus vivement sa misère, qu'il s'étoit déjà accoutumé à plus d'abondance. La terre est moins cultivée, parce que l'agriculteur vend moins ses denrées, et il faut que les artisans meurent de faim, ou aillent gagner leur vie chez les étrangers, tandis que le luxe des riches y fait passer continuellement des sommes considérables. L'état appauvri, et qui ne peut plus lever les mêmes subsides, ne peut cependant se résoudre ni à diminuer ses dépenses, ni à proportionner ses vues et ses entreprises à sa fortune, et l'orgueil

politique, désormais impuissante, est obligée de regarder comme les vrais besoins

---

que lui ont inspiré ses richesses accélère sa chute dans la misère.

Il sembleroit, ajoute M. Cantillon, *que lorsqu'un état s'étend par le commerce, et que l'abondance de l'argent enchérir trop le prix des denrées et des manufactures, le prince ou le magistrat devroit retirer de l'argent, le garder pour des cas imprévus, et tâcher de retarder la circulation par toutes les voies, hors celles de la contrainte et de la mauvaise foi, afin de prévenir la trop grande cherté, et d'empêcher les inconvéniens du luxe.* Mais comment seroit-il possible que des princes ou des magistrats, accoutumés à regarder les richesses comme la source du bonheur et de la force, fussent effrayés de l'abondance d'argent qui se répand dans un royaume ou une république? M. Cantillon le remarque: *Outre qu'il n'est pas aisé, dit-il, de s'appercevoir du temps propre à une pareille opération, ni de savoir quand l'argent est devenu plus abondant qu'il ne doit l'être pour le bien et la conservation des avantages de l'état, les princes et les chefs des républiques, qui ne s'embarrassent guère de ces sortes de connoissances, ne s'attachent qu'à se servir de la facilité qu'ils trouvent, par l'abondance des revenus de l'état, d'étendre leur puissance, et à insulter d'autres états sur les prétextes les plus frivoles.* Pourquoi demander de mi-

de l'état. Augmentez la corruption avec nos richesses, et nos maux deviendront encore plus accablans.

---

racles? Pourquoi voudroit-on que dans un pays où de trop grandes richesses rendent le citoyen avare, prodigue, voluptueux, paresseux, etc. les chefs de la nation restassent incorruptibles? Bien loin d'arrêter les progrès du luxe, ils en donneront eux-mêmes l'exemple; ils regarderont l'économie comme un vice politique; ils se feront de faux principes sur la circulation de l'argent, et croiront de bonne foi que les extravagantes dépenses des riches sont nécessaires à la subsistance des pauvres.

Si par hasard le gouvernement retiroit l'argent, en retardoit la circulation par quelque voie sage et honnête, en formoit un trésor, n'est-il pas évident, suivant la pensée de Phocion, que ce seroit recéler et nourrir un serpent dans son sein? Peut-on connoître le cœur humain, et se persuader que ce trésor ne sera pas un écueil contre lequel échoueront les successeurs du prince ou du magistrat qui l'aura formé? Est-il vraisemblable qu'ils résistent aux charmes de la prodigalité? Résisteront-ils à l'avidité des flatteurs qui les entourent? Les passions emprunteront le langage de la raison. Elles représenteront sous les traits d'une avarice basse et ridicule, cette prudence éclairée qui auroit arraché à la circulation une abondance d'argent qui alloit la ruiner. *A quoi sert*, diront-elles, *un argent mort et enterré qui ne circule pas? Au-*

La nature, mon cher Aristias, n'a point fait les hommes pour posséder des trésors.

---

tant vaut-il le laisser dans les mines du Pérou, que de le condamner à ne pas sortir de vos coffres. Il n'est point de cas imprévus pour une nation riche; les richesses produisent les richesses; laissez passer dans les mains de votre peuple un argent qu'il vous rendra avec usure quand vous en aurez besoin. Les portes du trésor seront infailliblement ouvertes, et ce torrent d'argent débordé produira des maux d'autant plus funestes, que les fortunes et le luxe augmenteront plus subitement. Les besoins multipliés à l'excès hâteront la révolution que doit toujours produire la trop grande abondance d'argent; et après avoir eu tous les vices du luxe, on aura tous ceux d'une pauvreté qui paroîtra intolérable.

Pour réparer, dit M. Cantillon, *les malheurs causés par l'abondance de l'argent et relever l'état, il faut s'attacher à y faire rentrer annuellement et constamment une balance réelle de commerce, faire fleurir par la navigation les ouvrages et les manufactures qu'on est toujours en état d'envoyer chez les étrangers à un meilleur marché, lorsqu'on est tombé en décadence et dans une rareté d'espèces. Les négocians commencent à faire les premières fortunes, et elles se répandront insensiblement sur les autres citoyens. Mais lorsque l'argent deviendra une seconde fois trop abondant dans l'état, la grande consom-*

Pourquoi des riches, pourquoi des pauvres? Ne naissons-nous pas tous avec les

mation et le luxe s'y mettront, et il tombera une seconde fois en décadence. Voilà à peu-près le cercle que pourra faire un état considérable qui a du fonds et des habitans industrieux, et un habile ministre est toujours en état de lui faire recommencer ce cercle.

Je prie le lecteur de méditer profondément ce passage de M. Cantillon. N'en faut-il pas conclure que ce n'est qu'une politique fausse et erronée, qui regardera comme le principe du bonheur de l'état un moyen qui ne procure des richesses que pour amener à leur suite la pauvreté? La vraie politique veut une facilité plus durable. Il est donc vrai qu'un état, qui regarde les richesses comme le nerf de la guerre et de la paix, est destiné à passer par d'éternelles révolutions, du luxe à la pauvreté, et de la pauvreté au luxe. Voilà, selon M. Cantillon, ce qu'il se peut proposer de plus avantageux; voilà le chef-d'œuvre de la politique la plus habile. Si M. Cantillon, au lieu de ne considérer que les effets des richesses et du commerce, eût observé, et personne n'en étoit plus capable que lui, le corps entier de la société, il est vraisemblable qu'il auroit pensé comme Phocion. Loin de vouloir qu'une république, dont de trop grandes richesses ont ruiné les finances, *s'attache à faire rentrer annuellement une balance réelle de commerce*, il lui conseilleroit de profiter de cette

mêmes besoins ? Elle répand ses bienfaits avec une libérale économie ; usons-en avec

---

décadence pour réprimer le luxe et l'avarice, donner des mœurs, faire estimer la pauvreté, ou du moins apprendre à se passer des richesses superflues. Cette politique ne seroit-elle pas supérieure à celle de ce ministre, qui ne songeroit qu'à faire recommencer ce cercle de richesses et de pauvreté dont parle M. Cantillon ?

Il n'est pas facile à un ministre de faire recommencer ce cercle dans un état dont la fortune est en décadence. Il faudroit que le gouvernement vînt au secours des citoyens, et diminuât les droits pour favoriser le commerce ; mais le gouvernement ne le fera point. L'abondance passée l'a accoutumé à beaucoup de besoins, et ces besoins écraseront la république. Je veux que, par impossible, elle ait des magistrats toujours assez attentifs, assez habiles et assez bien intentionnés pour faire recommencer ce cercle dont parle M. Cantillon. Qu'en résultera-t-il ? L'état sera dans un danger extrême si dans le moment de pauvreté qui suivra des richesses trop abondantes, un de ses ennemis forme le projet de l'envahir. La politique de ce ministre habile qui fait recommencer le cercle, ne sert donc qu'à préparer une infortune à la république, et la mettre dans le cas d'être envahie et subjuguée par un de ses ennemis. Est-ce ainsi qu'on doit faire fleurir un état, et affermir sa prospérité ?

la même sagesse. La loi qui permet qu'il se forme de grandes fortunes dans une république, condamne une foule de misérables à languir dans l'indigence, et la citê n'est plus qu'un repaire de tyrans et d'esclaves jaloux et ennemis les uns des autres. Essayer d'y faire germer les vertus qui font le bonheur et la force de la société, c'est le comble de la folie. Voilà cependant ce que tentent nos politiques avides d'or et d'argent; ils jettent des semences d'avarice, de volupté, de mollesse, d'injustice, de fraude, de haine, etc. et ils s'attendent à en voir naître la justice, la tempérance, le courage, la générosité et la concorde.

On vous a dit, Aristias, et on le répète sans cesse dans Athènes, que l'argent est nécessaire pour faire une longue guerre, ou la porter loin de son territoire ; et voilà encore ce qui prouve combien les richesses sont dangereuses. Pourquoi désirer aux hommes qu'ils puissent étendre et perpetuer le fléau le plus redoutable de l'humanité ? Tant que la Grèce a été pauvre, les guerres de nos républiques ont été courtes. Nous nous sommes enrichis, et nos guerres ont été assez longues pour allumer des haines éternelles, et rompre tous les liens de cette alliance qui faisoit notre sûreté au-dedans et au-dehors. Si Lycurgue avoit

raison de dire aux Spartiates : « Voulez-vous être toujours libres et respectés, soyez toujours pauvres, et ne tentez jamais de faire des conquêtes, » je vous demanderois de quelle utilité peuvent être ces entreprises qu'on fait loin de son territoire.

On a des alliés, me direz-vous, que l'injustice opprime, et il faut voler à leur secours. Sans doute il faut remplir ses engagemens ; mais que vos mœurs et vos besoins soient simples, et par-tout la terre vous fournira une subsistance abondante. Quels trésors avoient les Scythes quand ils partirent de leurs forêts pour faire la conquête de l'Assyrie ? Un arc, des flèches, des javelots, un grand courage ; voilà tout ce qu'ils possédoient. Qu'on estime votre courage et votre discipline, et les alliés dont vous prenez la défense ne vous laisseront manquer de rien.

Mais du moins, dit Aristias, tandis que les citoyens tempérans et laborieux aimeroient la gloire et la pauvreté, la république ne pourroit-elle pas avoir un trésor, qu'elle n'ouvriroit que dans une extrême nécessité? Non, mon cher Aristias, repartit Phocion ; et si vous êtes prudent, vous n'exposerez point la vertu de vos citoyens à cette tentation. Pourquoi garder parmi

vous cette boîte de Pandore ? Il ne s'agit pas de se faire illusion, et d'associer dans la théorie des choses insociables dans la pratique. Défiez-vous avec moi de tous ces trésors publics. C'est une chimère que d'en vouloir former un dans un état dont les mœurs sont dépravées ; quelque sèvères que soient les lois qui veilleront à la garde de ce dépôt, l'avarice trouvera le secret de le piller impunément. Dans une république vertueuse, des magistrats sensés ne penseront jamais que sa vertu ne lui suffise pas. S'ils imaginent un trésor public, c'est une marque que la vertu s'altère, et leur imprudence, au lieu d'affermir l'état, en sape les fondemens. Soyez sûr que les citoyens ne seront jamais contens de leur pauvreté quand l'état amassera des richesses. J'en ferois, Aristias, une règle générale ; suivant que la politique s'occupe plus ou moins de trésors, d'argent, de richesses, la république, plus ou moins heureuse, est plus ou moins éloignée du moment de sa ruine.

CINQUIÈME ET DERNIER ENTRETIEN.

QUELS momens heureux nous avons passé dans la maison de Phocion! Au retour de notre promenade sur les bords du Céphise célébré par nos poëtes, nous prîmes un repas frugal, pendant lequel nous nous entretînmes avec gaieté. Les festins d'un grand roi ne valent pas, mon cher Cléophane, les légumes apprêtés sans art par la femme de Phocion. Il plaisanta agréablement sur le luxe de sa table, qu'il comparoît au brouet noir des impartiates. Quand Aristias, dit-il, sera un peu plus apprivoisé avec la philosophie, je le traiterai véritablement à la Lacédémonienne. Pour aujourd'hui, il faut encore le ménager; il pourroit trouver très-mauvais ce que Lycurgue auroit trouvé très-bon. Après que Phocion eut fait une espèce de libation aux dieux tutélaires d'Athènes, et à ses dieux domestiques, nous passâmes dans son jardin. Je vois votre impa-

tience, dit-il à Aristias ; asseyons-nous un moment à l'ombre de ce figuier, avant que de partir pour Athènes ; et puisque vous le voulez, nous reprendrons notre morale et notre politique.

Mon cher Aristias, continua-t-il, vous ne vouliez d'abord que connoître les remèdes qu'on peut appliquer aux maux présens de notre république, et vous instruire des ressources que notre situation même nous présente encore pour en sortir, et cependant j'ai eu la cruauté de ne vous entretenir que des principes fondamentaux de la politique. Ne croyez pas que j'aie voulu vous faire un étalage orgueilleux de philosophie. Si je ne me trompe, il vous est aisé de sentir que sans le secours de ces premières vérités, qui doivent servir de règle immuable à l'homme d'état dans chacune de ses opérations, jamais je n'aurois pu vous rien dire qui eût satisfait votre raison. Je me serois égaré, et je vous aurois égaré à ma suite. Nous n'aurions corrigé une sottise que par une autre sottise ; nous aurions imaginé de ressources, des expédiens, et la vraie science de la politique est de n'en avoir pas besoin. Je vous aurois proposé au hasard des palliatifs souvent inutiles, et mêmes capables d'irriter le mal que nous aurions voulu soulager.

Si j'ai réussi à vous convaincre de cette grande vérité, que la Providence a établi une telle liaison entre la morale et la politique, que le bonheur des états est attaché à la pratique des vertus, et que leur ruine commence toujours par quelque vice, il vous sera désormais facile de ne tomber dans aucune des fautes que plusieurs grands hommes ont commises. Vous avez une pierre de touche pour juger de la bonté de vos opérations. Vous vous garderez bien d'imiter Thémistocle, qui, pour rendre Athènes maîtresse de la Grèce et de la mer, proposa de brûler la flotte des Grecs qui hivernoit dans le port de Pégase. Aristide jugea que rien n'étoit plus utile aux Athéniens que ce projet, mais que rien en même-temps n'étoit plus injuste. Vous, Aristias, vous serez actuellement plus sage que le juste Aristide même; et n'admettant aucune distinction entre l'utile et le juste, le nuisible et l'injuste, vous jugerez que rien ne pouvoit être plus pernicieux aux Athéniens que l'entreprise injuste de Thémistocle. C'étoit acheter un avantage passager, en nous rendant pour toujours odieux à la Grèce entière. Qui auroit osé compter sur nous après une pareille perfidie? Qui n'auroit pas détesté notre alliance, méprisé nos sermens?

sermens? Les Grecs réunis auroient conjuré notre perte, et pour se venger, ils n'auroient pas craint d'implorer le secours de la Perse même, et de lui demander des vaisseaux.

Le décret qu'on propose au peuple est-il propre à lui faire aimer quelque vertu, ou à le détacher de quelque vice? Favorisez cette loi de toutes vos forces, vous êtes sûr de servir utilement votre patrie. Vous condamnerez Agésilas, qui voyant qu'un grand nombre de citoyens avoit fui à la bataille de Leuctre, et que la république avoit besoin de soldats, fut d'avis de laisser pour cette fois sans exécution la loi qui notoit d'infamie les poltrons (1). Qu'espéroit-il

(1) Un Spartiate qui avoit fui devant l'ennemi, étoit exclus des assemblées publiques et particulières; c'étoit un déshonneur de s'allier avec lui par le mariage; il devoit raser une partie de sa barbe. Tout citoyen qui le rencontroit pouvoit le frapper sans qu'il lui fût permis de se défendre. Les Romains, après la bataille de Cannes, furent plus sages qu'Agésilas après celle de Leuctre; ils refusèrent de racheter les prisonniers qu'Annibal avoit faits. *Nec vera virtus, quum semel excidit, curat reponi deterioribus.* Voyez dans Horace l'admirable discours de Regulus au sénat romain. Les soldats de

d'une armée de fuyards? La lâcheté avoit fait tout le mal; il falloit donc être plus attaché que jamais à la rigueur des anciennes lois qui avoient rendu jusqu'alors les Spartiates invincibles. Favoriser les fuyards, c'étoit ne pas réparer la défaite de Leuctre, et préparer cependant de nouvelles disgraces à Lacédémone.

Après les réflexions que nous avons faites jusqu'à présent, vous pouvez sans peine, mon cher Aristias, vous faire une règle pour juger de l'importance des lois. Celles qui sont les plus propres à tempérer nos passions, et régler les mœurs publiques, sont aussi les plus nécessaires, et doivent être les plus sacrées. Dans aucun temps, dans aucune circonstance, sous aucun prétexte, il n'est permis de les négliger. Je serois bien plus effrayé de voir prendre aux femmes de nouvelles parures et affecter de nouvelles grâces, que je ne le serois de quelque commotion dans la place publique, o de l'ambition d'un magis-

Rome, qui virent qu'il falloit vaincre ou périr, furent plus braves que jamais; et les Spartiates, en voyant que la poltronnerie étoit impunie, n'eurent plus assez de courage pour réparer leur défaite et leur réputation.

trat qui voudroit s'élever au-dessus de ses collègues. Quand les lois des mœurs subsistent, toutes les autres sont en sûreté ; mais leur décadence entraîne nécessairement la ruine du gouvernement.

Quoique tout vice soit pernicieux, comme toute vertu est utile, il faut, lorsqu'on médite la réforme d'une république corrompue, ne pas s'abandonner à un zèle aveugle. Il faut procéder avec une certaine méthode. De même qu'il y a des vertus fécondes qui se prêtent un secours mutuel, et que la politique doit principalement cultiver dans une république qui les possède encore, il y a aussi des vices féconds, et qui servent, pour ainsi dire, de matrice et de foyer à la corruption, et c'est à les proscrire que la politique doit d'abord travailler dans une république corrompue.

A leur tête est ce vice dont je ne sais pas le nom, monstre à deux corps, composé d'avarice et de prodigalité, qui ne se lasse jamais ni d'acquérir ni de dissiper, et dont les besoins toujours renaissans et toujours insatiables, ne se refusent à aucune injustice. S'il est foible, et ne se montre encore qu'avec quelque retenue, réunissez toutes vos forces, et osez l'attaquer avec courage. Poursuivez-le jusques dans ses

derniers retranchemens ; s'il ne succombe pas, vous n'avez rien fait. Quelle erreur à quelques républiques de proscrire le luxe dans le public, et de le tolérer dans le sein des familles, d'inviter à la modestie des mœurs par des lois somptuaires, et de les altérer par la pompe des fêtes publiques !

Si ce vice, après avoir corrompu le corps entier des citoyens, règne avec autant d'effronterie que d'empire, vous ne feriez que l'irriter, et lui préparer une nouvelle victoire en l'attaquant de front. Rusez alors avec lui, tendez-lui des pièges, agissez avec la prudence d'un général, qui n'osant livrer bataille à une armée dont il sent la supériorité, l'observe, la gêne dans ses opérations, lui coupe les vivres, et tâche en un mot de la fatiguer et de la ruiner sans rien hasarder. Ce vice monstrueux dont je vous parle en produit mille autres qui sont autant d'alliés, d'auxiliaires, et, pour ainsi dire, de gardes qui veillent à sa sûreté. C'est sur eux que doit tomber votre principal effort. Epiez les circonstances favorables à votre entreprise. Tantôt vous noterez d'une flétrissure la mollesse ou la prodigalité ; tantôt vous avilirez le luxe, et peut-être parviendrez-vous un jour à faire des règlemens qui, donnant

dès bornes à l'industrie et à l'avarice, feront disparoître dans la fortune des citoyens cette disproportion énorme qui les corrompt tous également, quoique par des vices différens.

En suivant, mon cher Aristias, dans la culture des vertus, l'ordre que je vous ai indiqué, vous veriez tomber les vices les plus pernicieux à la société ; car rien n'est plus opposé à l'avarice prodigue que la tempérance. L'amour du travail détruira la paresse, l'amour de la gloire et la crainte des dieux anéantiront cet instinct bas et grossier, qui empêche tout citoyen vicieux de chercher son bonheur particulier dans le bonheur public.

Mais, il faut l'avouer, il y a des temps où, par sagesse même, il faut renoncer à cette méthode. C'est la vertu dont un peuple est le moins éloigné, et non pas la vertu par elle-même la plus importante ou la plus avantageuse à la société, que la politique doit alors encourager. Par exemple, Aristias, nous avons aujourd'hui une loi qui applique à des représentations de comédie les fonds destinés autrefois à la guerre, et il est défendu, sous peine de mort, d'en demander la révocation. Il n'y a de louanges à Athènes que pour des dé-

corateurs de théâtre, des comédiens et de joueurs de flûte; des femmes désœuvrées et frivoles ont communiqué leur désœuvrement et leur frivolité à nos jeunes gens; nos magistrats et leurs courtisanes font un trafic public du pouvoir de la magistrature; ils voient d'un œil indifférent, et peut-être avec joie, les maux de la patrie dont ils profitent: le peuple, jaloux et fatigué de son oisiveté, ne veut vivre que des gratifications que lui prodigue l'état; il regarderoit un magistrat honnête homme et éclairé comme un tyran; et ne se croyant libre qu'autant qu'il a la licence de tout faire impunément, vous le voyez dans les élections cabaler contre le mérite, faveur de l'ineptie qui ne se fait pas craindre. Nous ressemblons tous à cet Athénien qui donna sa voix pour condamner Aristide à l'ostracisme, parce qu'il étoit las de l'entendre toujours appeler le juste Aristide. Croyez-vous que dans de pareilles circonstances, il fallût révéler aux Athéniens les vérités que j'ai mises sous vos yeux? Les gens mêmes qui gémissent de nos désordres, et désirent encore le bien parmi nous, seroient effrayés de l'espace immense qu'ils auroient à franchir, et tomberoient dans le découragement. Les mauvais citoyens, à la vue

de la sagesse qu'on leur proposeroit, croiroient qu'en voulant les priver de leurs vices, on leur arracheroit leur bonheur.

Ce que je vous ai dit, d'après tous les sages de l'antiquité, me feroit passer pour un insensé auprès des uns (1), et pour un perturbateur du repos public auprès des autres ; et quelle espérance, mon cher Aristias, aurois-je alors d'y réussir? Toute réforme demande donc à être conduite avec une extrême circonspection, et cette circonspection elle-même semble être un nouveau châtiment dont l'auteur de la nature punit nos vices, et par lequel il nous avertit d'être en garde contre une corruption à laquelle il est si difficile de remédier.

Pour détruire des préjugés, il faut quelquefois pousser la condescendance jusqu'à paroître les adopter. Pour ruiner un

(1) Si Phocion craignoit de passer pour un insensé, en révélant aux Athéniens de son temps les grandes vérités dont il instruit Aristias, je devrois craindre de ne pas passer pour trop sage, en m'étant donné aujourd'hui la peine de traduire son ouvrage ; il est cependant utile de connoître le terme où l'on doit aspirer, quoiqu'on n'espère pas de pouvoir y arriver. Que sait-on ? Après s'être délivré avec peine d'un premier vice, peut-être seroit-on en état de renoncer sans effort à un second.

vice, il faut feindre quelquefois d'en favoriser un autre. Mais je vous entretiens trop long-temps des ménagemens dont la politique doit alors user; grâces à notre corruption, nous n'avons rien à craindre d'un zèle immodéré pour la vertu. Puisque toute vertu est utile, puisqu'il n'y a point de vertu qui ne prépare notre cœur à en recevoir une seconde, essayez à différentes reprises, et sans vous lasser, les dispositions de vos citoyens. Après un premier succès, n'en perdez pas le fruit, en négligeant d'en avoir un second. Tâchez de réveiller dans les cœurs quelqu'étincelle de l'amour de la gloire; c'est la seule de toutes les vertus qui, par le secours de la vanité, peut encore se montrer au milieu d'une extrême corruption. Tous vos efforts seront-ils vains? Il reste une dernière ressource à la politique; c'est de se servir des passions mêmes pour affoiblir peu à peu, et ruiner leur empire.

A ces mots, mon cher Cléophane, notre nouvel initié aux secrets de la sagesse, ne put s'empêcher de sourire en me regardant. Les passions, dit-il, sont donc quelquefois utiles? Oui, mon cher Aristias, lui répartit Phocion, comme ces poisons que la médecine convertit quelquefois

en remèdes. N'importe, reprit Aristias; et de tous les moyens de corriger un peuple vicieux, je soupçonne que le plus désagréable n'est pas celui d'employer nos passions. Je lisois hier, continua-t-il, la république de Platon; il ne dédaigne pas de regarder les plaisirs de l'amour comme un ressort dont la politique doit se servir pour animer le courage, et le porter aux actions héroïques. (1) Puisqu'il peut être l'aiguillon et le prix de la valeur, vous voulez sans doute, Phocion, que, dirigé par une main habile, il contribue à rendre plus aisée la pratique de toutes les vertus les plus nécessaires à la société.

(1) *Qui autem egregiè sese gerens excelluerit, primo quidem in ipsa expeditione ab iis qui una militant adolescentibus ac pueris, sigillatim à quolibet coronandus, nonne tibi videtur? Mihi verò. Quid? Nonne et dexteras jungere illi debebunt? Et hoc. At hoc præterea tibi forsan non videtur? Quid? Ut oscula à quolibet accipere debeat ac dare. Imo verò maxime omnium. Atqui et legi huic addendum existimo, ut quoad in ea expeditione fuerint, nemini renuere liceat, quemcumque osculari ipso desideraverit, ut si quis alicujus amore captus fuerit vel maris, vel fœminæ, acrior sit ad victoriam consequendam.* Plat. in Rep. L. 5.

Point du tout, répondit Phocion en souriant; et de votre empressement à vouloir deviner ma pensée, je conclus, mon cher Aristias, que vous n'êtes plus le maître de votre cœur. Quelle autorité, poursuivit Phocion, venez-vous de me citer? Platon, l'élève, l'ami de Socrate, le confident de ses pensées! oserois-je ne pas me soumettre à son sentiment, s'il ne m'avoit appris lui-même dans son école, que l'homme le plus sage paie toujours quelque tribut à l'humanité, et que notre raison ne doit se soumettre qu'à la vérité?

Je le vois, mon cher Aristias, vous voudriez que la plus belle femme fût la récompense de l'homme le plus brave, le plus juste et le plus prudent. Mais faites attention combien une pareille loi donneroit de force à une passion déjà trop impérieuse, trop ennemie de l'ordre, et qu'on ne sauroit trop réprimer. Le premier soin de tous les législateurs n'a-t-il pas été de donner des règles à l'amour? Et de là sont nées chez tous les peuples les lois saintes du mariage. Quoique Platon voulût que les femmes fussent communes dans sa république, combien cependant n'a-t-il pas mis de mœurs et d'honnêteté dans cette espèce de débauche? Son objet même

n'est-il pas de dégager le cœur de toute affection particulière pour l'attacher plus étroitement à l'état? Sans doute que nos pères n'y entendoient rien de ne pas connoître le grand mérite de la prostitution. Ils étoient bien grossiers et bien aveugles. Puisque, malgré leurs bonnes mœurs, ils n'ont pas laissé de faire d'assez belles choses à Marathon, à Salamine, à Platée, j'ai regret que Thémistocle et Pausanias n'aient pas fait publier, à la tête de leurs armées, qu'au lieu des récompenses insipides dont on honoroit parmi nous la valeur, le plus brave des Grecs auroit le privilege d'enlever à son gré la plus belle des Grecques. Que tardons-nous à proposer cet admirable expédient? Nos soldats, préparés par des idées de galanterie et de débauche à être laborieux, infatigables, disciplinés, obéissans, triompheroient bien aisément des soldats de Philippe, qui a la sottise de vouloir qu'il y ait des mœurs dans son camp.

Pour nos aréopagistes et nos sénateurs, il est évident qu'en leur donnant, à proportion de leur mérite, quelque droit sur la pudeur des femmes, ce seroit un moyen infaillible de les rappeler à cette intégrité majestueuse qui doit former le caractère

des magistrats. Sans doute que le temps qu'ils emploient aujourd'hui à corrompre et séduire des jeunes beautés, seroit désormais consacré au service de la république, et qu'une sage émulation...... Mais parlons sérieusement, mon cher Aristias; est-il possible qu'on connoisse assez peu les effets de la volupté, qui amollit le cœur, et énerve l'esprit et le corps, pour vouloir en faire le principe de la prudence et de la magnanimité ? Ne sait-on pas combien les plaisirs qui tiennent à nos sens sont inconstans, combien ils rassasient et lassent ? Il y a un âge où ils sont inconnus, et un autre où ils seroient laborieux; et dans l'intervalle de ces deux âges, l'amour est une ivresse qui trouble presque continuellement la raison.

C'est par les passions qui tiennent immédiatement à nos sens, que nous sommes rabaissés à la condition des animaux; elles ne peuvent donc jamais être honorées par des êtres intelligens, et on ne les rend honnêtes qu'en les soumettant aux lois de la raison. J'excuse la jeunesse qui s'égare; chaque âge a malheureusement ses infirmités; mais je veux qu'au lieu de s'applaudir au milieu de ses erreurs, et de vouloir les ennoblir, elle ait le courage de les désapprouver. Je veux que la raison

conserve sa liberté, et que, mettant de l'honnêteté jusques dans les choses déshonnêtes, elle rougisse des besoins des sens.

Je n'ignore pas que l'espérance des voluptés a quelquefois produit de grandes choses. Je sais que les Scythes conquirent autrefois l'Assyrie pour avoir des palais somptueux, des liqueurs délicieuses et des femmes parfumées; et je ne suis pas étonné que ces passions brutales aient donné à un peuple encore sauvage de la valeur et de l'audace. Mais les mêmes espérances auroient-elles donné les mêmes qualités à un peuple déjà amolli par les plaisirs? Remarquez d'ailleurs, Aristias, que dès le moment où ces passions commencèrent à jouir du prix de leur victoire, les Scythes courageux devinrent aussi mous, aussi lâches que les peuples qu'ils avoient vaincus, et que ces passions ne leur donnèrent aucune des vertus qui font le citoyen. L'amour des voluptés en fit, si vous voulez, des héros; la jouissance de ces mêmes voluptés en fit des hommes incapables de conserver leurs conquêtes. Chassés ou égorgés par leurs esclaves, leur empire dura à peine cinq olympiades.

Le bien passager que ces passions peuvent produire est trop douteux et trop

court ; le mal qui les suit est trop certain et trop durable pour que la politique doive jamais en faire usage. Je ne vous citerai que l'exemple de Cyrus. Ce prince régnoit sur un peuple tempérant, sobre, actif, laborieux. Les vices qui depuis long-temps avoient inondé l'Asie, sembloient avoir respecté la petite province qui portoit alors le nom de Perse. Cyrus ne connut point son bonheur. Trompé par une malheureuse ambition, ou ne sachant peut-être pas que ce n'est ni l'étendue des domaines, ni le nombre des provinces qui font la grandeur du prince et la sûreté de sa nation, il voulut avoir la gloire d'être le fondateur d'une puissante monarchie. Il présenta à ses sujets les richesses, l'abondance et les voluptés des royaumes voisins, comme le prix de leur courage et de leurs conquêtes. Tout fut vaincu ; mais à peine Cyrus eut-il soumis l'Asie, que la récompense qu'il avoit accordée à la valeur de ses soldats l'éteignit. Il vit les Perses, autrefois vertueux et pleins d'amour pour la gloire, s'efféminer et languir dans la mollesse. « Si nous ne songeons, leur dit-il alors, qu'à accumuler richesses sur richesses, si nous nous livrons témérairement aux voluptés, et pensons que l'oisiveté et la paresse doivent être le prix

de nos travaux, et peuvent nous rendre heureux, nous ne tarderons pas à perdre ce que nous avons acquis. » L'avis de Cyrus étoit sans doute très-sage, mais le temps étoit arrivé où il devoit être puni de son ambition, et des moyens imprudens qu'il avoit employés pour la satisfaire. Ses sujets, corrompus d'abord par l'espérance, et ensuite par la jouissance même des voluptés, n'étoient plus en état de l'entendre. Il fit des efforts inutiles pour les rappeler à leur ancienne vertu; et au lieu de ce titre de fondateur d'une monarchie puissante et florissante qu'il croyoit mériter, il vit avec chagrin qu'il n'avoit été que le corrupteur des Perses, et ne laissoit à ses successeurs qu'un empire bien moins solidement affermi que celui qu'il avoit reçu de ses pères.

Ce sont les passions de l'ame dont la politique peut se servir, parce qu'elles naissent avec nous, ne meurent qu'avec nous, ne se lassent point, et qu'on peut, en quelque sorte, leur donner la teinture de la vertu. Telles sont l'envie, la jalousie, l'ambition, l'orgueil, la vanité. Ces passions sont hideuses par leur nature; elles préparent l'ame à être injuste, et abandonnées à elles-mêmes, elles se por-

tent aux excès les plus odieux. Cependant elles deviennent quelquefois, entre les mains de la politique, émulation, amour de la gloire, prudence, fermeté, héroïsme ; mais pour voir opérer ces miracles, il faut que les citoyens ne soient pas entièrement corrompus par l'avarice, la paresse, la volupté, et les autres vices qui avilissent l'ame. Craignez, mon cher Aristias, de hâter la ruine de la république, en vous servant de ces passions, si vous ne trouvez auparavant l'art de leur inspirer une sorte de pudeur, et de les associer à quelque vertu qui les tempère et les dirige.

Un médecin habile n'applique pas le même remède à tous les maux. Le pilote d'un vaisseau déploie ou resserre tour-à-tour ses voiles. Tantôt il fuit la côte, tantôt il s'en approche. Là il jette l'ancre, ici il marche la sonde à la main ; ailleurs il s'abandonne aux vents. De même, l'homme d'état conforme toujours sa conduite à la différence des situations où il se trouve. Il sonde les plaies de sa république ; plus attentif à la malignité des symptômes de chaque maladie qu'aux accidens plus ou moins violens qu'elle produit, il désespère quelquefois du salut de la patrie, quand les citoyens sont

encore dans la plus parfaite sécurité.

Les maladies, qui au premier coup d'œil paroissent les plus effrayantes, ne sont pas toujours les plus dangereuses. Quand on voit un état divisé par des partis, des cabales, des factions, l'imagination en est ordinairement alarmée ; on croit qu'il touche au moment de sa ruine ; on croit que les citoyens vont prendre les armes et s'égorger, ou que leur ville va devenir la proie de quelqu'ennemi étranger. Mais ne craignez rien, si les citoyens ont des mœurs, s'ils aiment la tempérance, le travail et la gloire, s'ils craignent les dieux, soyez sûr que la justice leur est encore chère, que leurs passions seront prudentes, et que la république est encore assise sur de solides fondemens. Des hommes qui ne sont pas abandonnés à des vices grossiers, ne se porteront point aux dernières extrêmités. Leur ville ne leur servira point de champ de bataille, quoiqu'ils paroissent furieux. Ils sont ennemis, mais citoyens, et ils se réuniront pour agir de concert, si un étranger ose les attaquer ; soyez même convaincu qu'ils se lasseront à la fin de leurs désordres, et y chercheront eux-mêmes un remède.

Tel a été le sort de nos pères, vertueux comme par instinct, avant que d'avoir su établir parmi eux des lois propres à contenir les citoyens dans les bornes de la subordination, et affermir l'autorité des magistrats sans qu'ils en pussent abuser; les habitans de la ville, de la côte et de la montagne paroissoient tous les jours prêts à en venir aux mains pour décider à qui appartiendroit la puissance souveraine (1),

(1) Les habitans de la montagne vouloient qu'on établit à Athènes une pure démocratie; ceux de la plaine demandoient une aristocratie rigoureuse, tandis que les citoyens établis sur la côte souhaitoient, avec plus de sagesse que les autres, qu'on fît un mêlange de ces deux gouvernemens. Alors les Athéniens étoient pauvres; ils n'avoient aucun luxe, et ne connoissoient que les arts utiles. Rien ne prouve mieux qu'ils avoient de bonnes mœurs, que le sacrifice que chaque parti fit de ses intérêts particuliers au bien public, en prenant Solon pour arbître, pour juge et pour législateur.

Si on se rappelle la vie de Solon par Plutarque, on ne sera pas étonné du peu de cas que Phocion semble faire du législateur de sa patrie: Plutarque nous a conservé quelques morceaux des poésies de Solon, où les plaisirs et la volupté sont célébrés d'une manière peu convenable à un sage. Il avoit

et jamais cependant la place publique ne fut souillée de leur sang. Nos pères se las-

fait, à ce qu'on croit, le commerce dans sa jeunesse, et dans sa vieillesse il fut adonné à l'oisiveté et aux plaisirs de la table et de la musique. Gagné par les caresses de Pisistrate, il abandonna les intérêts de sa patrie, et finit par être le flatteur, l'ami et le conseil de l'oppresseur de la liberté publique. Comme législateur, Solon ne fit que pallier les maux d'Athènes. Sous prétexte que les Athéniens n'étoient pas capables d'avoir de meilleures lois que celles qu'il portoit, il ne leur en donna que de médiocres. Il faut que des lois soient bien peu sages quand leur auteur leur survit. Solon ne contenta ni les riches ni les pauvres, en voulant contenter tout le monde. Il donna trop peu d'autorité aux lois et aux magistrats, ce qui laissa subsister les anciens préjugés et les anciennes divisions, et empêcha que le gouvernement ne s'affermit.

Plusieurs lois de Solon sont sages, si on les considère séparément; mais elles ne partent jamais du même principe pour aller au même but. Quelquefois même elles se contrarient ou sont obscures. Il est certain que s'il eût eu les lumières, le génie et la fermeté de Lycurgue, il eût pu profiter de la confiance que les Athéniens avoient en lui pour les rendre heureux, et former un gouvernement à peu-près pareil à celui de Lacédémone.

sèrent à la fin de cette situation; et tant les haines étoient alors honnêtes et généreuses, chaque parti sacrifia ses espérances et son ressentiment au bien public. On convint de demander des lois à Solon, et on promit d'y obéir. Qu'il étoit facile alors d'appliquer un remède efficace aux maux de la république ! Si notre législateur, d'un caractère trop foible, et dont les lumières étoient bornées, eût été un Lycurgue, nous serions aujourd'hui heureux, et la Grèce, dont nous n'aurions pas troublé la paix et l'union, seroit florissante.

En voyant passer nos pères sous le joug de Pisistrate, on auroit eu tort de désespérer de la république. Des mœurs austères et mâles devoient servir de ressource contre la tyrannie. Le mal étoit grand, mais les esprits étoient capables de supporter un plus grand remède. Le courage vertueux des Athéniens s'indigna de la servitude. La république, dont toutes les parties étoient saines, en faisant un effort pour chasser le tyran, rompit aisément les chaînes, et reparut plus libre que jamais. L'amour de la patrie prit une nouvelle force, et nos pères firent des prodiges de valeur et de magnanimité.

Je ne me lasserai point de vous le re-

dire, mon cher Aristias, la politique juge des maladies par les mœurs, comme la médecine par le pouls. Quoique Pisistrate fût un tyran tel que le donnent les dieux dans leur colère, c'est-à-dire, qu'il craignît de se rendre odieux par des violences, qu'il déguisât avec adresse le joug qu'il vouloit imposer, qu'il agît avec une feinte douceur, et se cachât sous le masque de la justice et du bien public, il ne put ni tromper ni lasser la fermeté et le courage de notre république. Quoique les trente tyrans auxquels Lysandre nous condamna d'obéir fussent au contraire des monstres odieux, quoiqu'aucun droit ne fût sacré pour eux, quoiqu'ils répandissent de torrens de sang, quoiqu'en un mot leurs excès abominables dussent porter nos pères au désespoir, et leur inspirer quelque vertu, Athènes, opprimée et malheureuse, ne sut que pleurer et trembler. C'est qu'alors, Aristias, nous n'avions plus de mœurs; c'est que Périclès nous avoit amollis par l'oisiveté, la paresse et l'usage des plaisirs; c'est que chaque citoyen, accablé dans sa maison d'une foule de besoins inutiles, n'avoit plus de patrie.

Il fallut que Trasibule exilé, proscrit, fugitif, vînt briser nos chaînes; mais n'ayant pas conjuré contre nos vices com-

me contre nos tyrans, nous fûmes incapables de profiter de la révolution que son courage avoit produite. Que nous servoit de reprendre notre ancien gouvernement, quand nos mœurs corrompues en avoient relâché et rompu tous les ressorts? O Trasibule! que ta gloire seroit grande, si, par un second bienfait, tu avois mis ta patrie à portée de profiter du premier! Il falloit armer ton bras contre nos vices, et nous arracher à nos voluptés pour nous rendre dignes d'être libres.

Le dernier terme des maux d'une république, c'est, poursuivit Phocion, quand les citoyens sont familiarisés avec la honte, et que couverts tranquillement d'ignominie, la gloire ne leur paroît qu'une vaine chimère. Une philosophie criminelle fait-elle regarder en pitié un héros et même un simple honnête homme? Comptez, mon cher Aristias, que tout est perdu. La république ne sera pas agitée par des commotions violentes, parce qu'on n'y a même plus de ces vices qui supposent une sorte de force et d'élévation dans l'ame; craignez ce calme perfide. La vérité n'est plus dans les cœurs, le mensonge est dans toutes les bouches. Un vil intérêt n'est pas seulement la règle des actions des

citoyens, il est même l'ame de leurs pensées. Vous verrez les magistrats se tendre mutuellement des pièges. Vous verrez l'ambitieux ne travailler qu'à décrier son concurrent par des calomnies, vouloir perdre ses rivaux, mais ne pas se donner la peine de valoir mieux qu'eux. En un mot, les vices les plus bas ont jeté les esprits dans une léthargie mortelle, qui ne laisse aucune espérance de salut.

A ces mots, mon cher Cléophane, qui nous présentoient un tableau de notre situation présente, nous tombâmes, Aristias et moi, dans une profonde consternation; nous crûmes entendre prononcer un arrêt de mort contre notre patrie. Je frémissois en me voyant dans un abyme sans issue, et d'où je ne pouvois me faire entendre ni des dieux ni des hommes. Phocion lui-même, comme effrayé de la peinture trop fidelle qu'il avoit fait de nos vices, avoit interrompu son discours, et laissant tomber ses regards à ses pieds, après les avoir élevés au ciel, paroissoit plongé dans une rêverie lugubre. Mille idées accablantes s'offroient avec rapidité à mon esprit. Nous sommes perdus, me disois-je! O Athènes! ma chère patrie, tu cours toi-même à ta ruine! Quelle main assez puissante te re-

tiendra sur le penchant du précipice qui est ouvert sous tes pas ? Minerve, viens à notre secours. Non, c'en est fait, les dieux sont sourds, nous avons lassé leur patience.

O Phocion! Phocion ! s'écria Aristias, toucherions-nous irrévocablement à notre terme fatal ? Les dieux ont-ils ordonné qu'il n'y ait plus d'Athènes ? Une ville toute pleine des monumens élevés à la gloire de nos pères, une ville qui possède encore Phocion, seroit-elle condamnée à n'être plus qu'un amas de ruines, ou à ne noúrrir dans son sein que des esclaves faits pour obéir à des étrangers ? Nos vices sont grands, ils sont énormes ; mais la clémence des dieux n'est-elle pas infinie ? Nous puniroient-ils jusqu'à vouloir que Philippe... Non, Phocion, non, les dieux ne le voudront pas. Les Athéniens ont-ils plus de vices et d'erreurs que je n'en avois il y a six jours ? Pourquoi ne feroient-ils pas, comme moi, un retour sur eux-mêmes ? Après avoir rappelé dans mon cœur l'amour de la vertu, au nom des dieux, Phocion, au nom de notre chère patrie, rappelez-y encore l'espérance.

Aristias, répondit tristement Phocion, ce seroit vous flatter, ce seroit vous donner cette sécurité aveugle qui n'est déjà que trop

trop commune dans Athènes, et dont les dieux frappent les républiques qu'ils veulent perdre sans retour. Quand un tyran s'élèveroit parmi nous, et voudroit, en nous foulant aux pieds, qu'il n'y eût d'or, d'argent, de luxe et de voluptés que pour lui, nos ames, mollement effarouchées par la perte même de nos plaisirs, ne reprendroient pas assez de vigueur pour sortir de leur léthargie. Il n'est plus temps d'espérer, si un Lycurgue ne nous fait une sainte violence, et ne nous arrache par force à nos vices (1).

Je voudrois, mon cher Cléophane, que vous eussiez été témoin des sentimens que le discours de Phocion faisoit naître dans le cœur d'Aristias. Je voyois avec plaisir que ses yeux s'enflammoient; tour-à-tour il les élevoit au ciel et les portoit sur Phocion. Ses pensées se présentoient en dé-

(1) Lycurgue ne fut pas choisi par les Spartiates pour leur donner des lois, comme Solon le fut par les Athéniens. Il médita son projet de réforme avec trente citoyens, qui lui promirent de le seconder. Vingt-huit lui furent fidelles; il leur ordonna de se rendre armés sur la place publique; il y publia ses lois, et intimida ceux qui profitoient des désordres publics. Voyez la vie de Lycurgue par Plutarque.

sordre à son esprit, et il ne parloit que par paroles entrecoupées. Que ne puis-je ?..... O Lycurgue !..... Je tenterois..... J'oserois..... Le salut de la patrie n'est pas encore désespéré..... Vous, Phocion, ajouta-t-il en lui baisant avec tendresse les mains, par pitié pour vos malheureux concitoyens, empêchez-les de périr. Soyez notre Lycurgue. Pourquoi ne feriez-vous pas aujourd'hui dans Athènes le miracle qu'il fit autrefois dans Lacédémone ? Ce législateur, à qui la Grèce a dû six siècles de prospérité, l'honorerions-nous aujourd'hui comme le plus sage des hommes, s'il n'avoit eu le courage de faire violence aux Lacédémoniens en faveur de la justice et des bonnes mœurs ? Conjurez, à son exemple, le salut d'Athènes. La vertu n'est pas encore éteinte dans tous les cœurs. Parlez, que faut-il faire ? L'amitié de Nicoclès vous secondera ; je ne craindrai aucun danger. Vous trouverez encore, comme Lycurgue, trente citoyens capables de vous seconder ; mais je ne vous ébranle pas. Votre respect pour des lois qui n'existent plus, vous retient-il ? Craignez-vous d'usurper un droit ?

Non, non, mon cher Aristias, lui répondit Phocion, je le sais, on n'est point

un tyran, quand on usurpe une autorité courte et passagère que pour rétablir et affermir la liberté publique. Quand la loi règne, tout citoyen doit obéir; mais quand par sa ruine la société est dissoute, tout citoyen devient magistrat; il est revêtu de tout le pouvoir que lui donne la justice, et le salut de la république doit être sa suprême loi. Trasibule mérita une gloire immortelle pour nous avoir affranchis du joug de trente tyrans. N'en doutez pas, on lui seroit supérieur en nous délivrant de la tyrannie de cent passions bien plus cruelles que Critias.

Mais vous ne connoissez pas encore tous nos maux. En vous parlant des différentes maladies dont une république est affectée, je ne vous ai pas encore dit, mon cher Aristias, que des circonstances, en quelque sorte étrangères à cette république, peuvent rendre sa situation beaucoup plus déplorable; elle peut avoir à craindre à la fois ses vices et ceux de ses voisins. Ce qui redouble en effet mes alarmes pour notre patrie, c'est que je vois toutes les villes de la Grèce méditer leur ruine mutuelle, tandis que nous avons à nos portes un ennemi ambitieux et redoutable, qui n'attend qu'un prétexte pour prendre part à nos affai-

res, et nous accabler. Craignons de servir son ambition en voulant sauver notre république. Une révolution telle que celle que Lycurgue fit autrefois à Lacédémone, ne peut s'exécuter sans causer une extrême agitation dans les esprits. A l'approche des bonnes mœurs, quelle résistance ne feroient pas nos citoyens corrompus ? Enhardis par la protection de nos voisins jaloux et inquiets, vous les verriez crier à la tyrannie, et porter leurs plaintes dans toute la Grèce et la Macédoine. Philippe, sous prétexte de protéger une partie des citoyens, et de nous rendre la paix, se porteroit dans l'Attique. Ses pensionnaires, ses amis et les ennemis de la vertu lui ouvriroient nos portes, et il ne manqueroit de favoriser le parti de l'injustice et des mauvaises mœurs, pour se rendre nécessaire, et jeter les fondemens de sa domination sur Athènes.

Foibles et corrompus au-dedans, menacés au-dehors, nous devons nous faire une politique convenable à notre situation ; elle est telle qu'un remède trop actif causeroit nécessairement notre perte. Il faut d'autres circonstances pour nous corriger, et je prie les dieux de les amener ; ils les ameneront, Aristias. Cette puissance macédonienne qui nous effraie

ne porte que sur une base fragile. En attendant que la Macédoine rentre dans l'obscurité d'où Philippe l'a retirée, ne songeons qu'à notre conservation. Contentons-nous de ne pas périr. Au défaut de toute autre vertu, ayons au moins de la modestie et de la prudence. Que je crains l'éloquence emportée de Démosthènes ! S'il nous retiroit par malheur de notre assoupissement, s'il nous portoit, dans un moment d'ivresse ou d'indignation, à déclarer la guerre à la Macédoine, nous serions perdus. Les efforts inutiles qu'il a faits pour réveiller en nous quelque sentiment de vertu, ne devroient-ils pas l'avoir convaincu que nous ne pouvons avoir qu'un accès de colère, et que nous ne sommes pas même assez heureux pour conserver long-temps cette passion ? Tout ce qui demande du courage, de la prudence et quelque retenue, seroit téméraire pour nous.

C'est le propre des passions de se montrer et d'agir quelquefois avec une espèce d'enthousiasme. Les poltrons, les avares, ect. ont des momens de courage et de prodigalité ; mais il faut s'en défier. Plus une passion sort avec violence de son caractère, plus elle est prête à y rentrer. Pour compter sur nos

passions, il faut qu'éteintes et rallumées à plusieurs reprises, elles aient laissé à notre ame le temps de contracter des habitudes. Des habitudes nouvelles sont fragiles, des épreuves médiocres et souvent répétées les fortifient ; mais de trop grands obstacles les détruisent. Je conclus de là que dans ce moment nous ne pouvons même tirer aucun secours de nos passions. La fortune, dit-on, peut nous être favorable ; mais il n'appartient qu'à une république vertueuse d'espérer des hasards heureux, et de savoir profiter des faveurs de la fortune. Je le dis sans cesse aux Athéniens, vous n'êtes plus ce peuple qui triompha autrefois des forces de l'Asie. Je m'oppose sans cesse à la politique téméraire de Démothènes ; je conseille la paix parce que la guerre causeroit notre ruine. Connoissons nos forces, ou plutôt notre foiblesse ; et puisque nous ne sommes pas les plus forts, ayons du moins la prudence d'être amis de ceux qui le sont.

Phocion se tut après avoir prononcé ces dernières paroles d'un ton plus bas que le reste de son discours ; il s'arrêta un moment, en attachant ses regards sur Athènes dont nous approchions, et ses yeux se remplirent de larmes. Mon cher Cléophane, que les pleurs

d'un grand homme sont éloquens ! Vous êtes jeune, Aristias, reprit Phocion, et veuillent les dieux que vous ne soyez pas témoin des malheurs qui menacent notre patrie. Quel que soit l'avenir, armez-vous d'une sage constance, n'abandonnez jamais la république ; servez-la dès aujourd'hui, en donnant l'exemple des bonnes mœurs à une jeunesse effrénée, que devroit faire l'espérance de la patrie, et qui en fait le désespoir. Si un jour vos conseils sont écoutés, si vous prenez un jour en main le gouvernail de ce vaisseau qui fait eau de toutes parts, ne songez à vous éloigner du port, ne vous exposez en pleine mer, qu'après vous être radoubé. Si les dieux ramènent des circonstances plus heureuses ; si nous n'avons plus à craindre que nous-mêmes ; si nousnous lassons enfin de nos vices ; si le ciel permet qu'un jour vous puissiez être le Lycurgue d'Athènes, rappelez-vous, mon cher Aristias, les conseils que vous donne mon amitié.

Ayez toujours devant les yeux que sans les mœurs les lois sont inutiles ; on n'y obéira pas. N'oubliez jamais que ce sont les vertus domestiques qui font les mœurs publiques. Soyez persuadé que la vertu seule peut rendre un état cons-

tamment heureux et florissant. L'ambition, l'injustice, l'intrigue, l'artifice, les richesses, la force, la violence peuvent procurer quelque succès ; mais il est passager, et les suites en sont toujours funestes. En partant de ces principes, vous éprouverez, Aristias, que la politique est une science sûre et facile. Si vous les abandonnez, vous verrez les obstacles renaître sans cesse les uns des autres. Quand la politique est occupée audedans à combattre, tantôt un vice et tantôt un autre, qu'il faut qu'elle trompe le citoyen ou le gouverne par la crainte, n'est-il pas impossible qu'elle puisse suffire aux besoins de la société ? Si audehors elle est obligée de justifier une première violence par une nouvelle fraude, de réparer un mensonge par un mensonge, un dieu pourroit à peine débrouiller le cahos dans lequel elle se trouve bientôt enveloppée. N'oubliez rien ; tentez tout pour corriger la république de ses vices ; ne perdez pas un instant, le péril est pressant, si quelqu'un de vos ennemis a déjà commencé à prendre l'habitude de quelque vertu. J'ai tremblé pour la Grèce ; j'ai été plus inquiet que jamais sur le sort d'Athènes, quand j'ai vu que l'ambition habile de

Philippe accoutumoit les Macédoniens à la sobriété, au travail, à la patience et à la discipline.

La république est-elle parvenue à aimer ses devoirs ? Tâchez de les lui faire aimer encore davantage. Ne vous reposez point ; car les passions que vous avez à combattre ne se reposent jamais. On est jamais assez vertueux, parce qu'on n'est jamais trop heureux. Qui s'arrête dans le chemin de la vertu, a déjà reculé sans s'en appercevoir. N'attendez pas qu'il se soit formé une maladie dans l'état pour y apporter un remède ; peut-être qu'en naissant elle seroit déjà incurable. Tâchez de la prévenir, quelque symptôme l'annonce toujours. Soyez sûr que nos plus grands ennemis, nous les portons en nous-mêmes, ce sont nos passions. Si vous n'en connoissez pas la marche sourde et tortueuse, vous serez surpris comme un général qui néglige de s'instruire des mouvemens de son ennemi. Si vous n'étudiez pas leur langage artificieux, elles vous parleront, mon cher Aristias, et vous croirez entendre la voix de la raison. Si vous ne devez l'alliance de vos soins qu'à des intrigues, cette alliance sera fragile et toujours douteuse. Ne comptez sur vos

alliés qu'autant que vous leur aurez fait du bien, et qu'ils se confieront à votre justice et à votre courage. Aimez, et faites, en un mot, le bien de tous les hommes, si vous aimez votre patrie, et voulez la servir utilement.

Voilà, Aristias, ce que j'avois à vous dire sur les principes fondamentaux de la politique; elle exige sans doute plusieurs autres connoissances dans l'homme d'état, et vous devez vous hâter de les acquérir. On ne sauroit trop connoître les lois et les mœurs de son pays, de ses alliés, et en général de tous les peuples dont on peut espérer ou craindre quelque chose. Le commerce des hommes vous apprendra à traiter avec eux; n'espérez pas cependant que votre expérience seule vous puisse donner toutes les lumières dont vous aurez besoin. Si vous ne savez que ce que vous aurez vu, vous sentirez à chaque instant le poids de votre ignorance, à moins qu'une présomption extrême ne vous trompe. C'est en étudiant dans l'histoire les causes des événemens heureux et malheureux, que vous acquerrez des connoissances sûres. Le passé est une image, ou plutôt une prédiction de l'avenir. Comptez les vertus et les vices d'un

peuple; et comme Jupiter, qui, selon les poètes, a pesé dans ses balances d'or la destinée des républiques et des empires, vous saurez les biens et les maux auxquels il doit s'attendre.

Vous ne serez point un bon citoyen, mon cher Aristias, si dès à présent vous ne vous préparez à être un jour un excellent magistrat. N'aspirez jamais à un emploi, que vous n'ayez acquis auparavant les connoissances nécessaires pour le bien remplir. Il n'est plus temps d'apprendre quand il faut exécuter; et si on exécute sans être instruit; on n'a d'autre guide que la routine, qui se laisse entraîner au cours des événemens. Voulez-vous remplir votre magistrature avec gloire? Tâchez de connoître les devoirs de vos collègues et de tous les magistrats qui partagent avec vous l'administration de la république. Qui ne connoît qu'une branche du gouvernement, l'administrera mal. N'ayez avec eux qu'un même intérêt, et n'exigez jamais par orgueil, qu'ils sacrifient les parties dont ils sont chargés à celle qui vous est confiée. Enfin, mon cher Aristias, conservez précieusement votre réputation. Il ne suffit pas que le magistrat soit homme de bien, il faut même que sa vertu

ne puisse être soupçonnée. Si le peuple vous croit juste, soyez sûr que les lois dont vous serez le ministre, auront une force infinie entre vos mains, et qu'il vous sera aisé de travailler au bonheur public.

Fin des Entretiens de Phocion.



VIE
DE PHOCION.

PHOCION fut disciple de Platon, et ensuite de Xénocrate dans l'académie, où, dès le commencement, il forma ses mœurs et sa vie sur le modèle de la plus parfaite vertu. Duris écrit que jamais Athénien ne le vit ni rire, ni pleurer, ni se baigner dans les étuves publiques, ni avoir ses mains hors de son manteau quand il étoit habillé, d'ailleurs, quand il alloit à la campagne, ou qu'il étoit à l'armée, il marchoit toujours nuds pieds et sans manteau, à moins qu'il ne fît un froid excessif et insupportable; de sorte que les soldats disoient en riant : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver.*

Quoiqu'il fût d'un naturel très-doux et très-humain, il avoit le visage si rude et si funeste, que ceux qui ne le connoissoient point auroient craint de se

jour que l'orateur Charès parloit fortement contre ses sourcils terribles, les Athéniens s'étant pris à rire, Phocion leur adressant la parole : *Cependant*, leur dit-il, *jamais ces sourcils ne vous ont fait aucun mal ; mais les risées de ces beaux rieurs ont fait souvent verser bien des larmes à votre ville.* Semblablement sa manière de parler toujours pleine de conceptions heureuses et de pensées nobles, étoit utile et salutaire, toujours renfermée dans une briéveté propre au commandement, et assaisonnée d'une austérité qui n'étoit mêlée d'aucune douceur. Car, comme Zénon disoit, *que le philosophe ne doit point proférer de parole qui ne soit trempée dans le bon sens*, tous les discours de Phocion renfermoient beaucoup de sens en peu de paroles. Et il semble que Polyeuctus le Sphettien avoit cela en vue, quand il disoit *que Démosthène étoit le plus excellent des orateurs, et que Phocion en étoit le plus éloquent.* Car, comme parmi les monnoies, celles qui, sous un moindre poids, renferment plus de valeur intrinsèque, sont les plus estimées, aussi le prix du discours consiste à faire entendre beaucoup de choses en peu de mots. Et l'on dit sur cela

qu'un jour Phocion, dans le théâtre qui étoit plein de monde, se promenoit au-dessus de la scène tout pensif et renfermé en lui-même, et qu'un de ses amis lui ayant dit : *Phocion, vous avez bien l'air d'un homme qui médite. Vous avez raison*, lui répondit-il, *je médite effectivement si je ne pourrois point retrancher quelque chose du discours que je dois faire aux Athéniens.* Aussi Démosthène, qui méprisoit tous les autres orateurs, dès que Phocion se levoit pour parler, avoit accoutumé de dire tout bas à ses amis : *voilà la hache de mes discours qui se lève.* Mais peut-être que c'est aux mœurs de Phocion qu'il faut faire tout l'honneur du grand effet que produisoit son éloquence ; car souvent un mot, un signe, un clin-d'œil d'un homme de bien, ont plus de pouvoir et de force pour persuader, que les périodes les plus travaillées et les figures les plus pathétiques.

Phocion, étant encore fort jeune, suivit à la guerre le général Chabrias, et apprit de lui beaucoup de choses concernant ce métier. Mais il y en eut d'autres où il fut très-utile à Chabrias, et où il corrigea son naturel qui étoit inégal et emporté ; car, étant d'ailleurs

trouver seuls avec lui. C'est pourquoi un paresseux et difficile à remuer, il s'emportoit aisément dans les combats, et son courage s'allumoit de manière qu'il se jetoit tête baissée au milieu des plus grands périls avec la dernière témérité : il lui en coûta même la vie à Chio, car il se piqua d'aborder le premier avec sa galère, et il fit sa descente malgré les efforts des ennemis qui bordoient le rivage et qui s'y opposoient.

Phocion, qui n'avoient pas moins de prudence que de courage, échauffoit la lenteur de Chabrias, et rallentissoit l'impétuosité hors de saison de sa grande audace ; de sorte que Chabrias, qui étoit naturellement doux et plein de générosité et de bonté, l'en aimoit et estimoit, l'avançoit aux premières charges, lui confioit des commandemens importans et le faisoit connoître aux Grecs, en se servant de lui dans les affaires les plus hazardeuses et de la plus grande conséquence ; sur-tout à la bataille de l'isle de Naxe, il lui fit acquérir beaucoup de réputation et d'honneur ; car il lui donna le commandement de son aîle gauche, où les ennemis firent leurs plus grands efforts, et qui décida très-promptement de la victoire.

Comme cette bataille fut la première que la ville d'Athènes gagna depuis sa prise avec ses seules forces, ce grand succès lui causa tant de joie qu'elle en conçut beaucoup d'affection pour Chabrias, et qu'elle commença à faire grand compte de Phocion, comme d'un capitaine capable de la bien servir. Elle remporta cette victoire le jour de la fête des grands mystères; et pour en célébrer la mémoire, Chabrias, toutes les années à pareil jour, qui étoit le seizième du mois d'octobre, donnoit du vin à tous les Athéniens.

Quelques temps après, Chabrias envoyant Phocion pour recevoir les contributions que les isles devoient fournir, et voulant lui donner vingt vaisseaux pour faire cette recette, Phocion lui dit, *que, s'il l'envoyoit contre des ennemis, vingt vaisseaux ne suffisoient pas; et que, s'il l'envoyoit à des alliés, il en avoit assez d'un.* En effet, il s'embarqua sur sa seule galère; et après avoir parlé aux villes, et s'être abouché avec les principaux officiers et les commandans, et avoir traité avec eux simplement et bonnement, il s'en retourna avec beaucoup de galères que les alliés envoyoient pour porter tout l'argent qu'ils devoient.

Phocion ne continua pas seulement d'honorer Chabrias, et de lui faire la cour pendant sa vie, mais encore après sa mort il eut un très-grand soin de tous ceux qui lui appartenoient, et n'oublia rien pour rendre honnête homme son fils Ctesippe ; et quoiqu'il le vît d'un naturel féroce, emporté et incorrigible, il ne se rebuta point, il continua de l'avertir, et tâcha toujours de le redresser et de couvrir ses infamies. Il est vrai qu'une seule fois dans une de ses expéditions, cè jeune homme qui servoit sous lui, l'importunant et lui rompant la tête par des questions hors de propos, et par des conseils même qu'il s'avisoit de lui donner pour le redresser, comme d'égal à égal, Phocion perdit presque patience, et s'écria : *O Chabrias, Chabrias, que je te paye un grand retour de l'amitié que tu as eue pour moi, en supportant toutes les impertinences de ton fils !*

Phocion, voyant que ceux qui se mêloient alors du gouvernement, avoient partagé entre eux, comme au sort, les charges de la guerre et celles de la ville, et que les uns, comme Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hyperide, ne faisoient que haranguer le peu-

ple et proposer tous les décrets : et que les autres, comme Diopithe, Menesthée, Léosthène et Charès, s'avançoient par les emplois de la guerre ; il aima mieux imiter la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme plus entière et plus parfaite, étant composée de l'une et de l'autre, et de la civile et de la militaire ; car chacun de ces trois hommes-là étoit tout ensemble, comme dit Archiloque, *et bon serviteur de Mars, et grand courtisan des aimables muses.* Il voyoit même que la déesse, patrone d'Athènes, étoit et s'appeloit effectivement *Polemique* et *Politique*, c'est-à-dire, propre à conduire des armées et à gouverner des villes.

S'étant donc formé sur ce modéle dans toute sa manière de gouverner, il eut toujours en vue le repos et la paix, comme le but de tout gouvernement sage. Cependant il fit plus d'expéditions lui seul, non-seulement qu'aucun des capitaines de son temps, mais encore qu'aucun de ceux qui avoient été avant lui ; non qu'il demandât ni qu'il briguât les charges, mais c'est qu'il ne les fuyoit point et ne les refusoit point quand sa ville l'y appeloit ; car c'est une chose constante et avouée de tout le monde,

qu'il fut élu quarante-cinq fois capitaine général, et qu'il ne se trouva pas une seule fois aux élections, mais qu'il fut nommé toujours absent, ses citoyens l'ayant toujours mandé pour le charger de la conduite de leurs armées.

Les têtes peu sensées ne pouvoient assez s'étonner de cette conduite du peuple d'en user ainsi pour Phocion, qui le plus souvent s'opposoit à ses volontés, et qui jamais ne faisoit et ne disoit rien pour lui complaire. Car, comme on dit que les rois se servent de leurs flatteurs quand ils ont lavé les mains pour se mettre à table, de même le peuple d'Athènes se servoit de ses orateurs les plus gracieux et les plus agréables, par manière d'ébattement, pour avoir le plaisir d'entendre leurs harangues; mais quand il étoit question du commandement des armées, alors toujours sage et toujours sérieux, il y appeloit le plus austère et le plus sensé de ses citoyens, et choisissoit celui qui s'opposoit le plus à ses volontés et à ses caprices.

Aussi un jour qu'on lut en pleine assemblée du peuple un oracle de Delphes, qui portoit, *que tous les Athéniens étant d'accord, il y en avoit un*

seul qui n'étoit pas de l'avis des autres Phocion se leva et dit, *qu'on s'épargnât la peine de chercher ; que c'étoit lui dont parloit l'oracle , car il étoit le seul à qui tout ce qu'on faisoit déplaisoit au dernier point.* Une autre fois , ayant dit son avis devant le peuple , il fut applaudi et suivi de tout le monde. Etonné de cette approbation, il se tourna vers ses amis et leur dit : *ne m'est-il point échappé quelque sottise sans que je ne m'en sois apperçu ?*

Démosthène, un des orateurs qui lui étoient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : *Phocion , les Athéniens vous feront mourir s'ils rentrent jamais dans leur fureur. Et vous ils vous feront mourir*, lui repartit-il , *s'ils rentrent jamais dans leur bon sens.*

L'orateur Lycurgue l'accabloit d'injures dans une assemblée du peuple, et lui reprochoit, entre autres choses, comme un très-grand crime , qu'Alexandre ayant demandé à la ville d'Athènes dix de ses citoyens pour en faire ce qu'il voudroit, il avoit conseillé de les donner. Il se leva et dit : *J'ai donné aux Athéniens plusieurs conseils très-beaux et très-utiles , mais ils ne les suivent point.*

Il y avoit alors à Athènes un homme

appelé Archibiade, qui contrefaisoit le Lacédémonien, avec une barbe d'une longueur démesurée, un méchant manteau tout usé, et un visage triste et sévère. Un jour dans une assemblée du peuple, Phocion, fatigué des contradictions qu'il essuyoit, appela cet Archibiade à son secours, le priant de venir confirmer, par son témoignage, la vérité qu'il disoit; mais Archibiade, se levant, se rangea du côté des Athéniens, et dit ce qui leur étoit le plus agréable. Alors Phocion, le prenant à la barbe, lui dit : *O Archibiade, que ne faisois-tu donc raser cette grande barbe, puisque tu voulois faire le métier de flatteur ?*

Aristogiton le Sycophante faisoit fort le brave dans les assemblées, ne parloit que de guerre, et ne cessoit de presser les Athéniens de prendre les armes; mais lorsqu'on fit les rôles de ceux qui pouvoient ou ne pouvoient pas servir, il vint se présenter, appuyé sur une béquille et une jambe emmaillottée. Phocion, qui étoit sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : *Ecris Aristogiton boiteux et lâche.*

Toutes ces réponses, qui marquent beaucoup d'amertume et de fiel, font

que je m'étonne très-souvent comment et pourquoi un homme si rude et sévère a jamais pu avoir le surnom de bon et de doux ; mais enfin je trouve que, s'il est difficile, il n'est pourtant pas impossible que le même homme soit en même temps doux et sévère, comme on trouve des vins qui sont ensemble doux et piquans. Car on en voit assez qui paroissent doux dans le commerce, et qui sont pourtant très-aigres et très-dangereux. Cependant on écrit que l'orateur Hyperide dit un jour au peuple : *Athéniens, ne regardez point si je suis aigre, mais regardez si je le suis pour néant et sans aucun profit pour moi.* Comme si le peuple ne haïssoit et ne rejetoit que ceux qui se rendent fâcheux et insupportables par leur avarice, et qu'il ne haïsse pas plutôt ceux qui, par insolence, par envie, par haine, par colère ou par opiniâtreté, abusent de leur pouvoir.

Pour Phocion, jamais il ne fit le moindre mal à aucun citoyen par aucune haine particulière, et ne regarda personne comme ennemi ; mais il étoit sévère, intraitable, et inflexible à l'égard de ceux qui s'élevoient contre lui et qui résistoient à ce qu'il proposoit pour le bien de la patrie. Car dans tout le reste

de sa conduite il se montroit doux, familier et humain; jusques-là que quand ceux qui lui avoient été les plus opposés, venoient à faire des fautes et à tomber dans quelque malheur, il couroit à leur secours et paroissoit pour eux dans les tribunaux, dès qu'ils étoient en danger d'être condamnés. Et à ce propos on raconte que ses amis, lui reprochant un jour qu'il défendoit en justice un méchant à qui on faisoit le procès, il leur répondit : *Les bons n'ont pas besoin qu'on les défende*. Aristogiton le Sycophante ayant été condamné, l'envoya prier de l'aller voir ; tout aussitôt il sortit pour aller à la prison, et comme ses amis vouloient l'en empêcher, *laissez-moi aller, mes amis*, leur dit-il, *car où peut-on voir Aristogiton plus agréablement que là* ?

Malgré tout cela, quand les Athéniens envoyoient des flottes en mer, si c'étoit un autre que Phocion qui les commandât, toutes les villes maritimes de leurs alliés et les insulaires, regardant ces flottes comme ennemies, fortifioient leurs murailles, combloient leurs ports, et retiroient de la campagne dans les villes leurs troupeaux, leurs esclaves, leurs femmes, leurs enfans, tous leurs meubles et tous leurs effets. Mais quand s'étoit

c'étoit Phocion qui les commandoit, tous ces peuples sortoient bien loin au-devant de lui, couronnés de chapeaux de fleurs et pleins de joie, et le menoient eux-même dans leurs ports.

Philippe, cherchant à se glisser dans l'Eubée pour s'en saisir par surprise, y faisoit passer des troupes de la Macédoine, et attiroit les villes dans son parti par le moyen des tyrans qui les gouvernoient, et qui vouloient se fortifier de sa protection. Sur cela Plutarque d'Erétrie appela les Athéniens et les conjura de venir délivrer cette isle, qui étoit déjà occupée par le Macédonien. Les Athéniens envoyèrent d'abord Phocion avec peu de troupes, dans l'espérance que tous les peuples de l'isle se joindroient d'abord à lui. Mais Phocion, à son arrivée, trouva toute l'isle pleine de traîtres, et il s'aperçut que tout y étoit ruiné et miné par l'argent que Philippe y avoit répandu. Il se vit donc d'abord dans un très grand danger. Il prit le parti de se saisir d'une éminence, qui étoit séparée de la plaine de Tamynes par un ravin fort profond; il s'y fortifia, et retint ensemble tout ce qu'il avoit de meilleures troupes, exhortant ses capitaines à ne pas se mettre en peine de

tous ses soldats mutins, causeurs et peu disciplinés, qui se retiroient du camp et qui désertoient; *car* disoit-il, *non-seulement, par leur peu de discipline, ils nous seroient ici très-inutiles, mais ils deviendroient même nuisibles, et pernicieux, en détournant et en embarrassant ceux qui sont disposés à bien faire; et quand ils seront de retour à Athènes, comme ils se sentiront coupables de désertion, ils crieront moins contre nous, et ne nous calomnieront pas avec tant d'impudence.*

Quand les ennemis se furent approchés, il commanda à ses troupes de se tenir sous les armes sans branler, jusqu'à ce qu'il eût fait son sacrifice. Cela dura assez de temps, soit qu'il eut de la peine à trouver des signes heureux, soit qu'il voulût par-là engager les ennemis à s'avancer davantage. Plutarque crut d'abord que ce délai venoit de la peur qu'il l'avoit saisi, et qu'il balançoit à combattre; c'est pourquoi, sans attendre l'ordre, il s'ébranla, et marcha avec les étrangers qu'il avoit à sa solde. La cavalerie qui le vit aller à la charge, ne put se retenir, et se mit à le suivre pour charger aussi, mais en désordre, écartée çà et là, et comme elle sortoit des

retranchemens. Les premiers ayant été facilement rompus, tous les autres se débandèrent, et Plutarque lui-même se mit à fuir. La plupart des ennemis, croyant avoir tout vaincu, donnèrent jusques dans le camp, et travailloient à en abattre la clôture et à s'en rendre maîtres. Dans ce moment, le sacrifice de Phocion se trouvant achevé, les Athéniens tombèrent sur eux et les mirent en fuite, après en avoir tué la plus grande partie dans les retranchemens même qu'ils abattoient. En même temps Phocion donne ordre à son corps-de bataille de se tenir là sans bouger, pour attendre et recevoir ceux qui avoient été rompus d'abord à la première attaque, et qui s'étoient débandés; et lui, avec l'élite de ses gens, il alla charger l'ennemi. La mêlée fut fort rude, et les uns et les autres combattirent avec beaucoup de valeur et sans aucun ménagement pour leur vie. Deux jeunes officiers, Thalus, fils de Cynéas, et Glocus, fils de Polymède, qui combattoient auprès de leur général, se distinguèrent par-dessus tous les autres. Cléophane acquit aussi beaucpup d'honneur dans ce combat, et y rendit un grand service; car, rappellant les cavaliers qui avoient pris la fuite,

il cria tant après eux, et les exhorta tant à venir au secours de leur général, qui étoit en danger de sa personne, qu'il les rallia, et les fit revenir, ce qui acheva et assura la victoire de l'infanterie.

Après le combat, Phocion chassa Plutarque d'Erétrie, et s'étant emparé du fort appelé Zaretra, situé dans un lieu très-avantageux, justement dans l'endroit où l'isle se retrécit en pointe, et est serrée des deux côtés par la mer, il ne voulut pas permettre qu'on prît les Grecs prisonniers, de peur que les orateurs d'Athènes ne portassent un jour le peuple à exercer contre eux quelque cruauté par un emportement de colère et de vengeance.

Après ce grand succès il s'en retourna. Il ne fut pas plutôt parti, que tous les alliés regrettèrent sa bonté et sa justice, et que les Athéniens connurent sa grande capacité, sa valeur et son expérience. Car Molossus, qui lui succéda, et qui prit après lui le commandement, fit la guerre de manière qu'il tomba lui-même entre les mains des ennemis. Philippe, qui n'avoit que des vues fort vastes, et dont les espérances n'embrassoient rien que de grand, vint dans le pays de l'Hel-

lespont avec toutes ses forces, ne doutant point qu'à la faveur de cette conjoncture, il ne se rendît maître tout d'abord de la Chersonnèse, de Perinthe et de Byzance.

Les Athéniens s'étant mis en devoir d'y envoyer du secours, les orateurs firent tant par leurs harangues, qu'ils y envoyèrent Charès pour général. Il s'embarqua donc avec une bonne flotte, et ne fit rien qui répondît à ce grand appareil. Les villes mêmes ne voulurent pas le recevoir dans leurs ports; mais suspect à tout le monde, il étoit forcé d'aller rodant le long des côtes, rançonnant les alliés, et méprisé des ennemis. Le peuple, irrité par les orateurs, étoit dans une grande colère et se repentoit d'avoir envoyé du secours à Byzance. Phocion se levant dit, *qu'il ne falloit point être en colère contre les alliés qui se défioient, mais contre les généraux qui donnoient lieu à cette défiance. Car ce sont ceux-ci qui vous rendent odieux et formidables à ceux-mêmes qui ne sauroient se sauver sans votre secours.*

Le peuple, frappé de ce discours, changea d'avis sur l'heure, et ordonna qu'il allât lui-même, avec de nouvelles forces, au secours des alliés dans l'Hel-

lespont. Ce choix contribua plus que tout au salut de Byzance ; car la réputation de Phocion étoit déjà fort grande, et Cléon, l'un des premiers de Byzance, en vertu et en autorité, et qui avoit lié une amitié particulière avec lui dans l'académie, fut sa caution envers la ville. Les Byzantins ne souffrirent donc point qu'il campât dehors, comme il le vouloit ; mais lui ouvrant leurs portes, ils le reçurent dans leur ville, et mêlèrent parmi eux les Athéniens, qui, touchés de la confiance qu'on avoit en leur bonne foi, se montrèrent très-sages, très-tempérans, et entièrement irréprochables dans leur manière de vivre, et très-hardis dans tous les combats. Philippe fut chassé de l'Hellespont après y avoir perdu beaucoup de sa réputation ; car jusques-là il avoit passé pour invincible, et rien n'avoit osé tenir devant lui. Phocion lui prit quelques vaisseaux, recouvra quelques places fortes où il avoit mis garnison, et ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses terres, il courut et pilla tout le plat pays, jusqu'à ce que des troupes s'étant assemblés, et étant venues au secours, il fut blessé et obligé de s'en retourner.

Quelques temps après, ceux de Mégare

l'envoyèrent prier secrétement de venir les secourir et prendre possession de leur ville. Phocion, qui craignit que les Béotiens, avertis de ce complot, ne le prévinssent avant qu'il pût y être arrivé, fit tenir dès le grand matin une assemblée de ville, où il fit part aux Athéniens de ce que les Mégariens lui avoient mandé. Les Athéniens ordonnèrent sur l'heure qu'on iroit à leur secours, et Phocion, au sortir de l'assemblée, fit sonner la trompette pour donner le signal de prendre les armes et de partir, et sans autre délai il les mena à Mégare. Les Mégariens le reçurent avec de grandes démonstrations de joie ; il fortifia d'abord le port de Nisée, tira deux bonnes murailles depuis la ville jusqu'à ce port, et joignit, par ce moyen, la ville à la mer; de sorte que ne craignant plus ses ennemis du côté de la terre, elle fut entièrerement à la disposition des Athéniens.

Athènes s'étant donc déclarée ouvertement ennemie de Philippe, et ayant élu, en l'absence de Phocion, d'autres capitaines pour les envoyer à cette guerre, Phocion, à son retour des isles, conseilla d'abord au peuple, puisque Philippe ne cherchoit qu'à vivre en paix avec eux, et qu'il craignoit l'issue de

cette guerre, d'accepter les propositions qu'il offroit; et comme quelqu'un de ces orateurs, accoutumés à passer leur vie dans le tribunal de l'Héliée, et à ne faire d'autre métier que d'accuser le tiers et le quart, s'opposa à son avis, et lui dit: *Osez-vous bien, Phocion, détourner les Athéniens de faire la guerre, lorsqu'ils ont déjà les armes à la main? Oui, sans doute*, lui répondit Phocion, *je l'ose, et cela, quoique je sache fort bien que si on fait la guerre, je te commanderai, et que si l'on fait la paix, tu me commanderas.* Mais son avis n'étant pas suivi, et celui de Démosthène, qui conseilloit aux Athéniens d'aller donner la bataille à Philippe le plus loin qu'ils pourroient de l'Attique, l'emportant entraînant tout le monde, Phocion lui dit tout haut: *Mon ami, ne cherchons point où nous donnerons la bataille, mais comment nous remporterons la victoire, car voilà le seul moyen d'éloigner la guerre de nous; au lieu que si nous sommes battus, toutes sortes de maux et de dangers seront toujours à nos portes.*

Après que les Athéniens eurent perdu la bataille, les plus mutins et les plus turbulens de la ville, et ceux

qui ne cherchoient que des nouveautés, traînèrent Charidème au tribunal pour le faire élire capitaine ; ce qui alarma tous les gens de biens qui eurent recours au sénat de l'Aréopage, et là, au milieu de l'assemblée, par leurs larmes et par leurs prières, ils obtinrent enfin, quoique avec peine, qu'on remit la ville entre les mains de Phocion.

Cela étant fait, Phocion dit que son sentiment étoit qu'il falloit recevoir les réglemens et les articles pleins d'humanité que proposoit Philippe. Mais l'orateur Demadés ayant proposé que la ville seroit comprise dans la paix générale, et qu'elle entreroit dans l'assemblée de la Grèce, Phocion s'y opposa, et soutint qu'il n'en falloit rien faire qu'on n'eût sut auparavant les demandes que Philippe feroit aux Grecs dans cette assemblée. Son avis ne fut pas le plus fort à cause des temps fâcheux ; et bientôt après, voyant les Athéniens fort tristes et dans un cuisant repentir de ce qu'ils avoient fait, parce qu'ils étoient obligés de fournir des galères et de la cavalerie à Philippe, il leur dit : *Et, voilà justement ce que je craignois quand je m'opposois à cet avis. Mais puisque vous avez reçu ces conditions, il faut sup-*

porter votre mal avec patience, et ne pas vous décourager. Ressouvenez-vous que vos ancêtres mêmes, donnant tantôt la loi, et tantôt la recevant des autres, et remplissant fort bien tous les devoirs de ces deux différens états, ont sauvé leur ville et toute la Grèce en même temps.

La nouvelle de la mort de Philippe étant portée à Athènes, il ne voulut pas souffrir que le peuple fît des sacrifices pour remercier les dieux de cette bonne nouvelle : *Car il n'y a rien*, leur dit-il, *qui marque plus de bassesse de courage que de se réjouir de la mort d'un ennemi. D'ailleurs, l'armée qui vous a défaits à Cheronée n'est affoiblie que d'un seul homme.*

Démosthène s'emportoit et invectivoit un jour extrêmement contre Alexandre, qui s'avançoit déjà contre Thebes avec des troupes. Ce que Phocion trouvant fort mauvais, lui dit : *Malheureux, pourquoi voulez-vous piquer et irriter encore davantage cet homme barbare, violent et avide de gloire ? Quand vous voyez un si furieux embrasement s'allumer tout autour de vous, voulez-vous aussi y précipiter votre ville ? Pour moi je ne souffrirież point que les Athéniens*

se perdent, quand ils le voudroient, et ce n'est que pour l'empêcher que j'ai accepté cette charge de capitaine.

Quelques temps après, Thèbes ayant été prise et rasée, et Alexandre ayant envoyé sommer les Athéniens de lui remettre entre les mains Démosthène, Lycurgue, Hypéride et Charideme, toute l'assemblée jeta en même temps les yeux sur lui, et l'appela plusieurs fois par son nom pour savoir ce qu'il pensoit. Il se leva donc enfin; et faisant avancer un de ses amis, celui qui lui étoit le plus cher, et auquel il avoit le plus de confiance, nommé Nicoclès, il parla en ces termes : *Ces gens qu'Alexandre vous demande ont jeté la ville dans l'état malheureux où elle se trouve. S'il me demandoit cet ami que j'aime si tendrement* (en montrant Nicoclès), *tout innocent qu'il est, je serois d'avis qu'on le livrât; car moi-même je regarderois comme un grand bonheur de mourir pour vous sauver la vie. Il est vrai, hommes Athéniens, que j'ai grande compassion de la misère de ces pauvres Thébains qui se sont retirés dans votre ville; mais il suffit que les Grecs pleurent Thèbes, sans qu'ils pleurent encore Athènes. C'est pourquoi il vaut mieux*

intercéder auprès du vainqueur, et demander grace pour l'une et pour l'autre, que de prendre les armes pour achever de se ruiner.

On dit que ce premier décret qui fut fait sur cette délibération, Alexandre le rejeta, et qu'il tourna même le dos aux ambassadeurs qui étoient chargés de le lui présenter. Mais le second qui lui fut porté par Phocion il le reçut, parce qu'il avoit ouï dire aux plus âgés de sa cour que son père Philippe faisoit grand cas de cet homme. C'est pourquoi non-seulement il lui donna une audience très-favorable et reçut ses prières; mais il écouta même ses conseils; car Phocion lui conseilla, *que, s'il désiroit du repos, il renonçât à la guerre; et que, si au contraire il étoit entêté de la gloire, il tournât ses armes contre les Barbares, en laissant là les Grecs.* Et ayant jeté ainsi adroitement dans ses discours beaucoup de choses conformes au naturel et au sentiment d'Alexandre, il le changea tellement et l'adoucit si fort, qu'il lui dit, *que les Athéniens devoient avoir l'œil aux affaires; et être attentifs à tout ce qui se passeroit, parce que s'il venoit à mourir, c'étoit à aux seuls qu'il appartenoit de commander.* Enfin

li le goûta si fort, qu'il lia avec lui une amitié particuliere. Il la fortifia encore par le lien de l'hospitalité, et il lui fit des honneurs qu'il ne faisoit qu'à un très-petit nombre de ses plus assidus courtisans. L'historien Durius ajoute qu'Alexandre, après qu'il eut acquis cette gloire qui le rendit très-grand, et qu'il eut défait Darius, retrancha de toutes les lettres qu'il écrivoit le mot *salut*, excepté de celles qu'il écrivoit à Phocion. Il n'y eut que lui et Antipater à qui il écrivit avec cette salutation. Et Charès rapporte la même chose.

Quand aux présens qu'il lui fit, tout le monde tombe d'accord qu'il lui envoya cent talens. Cet argent porté à Athènes, Phocion demanda à ceux qui en étoient chargés, *pour quelle raison et dans quelle vue Alexandre le choisissoit lui seul parmi un si grand nombre d'Athéniens pour lui envoyer une si grosse somme?* *C'est*, lui répondirent-ils, *qu'Alexandre vous juge seul honnête homme et homme de bien.* *Cela étant*, repartit Phocion, *qu'il me laisse donc passer pour tel et être tel.*

Ces envoyés ne laissèrent pas de le suivre jusques dans sa maison, où ils virent une simplicité qui les surprit. Car ils

trouvèrent sa femme qui pétrissoit, et lui-même, en leur présence, alla tirer de l'eau au puits pour se laver les pieds. Sur cela ils le pressoient encore davantage de recevoir le présent du roi, et se fâchoient lui disant, *que c'étoit une chose horrible qu'étant un des principaux amis d'un si grand prince, il vécût si pauvrement.* Dans ce moment Phocion vit passer un citoyen fort pauvre, couvert d'un vieux manteau sale et usé ; il leur demanda, *s'ils le jugeoient inférieur à ce bon homme. A Dieu ne plaise*, lui répondirent-ils d'abord. *Cependant*, continua Phocion, *ce bon homme vit de beaucoup moins que moi, et il est content. En un mot, c'est en vain que je posséderai tant d'or si je ne m'en sers point ; et si je m'en sers je me décrierai moi-même ; et je décrierai votre maître auprès de mes citoyens.* C'est ainsi que cet argent retourna d'Athènes à Alexandre, après avoir fait voir aux Grecs que le moyen d'être plus riche que celui qui faisoit un présent si considérable, c'étoit de n'en avoir que faire et de savoir s'en passer.

Alexandre fut très-fâché de ce refus, et écrivit encore à Phocion pour lui déclarer, *qu'il ne prenoit point pour ses*

amis ceux qui refusoient ses graces. Mais Phocion n'en fut pas plus porté à les accepter. Il demanda seulement la liberté du sophiste Echecradites, d'Athénodore d'Imbre, et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, accusé de quelques crimes, et qui étoient retenus prisonniers à Sardis. Alexandre les fit délivrer sur l'heure. Envoyant ensuite Cratere en Macédoine, il lui commanda de donner à Phocion, à son choix, une de ces quatre villes d'Asie, Cio, Gergithe, Mylasse, ou Elées, et de l'assurer qu'il seroit encore plus fâché que la première fois s'il la refusoit. Malgré toutes ces instances, Phocion la refusa opiâtrément, et Alexandre mourut peu de temps après.

On montre encore aujourd'hui dans le bourg de Mélite la maison de Phocion, qui est lambrissée de plaques de cuivre, mais du reste fort simple et sans nul ornement.

Il fut marié deux fois. On ne trouve rien de sa première femme; on sait seulement qu'elle étoit sœur de Céphisodore, excellent sculpteur. Mais la seconde fut aussi célèbre à Athènes par sa grande sagesse, par sa modestie et par sa simplicité, que Phocion par sa bonté et par sa justice. Et sur cela on raconte qu'un

jour les Athéniens, étant assemblés au théâtre pour voir jouer quelque tragédie nouvelle, un des principaux acteurs, sur le point de venir sur la scène, demanda un masque de reine, parce qu'il devoit jouer le rôle d'une princesse, et un grand nombre de suivantes parées magnifiquement. Et comme Mélanthius, qui faisoit les frais du chœur, ne les fournissoit point, il s'emportoit et faisoit attendre les spectateurs, ne voulant point absolument paroître. Enfin Mélanthius, lassé de ses difficultés, le poussa par force au milieu du théâtre, en lui criant : *Tu vois la femme de Phocion qui paroît en public avec une seule servante, et tu viens faire ici le glorieux et corrompre les mœurs de nos femmes.* Ce mot, qui fut dit assez haut, ayant été entendu, tout le théâtre le reçut avec applaudissement et de grands battemens de mains.

Cette seconde femme de Phocion, comme une de ses amies du pays d'Ionie, qui l'étoit venu voir, et qui logeoit chez elle, lui montroit ses bijoux d'or enrichis de pierreries, et qui consistoient en des bracelets et des colliers magnifiques, elle lui dit : *Pour moi, mon seul ornement, c'est Phocion qui depuis*

vingt années, est toujours élu général des Athéniens.

Le fils de Phocion, voulant aller combattre aux jeux des fêtes Panathenées, son père le lui permit; mais, à condition qu'il courroit à pied, non qu'il fît grand compte de cette victoire, mais afin que son fils, exerçant et fortifiant son corps par la course, en devînt plus sage et mieux conditionné, car d'ailleurs, ce jeune homme étoit fort dissolu et fort adonné au vin. Il remporta le prix de ces jeux, et plusieurs de ses amis demandèrent à Phocion la liberté de faire un festin pour célébrer cette victoire. Phocion la refusa à tous les autres, et ne permit qu'à un seul de témoigner, par cette féte, l'attachement qu'il avoit pour sa maison. L'heure du souper venue, il se rendit chez ce jeune homme. Là il vit des préparatifs magifiques; entr'autres choses, il vit qu'on présentoit à tous les conviés de grandes cuvettes pleines de vin préparé; avec toutes sortes d'aromates pour leur laver les pieds. Il appela son fils, et lui dit : *Phocus, ne veux-tu pas corriger ton ami, qui gâte et qui corrompt ta victoire par ces délices indignes?* Et pour le retirer et l'éloigner absolument de cette manière de vivre si pleine de luxe,

il le mena à Lacédémone, et le mit avec les jeunes gens qui étoient élevés dans toute la rigueur de la discipline de Sparte. Cela affligea les Athéniens, qui prirent cette action de Phocion pour une marque qu'il négligeoit et qu'il méprisoit même les mœurs et les coutumes de son pays. L'orateur Demadès lui dit un jour à ce propos : *Phocion, pourquoi ne conseillons-nous pas aux Athéniens de prendre et d'imiter la forme du gouvernement de Lacédémone ? Si vous l'ordonnez, je suis tout prêt à le proposer au peuple et à en dresser le décret. En vérité,* lui répondit Phocion, *il te siéroit bien à toi, parfumé d'essence et couvert d'un si beau manteau, de prêcher aux Athéniens la frugalité des Lacédémoniens, et de louer Lycurgue.*

Alexandre ayant écrit aux Athéniens de lui envoyer tant de galères, et les orateurs s'y opposant, l'assemblée ordonna à Phocion de dire son avis : *Mon avis est*, leur dit-il, *que vous soyez les plus forts par les armes, ou les amis de ceux qui le sont.*

L'orateur Pythéas, qui ne venoit que de commencer à parler devant le peuple, parloit déjà avec beaucoup d'audace et d'insolence, et étourdissoit tout

le monde de son babil : *Ne veux-tu donc point te taire*, lui dit Phocion, *toi qui as été nouvellement acheté dans cette ville.*

Après qu'Harpalus, à qui Alexandre avoit confié la garde des trésors de Babylone, se fût enfui d'Asie avec d'immenses richesses, il aborda à Athènes. D'abord tous ceux qui avoient accoutumé de s'enrichir de leur métier d'orateur, coururent à lui à l'envi, tout prêts à se laisser corrompre, et déjà même corrompus par l'espérance. Harpalus ne manqua pas de leur jeter à la tête quelque petite partie de ces grands trésors pour les amorcer. Mais il envoya à Phocion sept cents talens, mettant d'ailleurs tous ses autres biens et sa personne même en sa disposition et sous sa sauve-garde. Phocion parla très-durement à ceux qui vinrent de sa part, et leur déclara qu'il alloit prendre des mesures violentes contre lui, s'il ne cessoit de corrompre sa ville. Sur cette réponse Harpalus, fort étonné et déchu de ses espérances, se retira.

Peu de jours après, les Athéniens s'étant assemblés pour délibérer sur cette affaire, Harpalus vit que ceux qui avoient reçu son argent avoient changé de lan-

gage, et qu'au lieu de le défendre et de l'appuyer, ils l'accusoient devant le peuple, afin que leur intelligence avec lui ne fût pas découverte. Et au contraire, il vit que Phocion, qui n'avoit voulu rien recevoir, ayant toujours en vue le bien public, ne laissoit pas d'avoir quelque moyen de le tirer d'affaires. Ranimé par ces lueurs de bienveillance, il se remit à lui faire la cour pour essayer de le gagner; mais plus il le considéroit et le reconnossoit de tous côtés, plus il le trouvoit imprenable à l'argent, comme une forteresse inaccessible. Enfin il fit grande connoissance et grande amitié avec son gendre Chariclès, et il fut cause qu'il eut une très-mauvaise réputation dans Athènes; car on voyoit qu'il se confioit en lui de tout, et qu'il s'en servoit à toutes ses affaires, jusques-là qu'il lui donna le soin de faire bâtir un magnifique tombeau à la courtisanne Pythionice, qu'il avoit aimée, et dont il avoit une fille; et pour cet effet il lui remit de grosses sommes entre les mains. Cette commission déjà assez honteuse par elle-même, devint encore plus honteuse par la manière dont il s'en acquitta; car on voit encore ce tombeau dans le lieu appelé Hermée, sur le che-

min d'Athènes à Eleusine, et on n'y découvre rien qui réponde à cette grande dépense, qui fut de trente talens, selon les comptes que Chariclès en rendit à Harpalus.

Après la mort de ce même Harpalus, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avoit eue de cette courtisanne, et la firent élever avec beaucoup de soin. Peu de temps après, Chariclès fut appelé en justice pour venir rendre compte de l'emploi de l'argent qu'il avoit reçu d'Harpalus. Il eut donc recours à son beau-père Phocion, le priant de le secourir et de l'accompagner le jour du jugement pour l'aider à se défendre. Mais Phocion le refusa franchement, et lui dit: *Chariclès, je t'ai fait mon gendre, mais c'est pour toutes choses bonnes et honnêtes.*

Le premier qui annonça dans Athènes la nouvelle de la mort d'Alexandre, ce fut un certain Asclépiade, fils d'Hipparque; mais l'orateur Demadès exhortoit les Athéniens à ne pas lui ajouter foi: *car*, disoit-il, *si cela étoit, toute la terre entière auroit dejà senti l'odeur de ce mort.* Et Phocion, voyant qu'à cette nouvelle le peuple commençoit à lever la tête et à penser à des nouveautés, tâchoit de les tenir en bride. Mais, comme malgré

ses efforts, la plupart des orateurs couroient au tribunal, et crioient que la nouvelle d'Asclépiade étoit véritable, et qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se leva, et leur dit : *Mais s'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain, et encore après demain, de sorte que nous aurons tous le temps de délibérer en repos et avec plus de sureté.*

Après que Léosthène eut tant fait par ses menées, qu'il eut précipité la ville d'Athènes dans la guerre, qui fut appelée la guerre Lamiaque, comme il vit que Phocion en étoit très-fâché, il lui demanda en se moquant : *Quel bien il avoit fait à sa ville pendant tant d'années qu'il avoit été capitaine général : Comptes-tu pour un petit bien*, repartit Phocion, *que les citoyens qui sont morts pendant ce temps-là, ont tous été enterrés dans les tombeaux de leurs pères ?* Ce Léosthène continuoit toujours de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance et de vanité. Phocion, las de l'entendre, lui dit : *Jeune homme, tes discours ressemblent aux cyprès ; ils sont grands & hauts, et ne portent point de fruit.*

Hypéride s'étant levé, demanda tout haut à Phocion : *Quand sera-ce donc que vous conseillerez aux Athéniens de faire*

la guerre ? Ce sera, lui répondit Phocion, *quand je verrai les jeunes gens résolus à garder leur poste, les riches contribuer selon leur pouvoir, et les orateurs s'abstenir de voler les deniers publics.*

Comme la plupart admiroient la grande et belle armée que Léosthène avoit assemblée, et qu'ils demandoient à Phocion ce qu'il en pensoit : *Elle me paroît très-belle pour le stade*, leur dit-il, *mais je crains le retour, la ville n'ayant plus ni d'autres fonds, ni d'autres vaisseaux, ni d'autres troupes*; et l'événement justifia ses vues. Car Léosthène fit d'abord des exploits fort éclatans qui lui donnèrent beaucoup de réputation ; il défit les Béotiens en bataille rangée, et chassa Antipater dans la ville de Lamia, de sorte que la ville d'Athènes, nageant dans la joie et dans l'espérance, ne faisoit que célébrer des fêtes et offrir des sacrifices, pour remercier les dieux des bonnes nouvelles qu'elle recevoit tous les jours. Et la plupart croyant bien faire dépit à Phocion, et le réduire à ne savoir que répondre sur l'opposition qu'il avoit toujours faite à cette guerre, lui demandoient s'il ne voudroit pas avoir fait toutes ces belles choses. *Oui, sans doute*, répondit Phocion, *je voudrois les avoir*

faites, mais je ne voudrois pas n'avoir pas conseillé ce que j'ai conseillé. Et comme ces bonnes nouvelles se suivoient de fort près, et arrivoient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignoit les suites, s'écria : *Quand cesserons-nous donc de vaincre ?*

Léosthène étant venu à mourir, ceux qui craignoient que Phocion ne fût élu général, et ne mît fin à cette guerre, apostèrent un certain homme assez obscur, qui, s'étant levé, dit en pleine assemblée, *qu'il étoit ami particulier de Phocion, et qu'il avoit été son camarade d'école ; qu'il leur conseilloit donc de ménager ce grand homme et de le bien conserver, parce qu'ils n'en avoient pas un autre comme lui ; et pour cet effet d'envoyer Antiphile à la tête de l'armée.* Déjà les Athéniens se rendoient à cet avis, lorsque Phocion s'avançant, dit : *qu'il n'avoit jamais été à l'école avec cet homme, et qu'il ne l'avoit jamais connu, ni n'avoit été de ses amis. Mais*, ajouta-t-il en lui adressant la parole, *je commence d'aujourd'hui à te compter pour mon ami, et pour mon meilleur ami, car tu as conseillé tout ce qu'il y avoit pour moi de plus utile.*

Les Athéniens voulant donc à toute force

force entreprendre la guerre contre les Béotiens, Phocion s'y opposa de tout son pouvoir; et comme ses amis lui représentoient que les Athéniens, irrités de cette opposition opiniâtre, le feroient mourir, il leur répondit : *Oui, ils me feront mourir, mais injustement, si je conseille ce qui est utile, et très-justement si je prévarique pour les flatter.* Et voyant que, malgré tout ce qu'il pouvoit faire et dire, ils ne se rebutoient point, et crioient de plus en plus contre lui, il ordonna au héraut de publier, *que tous les Athéniens, depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à soixante, prissent du pain pour cinq jours, et qu'ils le suivissent, sans autre délai, au sortir de l'assemblée.*

Voilà d'abord un grand trouble et un grand tumulte qui s'élèvent parmi le peuple; tous les vieillards se mettent à crier et à se retirer : *Qu'y a-t-il donc là de si terrible*, leur cria Phocion, *et moi, qui ai quatre-vingts ans, ne serai-je pas à votre tête ?* Cette parole les adoucit, les changea et leur fit perdre cette envie démesurée de faire la guerre. Mais quelque temps après, toute la côte étant ravagée par le capitaine Micion, qui, avec bon nombre de Macédoniens et d'autres

troupes étrangères, s'étoit avancé jusqu'au bourg de Rhamneuse, et pilloit tout le pays, Phocion y courut et mena contre lui les Athéniens. Là chacun s'empresse autour de lui, l'un vient d'un côté, l'autre de l'autre, et ils se mèlent tous de faire les capitaines et de lui conseiller ce qu'ils jugeoient à propos; celui-ci dit qu'il faut occuper une telle colline; celui-là qu'il faut envoyer la cavalerie en tel endroit; cet autre qu'il faut choisir un tel camp, et s'y placer de telle et telle manière, *O Hercule*, s'écria Phocion, *combien je vois de capitaines, et combien peu de soldats!*

Quand il eut rangé son armée en bataille, un de ses gens de pied sortit des rangs et s'avança fièrement au milieu des deux armées; un des ennemis sortit aussi de son côté et s'avança pour le combattre. Alors l'Athénien, saisi de crainte; se retira et regagna sa troupe; ce que voyant Phocion: *Jeune homme*, lui dit-il, *n'as-tu point de honte d'avoir quitté en un même jour deux postes, le premier, celui où ton capitaine t'avoit placé, et l'autre celui où tu t'étois placé toi-même?* Après quoi il chargea les ennemis, les rompit, les mit en fuite et tua leur capitaine Micion et quantité de ses gens.

Cependant l'armée de la ligue des Grecs qui étoit en Thessalie, gagna une grande bataille contre Antipater, auquel s'étoient joints Léonatus et tous les Macédoniens qui étoient en Asie. Léonatus fut tué à cette bataille, où Antiphile commandoit l'infanterie, et Menon le Thessalien la cavalerie.

Peu de temps après, Cratère étant repassé d'Asie en Grèce avec une puissante armée, il y eut une autre bataille près de la ville de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pourtant pas grande, et il n'y eut pas beaucoup de gens tués, encore cet échec n'arriva-t-il que par la désobéissance des soldats, qui avoient des capitaines trop doux et trop jeunes qui ne savoient pas se faire obéir. D'ailleurs Antipater ne se fut pas plutôt présenté devant leurs villes pour les tâter, qu'ils se débandèrent et abandonnèrent lâchement la liberté. Antipater profita de cette désertion, et marcha incontinent avec son armée vers Athènes. A son approche, Demosthène et Hypéride abandonnèrent la ville; et Demadès, qui n'étoit pas en pouvoir de payer la moindre partie des amendes auxquelles il avoit été condamné (car il avoit été condamné sept fois, pour avoir proposé

des choses contre les lois et contre l'utilité publique, et qui, étant demeuré infame, n'avoit plus le droit de parler et de rien proposer au peuple), se trouvant alors en pleine liberté, fit un décret, qui portoit qu'on enverroit à Antipater des ambassadeurs, avec de pleins pouvoirs pour traiter avec lui de la paix. Mais le peuple, qui craignoit ceux qu'on pourroit y envoyer, appela d'une commune voix Phocion, disant qu'il étoit le seul à qui il pût confier une commission si importante et si délicate. Alors Phocion se leva et leur dit : *Si vous m'aviez cru lorsque je vous donnois mes conseils, nous ne serions pas présentement réduits à délibérer sur des affaires de cette conséquence.* Ainsi le décret de Demadès ayant été approuvé et confirmé, Phocion fut envoyé à Antipater, qui étoit campé dans la Cadmée, et qui se préparoit à entrer dans l'Attique.

La première chose qu'il lui demanda, ce fut *qu'il traitât avec lui avant que de décamper du lieu où il étoit.* Sur cela Cratère s'écrie : *Phocion nous demande une chose qui n'est ni juste ni raisonnable, que, demeurant ici, nous achevions de manger les terres de nos amis et de nos alliés, lorsque nous pouvons aller vivre aux dépens de nos ennemis.*

Antipater, le prenant par la main, lui dit : *Il faut faire ce plaisir à Phocion.* Mais, sur toutes les conditions de la paix, il lui déclara qu'il falloit que les Athéniens s'en remissent entièrement à lui, comme lui-même, lorsqu'il fut assiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entièrement remis de la capitulation à Léosthène leur capitaine.

Phocion alla rapporter cette réponse à Athènes, et les Athéniens ayant accepté cette condition par nécessité, il s'en retourna à Thèbes avec les autres ambassadeurs qui furent nommés, et à la tête desquels étoit Xénocrate ; car on avoit pour lui une si grande estime, et on avoit conçu une si haute idée de sa vertu, qu'on étoit persuadé qu'il n'y avoit point d'homme, quelque insolent, quelque cruel et quelque emporté qu'il pût être, à qui la vue de Xénocrate n'imprimât du respect, et qu'elle ne forçât à lui rendre hommage. Mais le contraire arriva par la brutalité et par la grossièreté d'Antipater, et par l'antipathie naturelle qu'il avoit pour la vertu. Car, premièrement, il ne salua pas Xénocrate et ne le regarda point, et combla de carresses tous les autres. Sur quoi on rapporte que Zénocrate dit : *Antipater fait fort bien*

de n'oser me regarder, et de rougir devant moi seul de m'avoir pour témoin des injustices qu'il va commettre contre Athènes.

Ensuite Xénocrate ayant commencé à parler, Antipater, qui ne pouvoit le supporter, l'interrompoit à tout moment, et entrant enfin contre lui dans une véritable colère, il l'obligea à se taire. Mais après que Phocion eut parlé, Antipater leur fit réponse, *qu'il étoit prêt à faire amitié et alliance avec les Athéniens à ces conditions; qu'ils lui livreroient Démosthène et Hypéride; qu'ils rétabliroient le gouvernement sur l'ancien pied où les charges étoient données aux riches; qu'ils recevroient garnison dans le port de Munychia; qu'ils payeroient tous les frais de la guerre, et outre cela une grosse amende dont on conviendroit.*

Tous les autres ambassadeurs étoient fort contens de ces conditions, qu'ils regardoient comme fort douces, vu l'état où ils se trouvoient. Xénocrate seul les trouva insupportables, et dit : *Antipater nous traite fort doucement pour des esclaves, mais très-durement pour des hommes libres.* Et comme Phocion le pressoit et le supplioit de se relâcher

sur l'article de la garnison de Munychia, on assure qu'Antipater lui dit : *O Phocion nous voulons te faire plaisir en toutes choses, excepté en celles qui causeroient enfin ta ruine et la nôtre.*

Quelque temps auparavant on avoit apporté de Dodone à Athènes un oracle qui ordonnoit aux Athéniens de bien garder les promontoires de Diane, pour empêcher les étrangers de s'en saisir. Et dans ces jours-là, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iachus, ayant été mises dans l'eau pour y être lavées, en rapportèrent une couleur jaunâtre et pâle comme celle d'un mort, au-lieu de cette vive couleur de pourpre qu'elles avoient auparavant; et ce qu'il y avoit de plus singulier et de plus remarquable, les linges des particuliers qu'on lavoit dans la même eau, retenoient tout l'éclat de leur couleur naturelle. Et comme un des initiés aux petits mystères lavoit un petit cochon dans un endroit du port où l'eau étoit pure et nette, un monstrueux poisson vint qui en dévora tout le derrière jusqu'au ventre, le dieu les avertissant par-là, d'une manière très-sensible, qu'ils seroient privés des parties basses de leur ville, de celles qui touchoient

à la mer, mais qu'ils en conserveroient les parties hautes.

Cette garnison, commandée par Ményllus, ne fit aucun mal aux habitans; mais il y en eut plus de douze mille qui, à cause de leur pauvreté, furent exclus du gouvernement par un des articles du traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athènes, où elle faisoit tous les jours ses plaintes de l'injustice qu'ils souffroient, et les autres abandonnèrent la ville et se retirèrent en Thrace, où Antipater leur assigna une ville et des terres pour leur habitation, et ils ressembloient parfaitement à des gens qui auroient été forcés dans leur ville et transportés dans un pays ennemis.

La mort de Démosthène, qui mourut dans l'isle de Calaurie, et celle d'Hyperide, qui mourut à Cléones, comme nous l'avons écrit ailleurs, firent aimer et regretter aux Athéniens les règnes d'Alexandre et de Philippe. Et il leur arriva justement ce qui arriva ensuite après la mort d'Antigonus; car ceux qui l'avoient défait et tué, et qui lui succédèrent, traitèrent si rudement leurs sujets, qu'un paysan de la Phrygie s'étant mis à fouir la terre, et quelqu'un lui ayant demandé

ce qu'il cherchoit : *Hélas*, dit-il en jetant un profond soupir, *je cherche Antigonus !* C'est cela même que disoient tous ceux qui se ressouvenoient de la magnanimité, de la générosité et de la clémence que ces deux princes conservoient dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à remettre les offenses et à relever leurs ennemis ; au-lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau et sous les apparences d'une vie simple et frugale, dissimulant sa puissance, se montroit en effet un maître très-cruel et un tyran très-insupportable à tous ceux que la fortune lui avoit assujettis. Cependant, malgré toute sa cruauté, Phocion ne laissa pas d'obtenir de lui, par ses prières, le rappel de plusieurs bannis ; et à ceux qu'il ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes et moins éloignés ; car il fit en sorte qu'ils ne seroient pas relégués comme les autres au-delà des monts Cerauniens et du promontoire de Ténare, privés du doux séjour de la Grèce, mais qu'ils demeureroient dans le Péloponèse. De ce nombre fut Agnonidés, sycophante de profession.

Du reste Antipater gouverna avec beaucoup de justice et de douceur ceux qui

restèrent dans Athènes, pourvut des premières charges et des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens et les plus gens de bien; mais ceux qu'il connoissoit remuans, séditieux et amateurs de nouveautés, il les tenoit éloignés de toute magistrature; et les laissant ainsi sécher et flétrir par cette oisiveté, qui les mettoit hors d'état de pouvoir exciter des troubles, il leur enseignoit à aimer la campagne et à prendre plaisir à cultiver les terres. Et voyant Xénocrate payer à la ville le tribut que lui devoient les étrangers qui étoient venus s'y établir, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie; mais Xénocrate le refusa, disant *qu'il n'auroit jamais de part à un gouvernement qu'il avoit toujours désapprouvé, sur-tout ayant été envoyé ambassadeur auprès d'Antipater pour s'y opposer de toutes ses forces.*

Ményllus envoya un jour à Phocion un présent considérable, c'étoit une grosse somme d'argent; mais Phocion fit réponse, *que ni Ményllus n'étoit plus grand seigneur qu'Alexandre, ni lui Phocion n'avoit alors un prétexte plus spécieux de recevoir son présent, que celui qu'il avoit quand il refusa le don de ce roi.* Ményllus le pria que, s'il ne

vouloit pas le recevoir pour lui, qu'il le reçut au moins pour son fils Phocus. Mais Phocion lui dit : *Si Phocus change de manière de vivre, et qu'il veuille être sage, le bien de son père lui suffira ; au-lieu que, s'il continue d'être ce qu'il est, il n'auroit pas assez de toutes les richesses du monde.* Il répondit encore plus sèchement à Antipater, qui exigeoit de lui quelque chose qui n'étoit ni honnête ni juste : *Il n'est pas possible*, lui dit-il, *que je sois en même temps et votre ami et votre flatteur* ; et Antipater lui-même disoit toujours, *que de deux amis qu'il avoit à Athènes, Phocion et Demadés, il n'avoit jamais pu ni obliger l'un à rien recevoir, ni assouvir l'avidité de l'autre.* Aussi Phocion montroit-il, comme une grande preuve de sa vertu, la grande pauvreté où il avoit vieilli, après avoir été tant de fois et pendant tant d'années, capitaine général des Athéniens, et avoir eu les plus grands rois pour amis. Au-lieu que Demadés faisoit parade de ses richesses dans les choses mêmes qui étoient défendues par les lois. Car il y avoit alors à Athènes une loi qui portoit qu'aucun étranger ne seroit reçu dans les chœurs de danse et de musique que l'on donneroit au peuple,

N 6

ou que celui qui faisoit la dépense des chœurs payeroit une amende de mille drachmes. Malgré cette loi, Demadés, donnant un jour des jeux à ses dépens, introduisit tout d'un coup des chœurs composés de cent baladins étrangers, et en même temps il apporta au théâtre l'argent pour payer toutes ces amendes à mille drachmes par tête. Une autre fois, en mariant son fils Deméa, il lui dit : *Mon fils, quand j'épousai ta mère, cela se fit à si petit bruit, que notre plus proche voisin n'en entendit rien ; au-lieu qu'aujourd'hui les princes et les rois contribuent aux frais de tes noces.*

Les Athéniens importunoient tous les jours Phocion, et lui rompoient la tête à force de le prier d'aller à la cour d'Antipater, pour tâcher d'obtenir qu'il ôtât la garnison de leur ville. Mais Phocion éludoit toujours cette ambassade, soit qu'il désespérât de le persuader, ou plutôt qu'il vît que le peuple étoit plus sage et plus facile à gouverner, tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspiroit. La seule chose qu'il demanda à Antipater, et qu'il obtint, c'est qu'il n'exigeât pas si promptement les sommes que la ville lui devoit payer, et qu'il lui donnât quelque délai. Les Athéniens,

voyant donc que Phocion ne vouloit nullement aller parler de cette garnison, s'adressèrent à Demadès, qui s'en chargea très-volontiers, et qui partit tout aussitôt avec son fils pour la Macédoine, où l'on peut dire que son mauvais destin le conduisit sur le point qu'Antipater étoit attaqué d'une maladie dont il mourut, et que son fils Cassander, maître absolu de toutes les affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Demadès écrivoit à Antigonus en Asie, pour le presser de venir promptement se rendre maître de la Grèce et de la Macédoine, *qui ne tenoit plus*, disoit-il, *qu'à un filet, et encore à un filet vieux et pourri*, en se moquant ainsi d'Antipater.

Dès que Cassander les vit arriver à sa cour, il les fit arrêter l'un et l'autre; en prenant d'abord le fils, il l'égorgea sous les yeux de son père, et si près de lui, que le sang jaillit par-tout sur ses habits, et qu'il en fut tout ensanglanté. Ensuite, après lui avoir reproché son ingratitude et sa perfidie, et l'avoir accablé d'injures, il le tua aussi lui-même sur le corps de son fils.

Antipater étant mort, et en mourant ayant déclaré Polyperchon général de son armée, et son fils Cassander capi-

taine de mille hommes, Cassander, peu content de ce partage, s'empara d'abord des affaires; et sans perdre un moment, il envoya Nicanor succéder à Ményllus dans l'emploi de capitaine de la garnison d'Athènes, avant que la nouvelle de la mort de son père fut divulguée, et lui ordonna de se rendre maître de la forteresse de Munychia. Cela fut exécuté, et peu de jours après les Athéniens apprirent la mort d'Antipater. Ils accusèrent d'abord Phocion de l'avoir sue et de l'avoir cachée en faveur de Nicanor, ce qui lui donna un très-mauvais bruit; mais Phocion ne s'en mit nullement en peine, au contraire il eut de fréquentes entrevues avec Nicanor; et par les entretiens qu'il eut avec lui, il le rendit non-seulement très-doux et très-gracieux pour les Athéniens, mais encore il lui inspira l'ambition de se distinguer par sa magnificence, et de donner des jeux au peuple.

Sur ces entrefaites Polyperchon, à qui le soin de la personne du roi avoit été confié, voulant surprendre Cassander, envoya aux Athéniens des lettres qui portoient, *que le roi leur rendoit leur démocratie et leur ancien gouvernement*, par lequel tous les Athéniens,

sans distinction, étoient admis aux charges. C'étoit là un piége qu'il tendoit à Phocion ; car, voulant se rendre maître de la ville d'Athènes, comme cela parut bientôt après par sa conduite, il n'espéra pas de pouvoir en venir à bout, s'il ne trouvoit moyen de faire chasser Phocion. Or, il ne doutoit pas qu'il ne fût chassé dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement seroient rétablis dans leurs anciens droits, et que les orateurs et les sycophantes seroient redevenus maîtres des tribunaux.

Les Athéniens s'étant émus à la lecture de ces lettres, et Nicanor voulant leur parler au Pirée ; le peuple s'y assembla, et Nicanor parut, ayant confié sa personne à Phocion. Dercyllus, qui commandoit pour le roi dans le pays, en ayant été averti, se mit en devoir de l'aller prendre dans le Pirée ; mais Nicanor, qui en eut vent, se sauva avant qu'il pût arriver, et fit assez connoître qu'il se vengeroit de cette trahison sur la ville. D'abord Phocion fut accusé de ne l'avoir pas retenu comme il le pouvoit, et de l'avoir laissé échapper. Il répondit, *qu'il se fioit aux promesses de Nicanor, et qu'on ne devoit rien craindre de sa part ; mais que, quand*

même Nicanor auroit de mauvais desseins, il aimoit beaucoup mieux être surpris souffrant l'injustice, que la commettant.

Cette réponse, à qui l'examinera par rapport à lui seul, paroîtra certainement partir d'un grand fond de magnanimité, de vertu et de justice; mais, quand on pensera qu'il voyoit en danger le salut de sa patrie, et qui plus est, de sa patrie dont il étoit le général et le premier magistrat, je ne sais si on ne trouvera pas qu'il violoit un droit beaucoup plus grand et une foi plus ancienne et d'une obligation, sans contredit, plus respectable et plus forte, en négligeant le soin qu'il devoit avoir de ses citoyens. Car on ne sauroit alléguer pour sa défense qu'il ne voulut pas mettre la main sur Nicanor, de peur de jeter sa ville dans une guerre sûre. On peut dire tout au plus qu'il vouloit se mettre en droit de faire valoir la foi et la justice qu'il lui avoit gardées, afin que Nicanor, à son tour, touché de respect pour lui et pour les obligations essentielles qu'il lui avoit, se tînt en paix et ne fît aucun mal aux Athéniens. Mais la vérité est qu'il avoit une entière confiance en Nicanor, et ce fut ce qui

l'abusa ; car on eut beau le lui déférer et l'accuser auprès de lui comme un homme qui tendoit des embûches pour s'emparer du Pirée, qui, pour cet effet, faisoit passer secrètement à Salamine des troupes étrangères, et qui, par ses pratiques, tâchoit de corrompre et de gagner les principaux habitans du Pirée même, il ne voulut jamais croire ces rapports, ni les écouter. Il fit plus encore : Philomèdes, du bourg de Lampra, ayant fait un décret qui ordonnoit à tous les Athéniens de prendre les armes et d'obéir aux ordres de Phocion, leur général, il négligea l'exécution de ce décret, jusqu'à ce que Nicanor, sorti de la forteresse de Munychia avec des troupes, eut environné de tranchée le port du Pirée. Alors Phocion voulut mener contre lui les Athéniens, mais il les trouva si mutinés qu'il ne put se faire obéir.

Dans ce moment arriva Alexandre, fils de Polyperchon, qui venoit avec une grosse armée, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui étoit possible, en profitant de la division où elle étoit. Car les bannis qui l'avoient suivi y entrèrent d'abord ; et tous les étrangers, la plus grande partie de la po-

pulace, et tous les hommes perdus ou autrement notés d'infamie, se rendirent auprès d'eux, de sorte qu'il y eut une assemblée confuse de gens ramassés, et sans aucun ordre ni discipline, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge, & on élut d'autres généraux. Que si l'on n'eût vu Alexandre s'aboucher seul avec Nicanor au pied de la muraille, et que leurs fréquens rendez-vous dans le même lieu n'eussent donné du soupçon aux Athéniens, jamais la ville n'auroit échappé à ce grand danger. Mais l'orateur Agnonidès, s'étant tout d'abord attaché à Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimedon et Périclès, qui craignoient le même sort, prirent promptement le parti de sortir de la ville, et Phocion, avec tous ses autres amis, qui étoient restés, se retira vers Polyperchon. Solon de Platées et Dinarque de Corinthe, pour lui faire plaisir, voulurent être de la partie et l'accompagner; car ils se vantoient d'avoir avec Polyperchon une grande liaison d'amitié et de familiarité. Mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils furent obligés de s'arrêter plusieurs jours à Elatée, pendant lesquels Agnonidès, sur le décret que proposa Archestratus, persuada au peuple

d'envoyer des ambassadeurs à Polyperchon pour accuser Phocion d'avoir voulu livrer sa ville.

Les deux parties arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon, comme il traversoit avec le roi un bourg de la Phocide nommé Pharugès, qui est au pied du mont Acrorion, qu'on appelle aujourd'hui *Galate*. Là Polyperchon fit tendre un dais d'or sous lequel il fit asseoir le roi, plaça auprès de lui, à droite et à gauche, les principaux de ses amis et de ses serviteurs; et avant toute œuvre il ordonna qu'on se saisît de Dinarque, qu'on lui donnât la torture devant tout le monde, et qu'ensuite on le fit mourir.

Cela étant exécuté, il donna aux Athéniens la permission de parler; mais, comme ils faisoient beaucoup de tumulte et de bruit en parlant tous ensemble, et en s'accusant les uns les autres devant le roi et son conseil, Agnonidès, se tirant hors de la foule, s'avança et dit: *Seigneurs Macédoniens, faites-nous mettre tous dans une cage, et renvoyez-nous aux Athéniens, afin que devant eux nous rendions compte de notre conduite.* Le roi se prit à rire de cette proposition; mais les Macédoniens, qui

étoient présens à cette assemblée, et les étrangers que la curiosité y avoit attirés, souhaitoient fort d'entendre plaider cette cause, et faisoient signe aux ambassadeurs de déduire là leurs chefs d'accusation, sans se faire renvoyer devant le peuple.

La balance ne fut pas tenue bien égale entre les deux parties, car Polyperchon interrompit souvent Phocion; et enfin, transporté de colère, et frappant la terre de son bâton, il lui commanda de se taire et de se retirer. Comme il s'en alloit, Hégemon éleva la voix et dit : *Que Polyperchon lui-même étoit témoin de l'affection qu'il avoit toujours eue pour le peuple.* Polyperchon, irrité de ce mot qui le rendoit suspect, lui répondit : *Ne viens point porter ici au roi un faux témoignage contre moi.* Alors le roi, se levant de son siége, s'avança pour percer Hégemon de sa pique; mais Polyperchon, se jetant au-devant et le saisissant au corps, l'en empêcha, et l'assemblée fut rompue.

Aussitôt les gardes environnèrent Phocion et ses amis qui étoient auprès de lui. Les autres qui étoient plus loin, voyant cela, se couvrirent le visage de leurs manteaux, et se sauvèrent par la fuite.

Mais les premiers furent conduits par Glitus à Athènes ; en apparence pour y être jugés, mais en effet pour y être mis à mort, comme déjà jugés et condamnés. La manière augmente encore la rigueur et la honte de cette conduite ; car on les conduisit dans des charrettes le long du Céramique jusqu'au théâtre, où Clitus les tint jusqu'à ce que les archontes eussent fait assembler le peuple. On n'exclut de cette assemblée ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie ; le tribunal et le théâtre furent ouverts à toutes sortes de gens, de tout sexe et de toute condition. D'abord on lit publiquement les lettres du roi, qui marquoient, *qu'il avoit trouvé ces gens atteints et convaincus de trahison*, *mais qu'il leur en renvoyoit le jugement, comme à des hommes libres, et qui avoient leurs privilèges et leurs lois.*

En même temps Clitus présente ces prisonniers au peuple. Les plus gens de bien, voyant Phocion, baissèrent la vue, et se couvrant la tête se mirent à pleurer ; et il y en eut un qui eut le courage de dire tout haut, *que puisque le roi laissoit au peuple le jugement d'une affaire de telle conséquence, il étoit bon de faire sortir de l'assemblée*

les esclaves et les étrangers. Mais la populace s'y opposa, et se mit à crier qu'il falloit plutôt lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Il n'y eut donc plus personne qui osât parler pour Phocion. Mais lui-même ayant enfin obtenu audience, quoique avec beaucoup de difficulté, il dit : *Seigneurs Athéniens, comment voulez-vous nous faire mourir, est-ce justement ou injustement?* Quelques-uns ayant répondu, *justement : Eh*, repartit Phocion, *comment pourrez-vous vous assurer que c'est justement, si vous ne daignez pas nous entendre?* Mais voyant qu'ils n'en étoient pas plus disposés à les écouter, il s'avança et dit : *Pour moi je confesse que je vous ai fait de grandes injustices, et je me condamne moi-même à la mort pour toutes les fautes que j'ai commises dans le gouvernement; mais pour ceux-ci, seigneurs Athéniens, pourquoi les ferez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont jamais fait aucun tort, et qu'ils ne sont point coupables?* Le peuple se mit à crier, *c'est parce qu'ils sont tes amis.*

Cette réponse ouie, Phocion se retira sans répliquer une seule parole, et se tint en repos en attendant tranquil-

lement ce qui alloit être ordonné. Alors Agnonidès lut le décret qu'il avoit préparé, et qui ordonnoit, *que le peuple donneroit ses suffrages et jugeroit à la pluralité des voix si les prisonniers étoient coupables, et que, s'ils étoient jugés tels, on les feroit tous mourir sans différer.*

Ce décret étant lu, il y en eut qui demandèrent qu'on ajoutât au décret que Phocion seroit appliqué à la torture avant que d'être exécuté, et qui ordonnèrent qu'on apportât la roue, et qu'on fît venir les questionnaires et l'exécuteur. Mais Agnonidès, voyant que Clitus même étoit fâché de cette rigueur, et jugeant lui-même que c'étoit une cruauté barbare et détestable, dit tout haut : *Seigneurs Athéniens, quand nous aurons entre nos mains un scélérat comme Callimedon, nous l'appliquerons à la torture, mais je n'ai garde d'ordonner une telle chose contre Phocion.* A cela quelque homme de l'assemblée élevant sa voix, répondit : *Tu fais fort bien, Agnonidès, car, si nous donnons la torture à Phocion, que te feronsnous donc ?* Le décret étant confirmé, et le jugement admis à la pluralité des voix, il n'y eut personne qui demeurât

assis, ils se levèrent tous, et la plupart se couronnèrent de chapeaux de fleurs. Tous les suffrages furent à la mort. Avec Phocion étoient Nicoclès, Thudippe, Hégemon et Pytoclés. Mais Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès, et quelques autres, quoique absens, furent aussi condamnés.

L'assemblée ainsi finie, les prisonniers furent menés dans la prison. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parens et de leurs amis, qui venoient les embrasser dans les rues, et leur dire les derniers adieux, marchoient en pleurant et en déplorant leur malheureuse destinée; mais Phocion avoit le même visage et la même contenance, que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour aller commander l'armée, et que les Athéniens l'accompagnoient chez lui pour lui faire honneur. Ceux qui le voyoient ne pouvoient s'empêcher d'admirer cette fermeté et cette grandeur d'ame, qui le rendoient insensible aux accidens de la fortune; mais plusieurs de ses ennemis le côtoyant le chargeoient d'injures. Et il y en eut un qui, plus insolent que les autres, vint par-devant et lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les magistrats, et leur

leur dit : *Quelqu'un ne veut-il point empêcher cet homme de commettre des choses si indignes et si messéantes.*

Quand ils furent arrivés dans la prison, Thudippe, voyant la ciguë que l'on broyoit, se désespéroit et pleuroit son infortune, disant que c'étoit à tort qu'on le faisoit mourir avec Phocion : *Et quoi*, lui dit Phocion, *n'est-ce pas une grande consolation pour un homme comme toi de mourir avec Phocion ?*

Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il avoit quelque chose à mander à son fils : *Oui certainement*, dit-il, *j'ai quelque chose d'important à lui mander, c'est qu'il ne cherche jamais à se venger des Athéniens, et qu'il perde le souvenir de leur injustice.* Et comme Nicoclès, qui étoit le meilleur et le plus fidèle de ses amis, lui demandoit en grâce qu'il lui permît de boire le poison avant lui : *Ah Nicoclès*, lui répondit Phocion, *tu me fais là une demande bien dure et bien triste pour moi ; mais puisque je ne t'ai jamais rien refusé pendant ma vie, je t'accorde encore ce dernier plaisir avant ma mort.*

Quand tous les autres eurent bu, il

se trouva que le poison vint à manquer, et qu'il n'y en avoit plus pour Phocion ; l'exécuteur dit qu'il n'en broyeroit pas davantage, si on ne lui donnoit douze drachmes, qui étoient le prix que chaque dose coûtoit. Comme cela emportoit du temps et causoit quelque retardement, Phocion appela un de ses amis, et lui dit, *que, puisqu'on ne pouvoit pas mourir gratis à Athénes, il le prioit de donner ce peu d'argent à l'exécuteur.* C'étoit le dix-neuvième du mois de mai, jour auquel les chevaliers faisoient une procession à cheval dans toutes les rues en l'honneur de Jupiter. En passant devant la prison, les uns otèrent les couronnes de dessus leur tête ; les autres, jetant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes ; et tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité, et qui n'avoient pas l'ame entièrement corrompue et aveuglée par la colère ou par l'envie, trouvèrent que c'étoit une très-grande impiété à la ville de n'avoir pu se contenir ce jour-là, ni s'empêcher, pendant une fête si solennelle, de se souiller de la mort violente d'un homme.

Cependant ses ennemis, non contens de cela, et comme trouvant qu'il man-

quoit encore quelque chose à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que le corps de Phocion seroit exilé et porté hors du territoire de l'Attique, et qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bûcher ses funérailles. C'est pourquoi aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps; mais un certain Cnopion, accoutumé à gagner sa vie à ces sortes de fonctions funèbres, prit le corps pour quelque pièce d'argent qu'on lui donna, le porta au-delà des terres d'Eleusine; et ayant pris du feu sur celles de Mégare, il lui dressa un bûcher et le brûla. Une dame de Mégare, qui assista par hasard à ses funérailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un tombeau vide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; et mettant dans sa robe les os, qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, et les enterra sous son foyer, en lui adressant ces paroles: *Mon cher foyer, je te confie et je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien. Conserve-les fidèlement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.*

En effet, bientôt les affaires qui arrivèrent firent vivement sentir aux Athéniens quel vigilant magistrat et quel fidèle gardien de la tempérance et de la justice ils avoient fait mourir. Ils lui élevèrent une statue de bronze, et enterrèrent honorablement ses os aux dépens du public. Et de tous ses accusateurs ils firent d'abord mourir Agnonidès, après l'avoir fait condamner par tous les suffrages. Les deux autres, Epicure et Démophile, qui s'étoient sauvés, furent rencontrés ensuite par le fils de Phocion, qui en fit la vengeance telle qu'ils méritoient. On dit que ce Phocus ne fut pas d'ailleurs un fort honnête homme; et l'on raconte de lui qu'étant devenu amoureux d'une esclave qui servoit chez un de ces infâmes marchands qui vendent des filles; il entendit un jour par aventure, dans le Lycée, Théodore le sophiste qui faisoit cet argument: *S'il n'est pas honteux de délivrer de servitude un ami, il ne l'est pas non plus de délivrer une amie; et s'il ne l'est pas de tirer de captivité un compagnon, il ne sauroit l'être d'en tirer une compagne*. Le jeune homme, frappé de ce discours, et l'accommodant à sa passion, comme une règle sûre qu'il

pouvoit suivre, courut incontinent chez le marchand ; et délivra sa maîtresse. Au reste, ce qu'on venoit de faire contre Phocion, renouvela aux Grecs le souvenir de ce qu'on avoit fait contre Socrate, comme cette dernière faute ayant été toute pareille à la première, et ayant aussi été suivie des mêmes calamités.

Fin de la vie de Phocion.

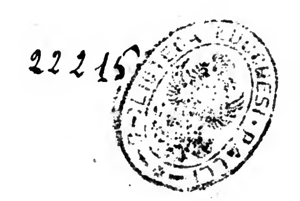




TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

ENTRETIENS DE PHOCION.

Fin de la Table des Entretiens et de la Vie de Phocion.





